



Università
Ca' Foscari
Venezia

Corso di Laurea
in
Lingue e Letterature Europee, Americane
e Postcoloniali

Master européen en Études Françaises et
Francophones

Tesi di Laurea

La mémorisation des guerres du XX^e
siècle dans la littérature algérienne
contemporaine : analyse
comparative.

Relatore

Ch. Prof. Alessandro Costantini

Correlatore

Ch. Prof. Anna Zoppellari

Laureanda

Dijana Vuksanovic
Matricola 838861

Anno Accademico

2015 / 2016

Introduction

La littérature algérienne aujourd'hui peut se considérer presque indissociable de l'Histoire. Pourquoi ce lien entre littérature et Histoire est d'une telle importance pour être analysé ? Les écrivains contemporains se sont vus plongés dans une situation politique très difficile et compliquée dans ces dernières années – de 1991 à 2002 – période pendant laquelle une Guerre civile a affecté l'Algérie et pendant laquelle plus de deux cent mille personnes sont mortes¹. Cette situation a fortement influencé la littérature des deux dernières décennies, période que certains ont interprétée à partir du concept de « mémoire-miroir », à savoir une période dans laquelle les questions irrésolues du passé émergent et déterminent les problèmes du présent. C'est le cas du premier roman objet de cette analyse, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*² de Boualem Sansal, publié chez Gallimard en 2008 ; dans cet ouvrage la Guerre civile remonte aux souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale, une guerre qui n'a pas été combattue par les Algériens mais qui concerne, dans le cas de ce roman, en manière plus que marginale l'Algérie. Le deuxième texte analysé est l'ouvrage écrit par Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*³, publié en 1996 chez Albin Michel. À cette occasion, l'écrivaine-narratrice affectée par la mort de trois de ses amis tués, remonte à la Guerre d'Algérie et raconte les derniers instants de vie de plusieurs intellectuels algériens, soient-ils morts de maladie, par accident ou assassinés. Le dernier roman dont nous nous occuperons est un roman d'Anouar Benmalek, *Les Amants désunis*⁴, paru en 1998 chez Calmann-Lévy. Racontant l'histoire d'amour entre un homme algérien et une femme suisse, l'écrivain nous raconte l'histoire algérienne à partir des années 1920, passant par la Guerre d'Algérie et concluant son récit en 1997, en pleine Guerre Civile. Comme nous pouvons l'observer, le fil rouge qui lie les trois ouvrages est la

¹ SANSAL, Boualem, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2013, p. 23.

² SANSAL, Boualem, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2008.

³ DJEBAR, Assia, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, coll. Le Livre de poche, 1996.

⁴ BENMALEK, Anouar, *Les Amants désunis*, Paris, Calmann-Lévy, coll. Le Livre de poche, 1998.

remémoration de la guerre et leur point de départ est la Guerre civile. Comment concilier donc la littérature et l'Histoire ? Une littérature qui écrit sous le signe de la mémoire se fait forcément historique car l'auteur finit par s'interroger sur les faillites de l'Histoire et pour se mettre du côté des disparus, des ceux qui ont été engloutis par certains événements historiques. S'agit-il alors d'une analyse des textes historiques ? Dans notre cas le seul ouvrage qui peut être classé dans une catégorie de témoignage historique, ou autobiographique, est le texte d'Assia Djebar qui raconte les derniers instants de vie de personnages réellement existés – des intellectuels, des écrivains, des journalistes – englobant dans ses descriptions les moments historiques de l'Algérie dès la Guerre de libération, jusqu'au moment de son écriture, en 1995. Par contre, les romans de Boualem Sansal et d'Anouar Benmalek présentent à l'intérieur du récit une base historique – la Guerre civile, la Guerre d'Algérie, la situation d'islamisation dans les banlieues françaises – mais ils racontent une mémoire fictive, des personnages d'imagination.

Tous ces ouvrages s'occupent de la reconstruction d'une mémoire qui a amené leur Pays à l'identité présente. Cette reconstruction de la mémoire à travers la littérature assume une valeur éthique, car dans un monde de fiction nous affrontons un fond de vérité qui fait écho à l'histoire.

Dans quelle mesure les trois ouvrages évoquent la guerre ? La base de ce travail est une comparaison sur le plan thématique entre trois textes. Les ouvrages choisis appartiennent à une période belligérante de l'histoire algérienne et ils sont le produit de cette situation. C'est ainsi qu'une analyse à partir du champ sémantique de la guerre s'est rendue nécessaire. À partir d'une grande thématique, celle du rapport entre histoire et littérature, le travail se construit sur trois grands sujets : la violence, le silence et la mémoire.⁵ Dans un premier temps nous verrons comment la violence de la

⁵ Pour une analyse entre mémoire et Histoire nous nous sommes appuyés sur les textes suivants :

OLIVERIO, Alberto, *Ricordi individuali, memorie collettive*, Torino, Piccola Biblioteca Einaudi, 1994.

RICŒUR, Paul, *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato*, trad. Nicoletta Salomon, Bologna, Il Mulino, 2004.

guerre présente et surtout la mémoire de la violence passée sont décrites dans les trois ouvrages. La violence est présentée d'un point de vue individuel, à partir des personnages, et d'un point de vue collectif, en considérant les événements qui ont frappé la collectivité algérienne, mais aussi d'autres collectivités. Cette violence porte inévitablement à une sorte de silence, d'« omerta » par rapport à ce que les gouvernements ont illégalement fait ou, dans le cas des personnages principaux, le silence qui a concerné leur vie. Ce silence est finalement rompu par la mémoire, la mémoire d'un peuple face aux injustices subies pendant le dernier siècle, collectivement aussi bien que personnellement.

L'idée qui a abouti à cette analyse n'a pas été immédiate. La volonté de travailler sur le Maghreb et, ensuite, en me focalisant sur l'Algérie contemporaine, a été un processus « de formation ». La lecture profonde des ouvrages en question a provoqué en moi un désir de connaissance d'abord historique et puis littéraire, à cause de ce rapport entre littérature et Histoire qui est constamment présent dans notre corpus principal. De plus, les événements tragiques qui se passent aujourd'hui continuellement et de manière inattendue, ont eux aussi provoqué en moi un désir de connaissance. En Europe comme aux États-Unis, au Canada, en Moyen Orient ou au Maghreb beaucoup de gens innocents sont morts pendant des attaques terroristes ; la cause de cette violence organisée par des gens qui appellent au « jihad contre les juifs et les croisés »⁶, est la nature d'une religion qu'ils considèrent comme la seule religion digne d'exister, contrairement aux autres cultes, considérés des cultes d'infidèles, des gens qu'il faut convertir ou éliminer. Pourquoi cette référence entre la thématique de la remémoration des guerres du XX^e siècle et la problématique islamiste d'aujourd'hui ? Les romans analysés nous le révéleront car leur finalité

SANSAL, Boualem, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2013.

SCHYNS, Désirée, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, Paris, L'Harmattan, coll. L'Harmathèque, 2012.

STORA, Benjamin, « Préface » dans *Les Guerres de mémoires, la France et son histoire*, dir. BLANCHARD, Pascal, VEYRAT-MASSON, Isabelle, Paris, La Découverte, 2008.

⁶ SANSAL, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, op. cit., p. 21.

n'est pas seulement le souvenir d'un passé mais aussi une fenêtre ouverte sur le futur.

Les auteurs

Assia Djébar, parmi les trois auteurs analysés, est la seule qui couvre avec son écriture toute la deuxième moitié du XX^e et le début du XIX^e siècle. Née en 1936, elle est élevée en suivant le chemin de son père qui était instituteur. Après une brève parenthèse à l'école coranique, Assia Djébar fait toute sa scolarité en français. C'est pendant la Guerre d'Algérie, en 1956, à 20 ans, qu'elle publie son premier roman, *La Soif*.⁷ À l'indépendance du pays elle entreprend son activité d'enseignant à l'université d'Alger ; la question de la langue nationale et de l'enseignement, dont une arabisation forcée était le point crucial, enflamme l'âme de l'écrivaine, favorable à une Algérie plurilingue et multiculturelle.⁸ La question de la langue demeure obsédante pour Assia Djébar : pourquoi écrire en français quand elle est héritière d'une pluralité de langues ? Ainsi, Chatti, dans son article « Assia Djébar, la voix des autres », définit l'auteure comme « une voix francophone habitée par les autres langues d'Algérie, l'arabe dialectal, le berbère et l'arabe classique »⁹. À travers l'histoire de sa terre, en revenant sur Carthage, et sur l'histoire de sa famille – sa mère et sa grand-mère lui avaient transmis une richesse : la faculté de parler plusieurs langues – Djébar se trouve souvent à parler de cette rivalité entre langues, une fausse rivalité car, à son dire, ce sont les intérêts politiques qui la manipulent,¹⁰ ce que l'écrivaine considère une constante dans l'histoire de l'Algérie. De même, à l'occasion de son entretien avec Lise

⁷ DJEBAR, Assia, *La Soif*, Paris, Juillard, 1956.

⁸ CHATTI, Mounira, « Assia Djébar, la voix des autres », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 30, n° 1, 2015, Nebraska University Press, p. 1-10.

⁹ CHATTI, *Ibid.*, p. 2.

¹⁰ DJEBAR, Assia, « Territoires des langues : entretien avec Lise Gauvin », *Littérature. L'écrivain et ses langues*, n° 101, 1996, p. 73-87.

Gauvin, l'auteure observe que le « choix » de sa langue d'écriture n'est pas une volonté mais la seule voie, en colonisation, d'avoir les portes ouvertes.

Nous pouvons conclure que l'œuvre d'Assia Djébar se présente comme une quête continue, d'un texte à l'autre, de cette langue qui puisse rendre justice à la situation plurilingue de l'Algérie. De plus, elle ne cesse pas de faire ressurgir la thématique de la guerre, dans une vision multidirectionnelle qui lie en soi plusieurs lieux, dans des temps divers, comme nous aurons occasion de le voir dans l'analyse qui suit.

Anouar Benmalek est né à Casablanca en 1956, d'une mère marocaine et d'un père algérien. Mathématicien, journaliste, il se consacre à la littérature par hasard, lors d'une rencontre avec une femme française qui, à son dire, avait plusieurs intérêts – de la peinture à la photographie. Pour se montrer à sa hauteur, il commence à écrire ; le début de sa carrière littéraire commence ainsi.¹¹

C'est dans les années 1980-1990 que l'activité journalistique d'Anouar Benmalek l'engage, suite aux événements qui ont ensanglanté l'Algérie. Le fait qu'il est journaliste l'amène à décrire et à écrire d'une manière la plus réaliste possible. Ainsi, l'écrivain présente le roman *Les Amants désunis*, que nous analysons, comme un livre « absolument anti-intégriste, qui attaque frontalement les pouvoirs algériens et qui montre comment les gens ordinaires vivent dans un pays qui ne l'est pas, sans que cela soit une dénonciation politique »¹². Dans le cas de ce roman l'auteur s'est inspiré de sa famille, plus précisément de sa grand-mère qui était suisse et artiste de cirque, comme la protagoniste de son texte, Anna.

D'autres ouvrages du même auteur racontent des histoires tragiques du XX^e siècle ; c'est le cas du roman *Fils du Shéol*¹³, publié en 2015 et qui raconte trois histoires d'amour à travers deux génocides, le génocide juif et

¹¹ CEYSSON, Sabine, « Rendez-vous de Caltanissetta. Table Ronde » dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. ZAPPALA RIVOIRE, Marguerite, CURRERI, Rossana, Catania, Leo S. Olschi Editore, 2003, p. 144.

¹² CEYSSON, *Ibid.*, p. 146.

¹³ BENMALEK, Anouar, *Fils du Shéol*, Paris, Calmann-Levy, 2015.

celui des héréros dans le Sud-Ouest africain. Encore *Ce jour viendra*¹⁴, publié en 2003, *L'Amour loup*¹⁵ paru en 1994, *L'Enfant du peuple ancien*¹⁶, 2000, ou encore *Le Rapt*¹⁷ du 2009.

Boualem Sansal, est le dernier auteur dont nous analysons un des ouvrages, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*. Né en 1949, sa carrière d'écrivain commence en 1997, à l'époque de la Guerre civile en Algérie. Son premier roman, *Le Serment des barbares*¹⁸, est publié en 1999 et connaît un très grand succès.

Ses positions très critiques envers les pouvoirs en place en Algérie lui ont provoqué des grands ennuis. Il a été plusieurs fois censuré dans son Pays mais il connaît un grand succès en France. Non seulement il prend des positions critiques envers le pouvoir algérien mais aussi envers tout type de religion, surtout contre l'interprétation extrême des principes de l'Islam, représentée par l'islamisme. Dans un article de Marianne Payot, titré « Boualem Sansal : il faut libérer l'islam », paru dans *L'Express* le 24 août 2011, l'écrivain affirme :

La religion me paraît très dangereuse par son côté brutal, totalitaire. L'islam est devenu une loi terrifiante, qui n'édicte que des interdits, bannit le doute, et dont les zéloteurs sont de plus en plus violents. Il faudrait qu'il retrouve sa spiritualité, sa force première. Il faut libérer, décoloniser, socialiser l'islam.¹⁹

À partir de sa première publication, Boualem Sansal connaît une décennie littéraire prolifique : il publie notamment *L'Enfant fou de l'arbre creux*²⁰ aux éditions Gallimard en 2000 ; *Dis-moi le paradis*²¹ en 2003,

¹⁴ BENMALEK, Anouar, *Ce jour viendra*, Paris, Pauvert, 2003.

¹⁵ BENMALEK, Anouar, *L'Amour loup*, Paris, L'Harmattan, 1994.

¹⁶ BENMALEK, Anouar, *L'Enfant du peuple ancien*, Paris, Pauvert, 2000.

¹⁷ BENMALEK, Anouar, *Le Rapt*, Paris, Fayard, 2009.

¹⁸ SANSAL, Boualem, *Le Serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999.

¹⁹ PAYOT, Marianne, « Boualem Sansal : il faut libérer l'islam », *L'Express*, 24 août 2011.

²⁰ SANSAL, Boualem, *L'Enfant fou de l'arbre creux*, Paris, Gallimard, 2000.

²¹ SANSAL, Boualem, *Dis-moi le paradis*, Paris, Gallimard, 2003.

*Harraga*²² en 2005, *Rue Darwin*²³ en 2011 et son dernier roman *2084 : la fin du monde*²⁴.

Anouar Benmalek a affirmé lors d'un entretien avec Youcef Merahi que « La littérature, je veux dire la vraie, est faite pour dire les vérités dérangeantes. Si vous réussissez à mettre en colère celui qui vous lit, vous avez gagné une partie de votre pari »²⁵. En paraphrasant ces mots nous pouvons affirmer que Boualem Sansal fait de la vraie littérature mais il « fait [...] de la littérature, pas la guerre »²⁶.

²² SANSAL, Boualem, *Harraga*, Paris, Gallimard, 2005.

²³ SANSAL, Boualem, *Rue Darwin*, Paris, Gallimard, 2011.

²⁴ SANSAL, Boualem, *2084 : la fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015.

²⁵ MERAHI, Youcef, *Vivre pour écrire. Anouar Benmalek*, Alger, Sédia, 2007, p. 59.

²⁶ http://www.lexpress.fr/culture/livre/boualem-sansal-il-faut-liberer-l-islam_1023226.html (Consulté le 17.02.2017).

Chapitre 1
La Violence

1. La violence

La violence dans tous ses aspects traverse la littérature algérienne du dernier siècle. Un des liens fondamentaux entre la littérature de ce pays et la violence, peut-être, concerne la Guerre civile qui a profondément marqué le présent du pays. Le fil rouge qui lie nos trois ouvrages, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *Le Blanc de l'Algérie* et *Les Amants désunis* est cette période dramatique – de 1992 jusqu'à 2002 – qui a frappé le pays d'origine des trois auteurs. Écrits pendant ou peu après cette guerre, les trois récits sont un voyage dans le temps du pays, voyage mémoriel entre les guerres du présent et du passé. La Guerre de libération, par exemple, dans laquelle de nombreux écrivains et intellectuels se sont engagés, algériens et non. Nous pouvons citer Jean Amrouche, Kateb Yacine, Jean Sénac, Mouloud Feraoun, Henri Alleg, Jean-Paul Sartre, Frantz Fanon et d'autres intellectuels, tous liés à cette question, socialement « tabou » jusqu'à il y a trente ans.¹ Ou encore la Deuxième Guerre mondiale, un des conflits les plus cruels dans l'histoire de l'homme. Il est bien évident qu'une littérature de guerre présente dans son corpus des histoires de violence, sous les formes les plus variées. Dans son article « Violence, guerre e paix »², Pierre Chaunu affirme que « la violence est partout où il y a la vie, elle est à la fois indissociable de la vie et la menace » et aussi que « la violence nous est paradoxalement naturelle ».³ Nous retenons, donc, que tout autour de nous se trouve quelque sorte de violence, un produit qui « n'est pas le contraire de la culture mais qui est produit d'une typologie de culture », comme soutenu par Fabio Dei dans « Interpretazioni antropologiche della violenza, tra natura e cultura »⁴. Certes, les guerres qui ont lacéré ce pays ont été causées par différentes

¹ Nous abordons la question de la différente mémoire française et algérienne sur la Guerre de libération dans le chapitre *La mémoire*, « La Guerre d'Algérie » et « La Guerre civile ».

² CHAUNU, Pierre, « Violence, guerre et paix », *Politique étrangère*, n°4, 1996, p. 887-898.

³ CHAUNU, *Ibid.*, p. 887-889.

⁴ DEI, Fabio, « Interpretazioni antropologiche della violenza, tra natura e cultura », *Alle radici della violenza. Per spiegare l'inumanità dell'uomo*, CIDI della Carnia e del Gemonese, Udine, Paolo Gaspari editore, 1999, p. 31-55.

raisons ; la culture qui n'accepte pas la diversité est probablement une de ces raisons. L'Algérie a été et est aujourd'hui un pays qui possède une richesse culturelle variée que les islamistes ont voulu effacer pour instaurer la seule qu'ils acceptaient, caractérisée par l'Islam et par la langue arabe.

La guerre est indissociable de la violence mais son but n'est jamais seulement la violence physique envers les populations. C'est ainsi que dans les dernières décennies les grandes puissances mondiales se sont engagées dans des conflits de « maintien de la paix » mais qui, en réalité, cachent des intérêts politiques bien évidents. La France même a dissimulé sa politique en Algérie derrière la phrase « opérations effectuées en Afrique du Nord », ce qu'elle a reconnu seulement en 1999 comme « guerre d'Algérie ou des combats en Tunisie et au Maroc ».⁵

Dans ce chapitre nous allons nous concentrer sur l'analyse de la violence pendant les deux guerres, la Guerre civile et la Guerre d'indépendance – dans *Le Blanc de l'Algérie* et dans *Les amants désunis* – ou la Guerre civile et la Deuxième Guerre mondiale – dans *Le village de l'Allemand* ou *le journal des frères Schiller*.

Dans un premier temps, avant de passer à l'analyse des exemples concrets, nous allons expliquer les différents types de violence présents dans les trois romans ; c'est ainsi que nous allons lier les trois ouvrages qui, apparemment, n'ont en commun que l'origine algérienne des écrivains. Nous chercherons à illustrer les différentes manières dont cette violence est représentée par les auteurs, à savoir la violence collective ou historique, la violence psychologique ou intérieure de quelques personnages, et finalement, une violence mixte, que nous appellerons présente, qui concerne la période récente de la Guerre civile en Algérie, et qui lie en soi une violence physique mais aussi psychologique et religieuse. Il faut préciser que les trois romans objet de notre étude ont été écrits pendant ou

⁵ Article 3 de la loi de 1999, JO du 20 octobre, p.15647.
<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000578132&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT00000005789> (Consulté le 21.10.2016).

peu après la Guerre civile des années 1990. Pour mieux expliquer ces typologies de violence dans ces romans algériens, nous consacrerons un petit sous chapitre à chaque définition en nous appuyant sur des exemples concrets tirés de chaque roman.

1.1. La violence collective

La définition de violence collective que l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) nous offre dans son *Rapport mondial sur la violence et la santé* est la suivante :

L'utilisation instrumentale de la violence par des personnes qui s'identifient comme membres d'un groupe, que ce groupe soit temporaire ou qu'il ait une identité plus permanente, contre un autre groupe de personnes, afin d'atteindre des objectifs politiques, économiques ou sociaux.⁶

De plus, ce rapport nous indique les différentes formes de violence collective, c'est-à-dire :

Guerres, terrorisme et autres conflits politiques violents qui se produisent à l'intérieur des Etats ou entre Etats.

Violences perpétrées par les Etats telles que les génocides, la répression, les disparitions, la torture et autres atteintes aux droits de l'homme.⁷

Ces définitions nous seront utiles pour expliquer dans quelle mesure Boualem Sansal, Assia Djebar et Anouar Benmalek représentent cette brutalité collective pendant la deuxième Guerre mondiale et la Guerre d'Algérie.

1.1.1. La Shoah

Le roman de Sansal, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, encadre une période historique tragique pour le monde entier. La Deuxième Guerre mondiale n'est pas décrite ici mais elle est la raison principale de l'écriture des deux journaux des frères Schiller. Le récit se

⁶ http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf (Consulté le 20.10.2016).

⁷ http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf (Consulté le 20.10.2016).

construit sur la découverte de l'histoire d'un personnage, Hans Schiller, devenu Hassan Hans dit Si Mourad. Allemand, qui a vécu en Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale et s'est installé en Algérie bien avant la Guerre d'Indépendance, à laquelle il a participé en devenant un héros de la libération. À travers son livret militaire et d'autres documents qu'il a retrouvés en Algérie, Rachel comprend que son père, ayant fait ses études d'ingénieur à l'école de chimie à Frankfurt, a participé à la création du gaz de la mort, le « Zyklon B », utilisé pour gazer les déportés dans les camps de concentration nazis. C'est ainsi que la dimension de la Deuxième Guerre mondiale, et surtout le drame des déportés mais aussi la fuite d'un criminel de guerre, rentrent dans notre récit franco-algérien. À ce propos, la définition de l'OMS représente parfaitement notre situation de violence collective. C'est à travers le journal de Rachel que nous découvrons l'engagement d'un homme dans une formidable organisation d'extermination d'un peuple entier.

Un exemple de violence historique dans ce roman nous le rencontrons à la fin du journal de Rachel, dans le chapitre titré « Auschwitz, la fin du voyage »⁸. À travers son récit ce personnage nous plonge dans l'atmosphère des camps de concentration, parce que Rachel veut entrer dans les pensées de son père, « mettre son pas dans le sien et tenter de le suivre dans son effroyable chemin »⁹. Dans ces pages Rachel arrive à transmettre quelques émotions que les déportés ont vécues et surtout il cherche à comprendre ce que son père, devenu maintenant le bourreau de son fils, a pensé en vivant l'expérience des camps de concentration. Ce fils est devenu le prisonnier de son père, de ses recherches à propos de la Shoah et il n'arrive pas à vaincre ce sentiment d'impotence face à la vérité. Une rencontre avec une vieille dame qu'il voit arriver et qu'il observe longuement est ici de grande importance. À travers la description de son comportement – la tête baissée, son pas lent, le silence dans lequel elle demeure – Rachel comprend qu'elle a vécu cette horreur. La figure de cette

⁸ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 269.

⁹ SANSAL, *Ibid.*, p.272.

vieille dame représente la souffrance d'un peuple entier, une souffrance que notre héros n'arrive pas à accepter. Cependant il n'admet pas sa « culpabilité » mais il lui dit :

« Je vous demande pardon...
Mais de quoi, cher monsieur ?
Je... la vie n'a pas été tendre avec vous... avec votre
sœur, vos parents... je me sens responsable. »
Elle m'a regardé avec ses beaux yeux de vieille qui a
beaucoup souffert et m'a dit en me prenant la main :
« Merci, mon fils, ça me touche beaucoup, c'est la
première fois que quelqu'un me dit pardon ». ¹⁰

À travers ce petit dialogue nous comprenons le poids de leur souffrance, celle que la dame a vécu, souffrance qui représente le monde juif du siècle dernier, mais surtout le poids que Rachel porte sur lui depuis longtemps. Sansal, à travers ce petit personnage de la vieille dame cherche, à travers peu de pages, à nous transmettre la douleur, l'horreur mais aussi les doutes que cette période historique, la plus violente peut être, a représenté pour l'humanité entière. Nous utilisons proprement le verbe « chercher » car, et ce n'est pas seulement Sansal qui le fait – nous le verrons aussi dans le roman *Le Blanc de l'Algérie* d'Assia Djébar, les mots n'ont pas le pouvoir de transmettre les mêmes sensations que les déportés, dans ce cas, ont ressenties ; en effet, Rachel l'exprime dans son journal :

Aucun savoir, aucune intelligence, aucune sensibilité,
aucune imagination ne peut atteindre ce que l'expérience
de l'Extermination a gravé dans la tête des déportés et eux,
les survivants, n'ont aucun moyen de nous le faire savoir. ¹¹

La violence collective ici traitée n'est pas seulement celle d'un peuple, le peuple juif, mais aussi une violence qui a concerné il y a soixante-dix ans et qui concerne aujourd'hui chaque homme à qui l'histoire a transmis les récits horribles que des milliers de gens ont vécu.

Autre forme de violence que le génocide, dont le rapport de l'OMS nous parle, est la torture. Moyen toujours utilisé pendant l'histoire de

¹⁰ SANSAL, *Ibid.*, p. 288.

¹¹ SANSAL, *Ibid.*, p. 287.

l'homme, la torture fait partie des histoires terribles de la Guerre d'Algérie. Nous allons voir comment cette pratique cruelle est représentée par Assia Djébar et Anouar Benmalek dans ceux de leurs ouvrages qui font partie de notre corpus.

1.1.2. La torture

En parlant de violence collective, d'une guerre qui n'a pas été toujours « transparente », il est inévitable de parler de la torture dont beaucoup d'hommes, au service de l'État, se sont servis. Nous considérerons la torture comme violence collective, puisqu'elle constitue un risque pour tout homme et donc pour la collectivité, mais elle nous servira aussi comme lien à la violence physique et psychologique dont nous parlerons successivement.

Le deuxième récit traité est *Le blanc de l'Algérie* d'Assia Djébar. Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, la violence collective est une « violence perpétrée par les États telle que la répression »¹². Dans ce roman l'auteur se propose de commémorer des hommes de plume, morts par maladie, par accident ou parce qu'ils furent assassinés. La différence entre cet ouvrage et les autres qui font l'objet de notre étude est la véridicité de son récit. D'une part Sansal et Benmalek basent leurs récits sur l'Histoire mais les événements des personnages sont inventés ; de l'autre côté, Djébar nous raconte les derniers instants de vie de personnages réellement existés et elle les considère dans la période historique qui va de la Guerre d'Algérie à la Guerre civile des années 1990. Nous considérerons violence collective les épisodes de tueries du passé, l'horreur qu'une nation a vécue à partir de la Guerre de libération, pour arriver ensuite à la violence que nous appellerons encore une fois violence présente, concernant les années sanglantes, c'est-à-dire la guerre des années 1990, période dans laquelle

¹² http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf
(Consulté le 20.10.2016).

le roman a été écrit et pendant laquelle trouvent la mort la majorité des intellectuels assassinés.

Dans sa procession des morts, Assia Djébar évoque l'atrocité de la Guerre des années 1950-1960. Nous voudrions commenter un aspect de cette « sale guerre », la torture, pratique souvent utilisée dans cette première période. Djébar en parle dans son récit, en disant que « la torture (dès 1957) est institutionnalisée dans la machine militaire française »¹³. À ce propos, il faut se souvenir que quelques années auparavant, en 1948, la France comme 57 autres pays faisant partie de l'Assemblée générale de l'ONU, a adopté la Déclaration universelle des droits de l'homme. L'article 5 de ce document concerne la torture : « Nul ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants »¹⁴. Pendant les années de la guerre et après, jusqu'à nos jours, cette thématique demeura un tabou ; personne n'en parle. Le journaliste Henri Alleg publie en France, en 1958, son livre *La Question*¹⁵, ouvrage dans lequel il raconte son expérience face à la torture pendant la Guerre d'Algérie. Tout de suite cet ouvrage est censuré en France. Cela n'empêche sa diffusion et la révélation de la pratique de la torture pendant cette guerre. Mais c'est seulement dans les années 2000 que la société française commence à discuter sur ce sujet. Djébar consacre une page de son roman pour parler de cet ouvrage ; elle dit :

C'est en 57 également qu'Henri Alleg sera « interrogé ». Son livre *La Question*, publié en 58, qui relate avec précision ses longues épreuves [...], contribuera à mettre le problème de la torture au centre des débats publics français.¹⁶

Toujours pendant cette période, en septembre 1960, un groupe d'intellectuels signent la « Déclaration sur le droit de l'insoumission dans la Guerre d'Algérie » mieux connue comme « Le Manifeste des 121 »,

¹³ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 124.

¹⁴ Déclaration universelle des droits de l'homme ONU, <http://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/> (Consulté le 22.10.2016).

¹⁵ ALLEG, Henri, *La Question*, Paris, Éditions de Minuit, 1958.

¹⁶ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 125.

document paru dans le magazine *Vérité-Liberté*. Dans ce document les 121 intellectuels – Jean Schuster et Dionys Mascolo en furent les premiers rédacteurs¹⁷ – nous retrouvons la dénonciation du militarisme et de la torture qui sont par nature contraires aux institutions démocratiques. Beaucoup parmi ces intellectuels ont subi des persécutions à cause de leur soutien à ce manifeste. Nous pouvons remarquer qu'à l'époque, parler de la torture pratiquée en Algérie était presque impossible et dangereux. Il a fallu des décennies pour en parler sans être exposés au péril.

Le troisième roman objet de notre étude, *Les Amants désunis* d'Anouar Benmalek, est un retour en arrière dans l'histoire. La période qui nous intéresse ici est la Guerre d'Algérie. En effet, le prologue¹⁸ de ce roman décrit la situation de 1955 dans ce pays. Comme nous l'avons déjà dit, le roman couvre et décrit des situations historiques du dernier siècle – les années 1920, la Deuxième Guerre mondiale, la Guerre d'Algérie et la Guerre civile des années 1990 – mais le récit concerne des personnages de fantaisie. Comme dans le roman précédent, Benmalek aussi nous introduit dans la problématique de la torture en Algérie. Son héros, Nassreddine, soupçonné de faire partie du FLN et de connaître d'autres qui en font partie, est torturé des jours durant dans une caserne, où il a été amené après avoir été arrêté au cours d'un contrôle. La torture porte Nassreddine à parler, à « chanter », comme affirme l'écrivain. Il ne résiste plus, il parle mais il ne dit pas grand-chose, il donne des noms au hasard. C'est ainsi que d'autres personnes sont arrêtées et Nassreddine désigné comme un traître. À cause de cela sa famille, sa mère et ses enfants jumeaux, seront tués, égorgés.

À travers cette histoire, qui se situe à mi-chemin entre fiction et réalité, nous comprenons comment la population algérienne vivait cette période de terreur. Il ne s'agit pas seulement d'une violence concernant un homme mais un ensemble d'épisodes de terreur qui ont produit beaucoup de morts. Comme l'écrivait Rachel dans son journal, dans le système totalitaire dont

¹⁷ BRUN, Catherine, « Genèse et postérité du Manifeste des 121 », *L'Esprit Créateur*, vol. 54, n°4, 2014, p. 78-89.

¹⁸ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 11-28.

son père était l'un des bourreaux, on mourait avec « une facilité déconcertante, pour un oui ou pour un non »¹⁹ ; c'est ainsi que les gens se trouvaient face à la torture. Notre héros, Nassreddine vit une situation pareille :

Ils ne sont plus qu'à quelques mètres du barrage. On distingue les herses tendues au travers de la route. Des tirailleurs et des paras, certains en position de tir derrière leurs half-tracks, observent sans aménité le véhicule qui freine à grand bruit d'essieux fatigués. [...] Les voyageurs sont alignés, les mains sur la tête. [...] Le mouchard a déjà désigné du doigt deux personnes, un homme d'une quarantaine d'années en gandoura et chèche blancs et un adolescent terrorisé qui se met à pleurnicher comme un enfant. Deux bérets rouges les extirpent violemment du rang et les dirigent vers un camion à coups de godasse dans les fesses.²⁰

Une similitude de destinées dans des situations bien différentes. Nous remarquons comment d'un côté les déportés vivaient dans une situation où la vie ne tient qu'à un fil, situation très connue aujourd'hui mais tout de suite après la Deuxième Guerre mondiale aussi ; de l'autre côté, dans l'épisode que Nassreddine vit, nous voyons une situation très similaire à celle décrite par Rachel à propos des camps de concentration.

La guerre, n'importe quelle guerre, produit dans l'homme un sens d'angoisse et de malaise. Dans nos cas littéraires il y a des personnages qui vivent ces sentiments d'une manière plus profonde. Voilà pourquoi nous allons passer d'une violence collective à la violence individuelle, qu'elle soit intérieure – donc psychologique – ou extérieure – donc physique.

¹⁹ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 270.

²⁰ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 17-18.

1.2. La violence individuelle

À l'intérieur de notre analyse littéraire nous nous trouvons face à la violence individuelle que nos héros doivent subir. Dans le *Rapport mondial sur la violence et la santé*²¹, l'OMS distingue trois grandes catégories de violence : la violence auto-infligée, la violence interpersonnelle et la violence collective.²² Nous nous intéresserons à la violence interpersonnelle, laquelle est séparée en deux groupes, vue comme violence familiale d'une part, et violence communautaire de l'autre. L'OMS décrit ainsi les deux sous-groupes :

La violence familiale est à l'égard d'un partenaire intime – autrement dit, la violence entre membres d'une famille et entre partenaires intimes de manière générale. Ce type de violence se produit habituellement mais pas exclusivement dans le foyer. La violence communautaire – c'est-à-dire la violence entre des personnes qui ne sont pas apparentées et qui peuvent ne pas se connaître. Ce type de violence survient généralement à l'extérieur du foyer.²³

Nous allons observer comment dans les trois romans nos protagonistes se trouvent à souffrir à cause d'une violence individuelle et familiale – dans les cas de Rachel et de Malrich, les frères Schiller – et d'une violence familiale et communautaire – l'héroïne Anna du roman *Les Amants désunis* – et enfin une violence individuelle et communautaire dans le cas d'Assia Djebar dans sa « procession » des écrivains d'Algérie. Toujours dans ce rapport nous pouvons voir que tous ces types de violence peuvent avoir la même nature, dans nos cas, physique aussi bien que psychologique.

²¹ http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf
(Consulté le 02.11.2016).

²² http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf
(Consulté le 02.11.2016)

²³ http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf
(Consulté le 02.11.2016).

1.2.1. *La destruction d'une famille*

Le roman *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* nous offre un cadre familial et trois générations bien différentes. D'une part Rachel mène une vie tranquille jusqu'à ce terrible jour, le 24 avril 1994, quand ses parents sont égorgés par les islamistes du GIA²⁴. C'est ce jour-là que la violence psychologique s'empare de lui. De l'autre, Malrich, qui ne savait rien de la tuerie d'Aïn Deb, et encore moins de la souffrance de son frère, se trouve tout seul à évaluer sa vie après le suicide de Rachel.

Corbin Treacy dans son article « The German moudjahid and the Danish prince : Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* »²⁵ affirme que Rachel se considère comme « la victime ». Il est important de souligner que Sansal se trouve à raconter l'histoire d'un homme, un des SS de l'Allemagne nazie, qui a échappé à la justice après la Deuxième Guerre mondiale. Faisant partie de la machine meurtrière écrasant le peuple juif, il a fini pour devenir un héros de la Guerre de libération d'un pays arabe. Écrire un roman où il dénigre un héros qui a aidé ce pays mais qui a aussi participé à l'élimination de « l'ennemi » des arabes lui a valu beaucoup de critiques et menaces de la part de l'État. Et maintenant Rachel, un homme arabe, se trouve face à cette vérité cruelle qu'il refuse d'accepter. Il se trouve à confondre son propre état de victime de son père avec celui de la Shoah et le seul moyen de s'en libérer est de « faire justice ». Ses dernières paroles expliquent ce sentiment :

Alors pour mon père et pour ses victimes, je vais payer sans faute. Ce n'est que justice. Il ne sera pas dit que les Schiller auront tous failli. Que Dieu, cette chose aveugle et sourde qui erre majestueusement dans le ciel, pardonne à mon père et veuille noter que pour ma part je n'attends rien de lui. Que ses victimes nous pardonnent, voilà qui compte pour moi. Ma mort ne répare rien, elle est un geste d'amour.²⁶

²⁴ Groupe Islamique Armé.

²⁵ TREACY, Corbin, « The German moudjahid and the Danish prince: Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* », *French Forum*, vol.40, n.1, 2015, p. 123-137.

²⁶ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 306.

Dans son journal par contre, Malrich explique mieux pourquoi nous ne pouvons pas parler de suicide pour la souffrance de son frère. À travers ses mots on découvre une sensibilité plus profonde qui se cache dans l'âme de ce jeune homme jusqu'à ici insouciant des problèmes qui l'entourent.

Dans son journal, il y a trois pages sur son suicide. Pour lui, ce n'en était pas un, il m'en voudrait de m'entendre prononcer ce mot. Il ne l'a pas utilisé, à aucun moment. Il parle de châtiment, de justice. Il dit que c'est un acte d'amour pour notre père et ses victimes. Je ne sais pas si c'est juste d'associer ce qui ne peut l'être, de faire un seul et même geste pour la victime et le bourreau. Je crois que je ne comprendrai jamais vraiment ce qui s'est passé dans sa tête. Il doit en être pareil pour tous les suicidés. Devant leurs corps inertes, on est bête, on se pose des questions qui n'ont pas de réponses. À présent que j'ai lu et relu son journal, je vois le processus mental qui l'a mené au suicide mais l'acte lui-même est autre chose, il dépasse l'entendement. Je comprends qu'on y pense, le suicide est une tentation des plus communes, dans la cité est une vraie manie. J'admets même qu'à un moment on puisse passer à la phase matérielle, on prépare l'acte, on opte pour une arme ou une autre, on fait des répétitions, on mime le désespéré qui s'envoie une balle dans la tempe, qui tombe les quatre fers en l'air et qui pousse jusqu'à retenir sa respiration le temps de voir l'effet que ça fait, mais pour le reste, le passage à l'acte, il y a loin de la cuiller à la bouche. Cet instant est insaisissable. Le suicidé lui-même ne peut le concevoir, à un moment le déclic se produit et tout est dit. Quand le coup est parti, il n'est plus là pour le voir arriver. Rachel n'a pas choisi le plus rapide, se tirer une balle, avaler un poison, sauter d'un pont, se jeter sous un train, il est mort à petit feu. Le suicide n'était pas son affaire, il voulait expier, il voulait mourir gazé comme les victimes de notre père, comme si c'était papa lui-même qui le gazait. Il s'est vu mourir et je crois qu'il a tout fait pour rester lucide jusqu'à la dernière seconde. C'était le prix qu'il voulait payer, à la place de papa, pour les victimes des camps et sans doute pour moi, pour me libérer du fardeau de notre dette. Oui, le terme suicide ne convient pas.²⁷

Avec ses mots Malrich arrive à expliquer mieux que son frère ce que ce fardeau a été pour Rachel. Nous comprenons que c'est la violence psychologique qui a détruit ce fils qui n'a pas réussi à faire face à la figure

²⁷ SANSAL, *Ibid.*, p.293-294.

d'Hans, devenu la cause de la souffrance humaine. Rachel devient ainsi la cure rédemptrice.²⁸

Tout au long de son journal, Rachel subit au fur et à mesure la décadence de sa vie. Quand-même il n'est pas le seul à être considéré la victime de son père. Encore plus, Malrich, qui ne savait rien jusqu'à la lecture du témoignage que son frère lui a laissé, doit affronter les conséquences de ses pertes familiales. Différemment de son frère, il réagit de manière plus violente. Malrich, vivant dans la cité qu'il décrit comme un lieu dans les mains de l'imam et des « barbus », devenus ses bourreaux, il voit un parallèle entre ce que fut le Nazisme et sa situation à lui. Sa réaction par rapport au destin de sa famille est de rage, tant qu'il médite de tuer l'imam. Comme nous l'avons observé au début du chapitre sur la violence individuelle, selon le rapport de l'OMS, nous retrouvons ici les deux types de violence, celle auto-infligée et celle dirigée contre autrui. Tandis que Rachel finit pour s'auto-infliger une violence physique après avoir vécu la violence psychologique, Malrich décide agir contre la société dans laquelle il vit afin que l'histoire de son père ne se répète plus. Écrire son journal l'a aidé à faire un parcours de formation ; en effet, dans les premières pages nous lisons :

Dès que j'ai commencé à lire le journal de Rachel, je suis tombé malade. Tout s'est mis à brûler en moi. Je me tenais la tête pour l'empêcher d'éclater, j'avais envie de hurler. C'est pas possible, me disais-je à chaque page. Puis quand j'ai eu fini de lire, ça s'est calmé d'un coup. J'étais glacé de l'intérieur. Je n'avais qu'une envie : mourir. J'avais honte de vivre. Au but d'une semaine, j'ai compris, son histoire est la mienne, la nôtre, c'est le passé de papa, il me fallait à mon tour le vivre, suivre le même chemin, me poser les mêmes questions et, là où mon père et Rachel ont échoué, tenter de survivre. Je sentais que c'était trop gros pour moi. J'ai senti aussi très fort, sans savoir pourquoi, que je devais le raconter au monde. Ce sont des histoires d'hier mais, en même temps, la vie c'est toujours pareil et donc ce drame unique peut se reproduire.²⁹

²⁸ TREACY, « The German moudjahid and the Danish prince: Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* », *art. cit.*, p. 128.

²⁹ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 14-15.

La première pensée de Malrich coïncide avec le geste de son frère. Le fait qui les distingue par contre est la réaction de parler. Malrich sent le besoin d'en parler, de faire savoir au monde qu'une telle tragédie ne peut plus se passer, vu la situation que les gens de la cité sont en train de vivre. Peut-être que même Rachel aurait pu être encore vivant s'il en avait parlé à quelqu'un. Malheureusement il ne l'a pas fait et il a senti le besoin de se punir pour les crimes de son père. À la fin du livre Malrich fait un bilan de ce qui s'est passé. Il l'a fait, il a parlé au monde, il a publié ses journaux pour faire connaître son histoire. Dans les dernières pages il écrit :

Comme les choses changent. En quelques mois, le village est devenu une étrangeté absolue : une ZUS30 du passé, *ein Konzentrationslager*. En quelques minutes, le temps de feuilleter un vieux livret militaire qui n'aurait pas dû se trouver là, Rachel est tombé dans un trou noir de l'histoire. En deux petites années, il a perdu la santé, la raison, son travail, ses copains, son Ophélie de toujours et la vie. Et moi, en dix petits mois je suis passé de l'insouciance la plus crasse à un état de crise permanente, quelque chose entre folie, rage et l'envie de courir me noyer à l'autre bout du monde. [...] Avec les copains, on commence à nous dire qu'il est temps pour nous de lever l'ancre et d'aller mourir ailleurs. On se dit aussi qu'il faut s'accrocher et se battre. Un jour, on se jure que ça vaut le coup et le lendemain on se dit que ça ne vaut pas un crachat. On ne voit pas quel miracle pourrait dégoupiller ça.³¹

Si d'un côté nous avons vécu la fin de Rachel, son impossibilité de faire face à une vérité plus grande que lui, de l'autre nous observons que Malrich se voit plongé dans le futur, un futur incertain mais qu'il voudrait changer. Nous nous occuperons de cet aspect de violence présente dans un chapitre qui suivra. Nous allons voir maintenant comment la violence individuelle se produit dans le roman d'Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*.

³⁰ Zone Urbaine Sensible

³¹ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 300-301.

1.2.2. *Le blanc de la violence*

L'ouvrage d'Assia Djébar représente un récit « différent » du reste de notre corpus, en raison de son genre littéraire, entre autobiographie et mémoire. Nous avons déjà mentionné qu'il s'agit d'un ouvrage qui cherche à décrire des épisodes qui se sont réellement passés et que l'écrivaine imagine et veut nous raconter, un témoignage sur les derniers instants de vie de plusieurs intellectuels. Or, la violence individuelle nous pouvons la remarquer dans chaque histoire : la mort des écrivains des années 1990 par exemple, tous morts dans des circonstances suspectes. Nous voudrions par contre nous concentrer sur un autre type de violence individuelle, celle de l'impossibilité de s'exprimer librement dans un pays martyrisé par la guerre. Nous trouvons dans cet ouvrage donc une violence physique – la mort, la maladie – mais aussi une violence psychologique – la souffrance d'un pays qui n'arrive pas à vaincre la situation de terreur mentale dans laquelle il vit. Cette thématique nous la retrouverons aussi dans le chapitre concernant le silence, qui suivra notre analyse sur la violence.

Dans cette perspective il est important de souligner le titre de cet ouvrage – *Le Blanc de l'Algérie*. À quoi se réfère l'auteure avec ce titre ? Qui ou quoi est le Blanc de l'Algérie ? John Erickson dans son article « Translating the untranslated : Djébar's *Le Blanc de l'Algérie* » nous explique la raison de ce titre. Cet ouvrage – affirme-t-il – est caractérisé par deux sujets, « le blanc » et « la voix » ; le blanc ici se réfère à plusieurs aspects, à savoir la mort, l'absence, le manque de réalisation de soi de la part de chacun et l'impossibilité d'écrire. Erickson définit ainsi le blanc : « l'impossibilité d'écrire sur une page encore à marquer, l'histoire des morts à dire, le silence à rompre – brièvement – l'intervalle entre passé et présent à remplir »³². La même pensée est présentée par Jane Hiddleston dans

³² ERICKSON, John, « Translating the untranslated: Djébar's *Le Blanc de l'Algérie* », *Research in African literatures*, vol. 30, n°3, 1999, p. 95-107, « Unwritteness of the blanc page yet to be marked, the story of the absent dead to be told, the silence to be broken – in short, the interval between past and present to be filled ». La traduction est de nous.

« Political violence and singular testimony : Assia Djebar's *Algerian White* »³³. Selon elle, le blanc de l'Algérie se réfère directement à la mort de la génération des libres penseurs de ce pays. Elle répète ce qu'Erickson avait écrit quelques années auparavant : « Le blanc du titre évoque le vide d'une page blanche, la tentative des terroristes islamistes d'éradiquer la résistance intellectuelle et littéraire, et le mutisme imposé à la génération des années 1990 »³⁴. Cette blancheur nous est présentée par Djebar au début de son deuxième chapitre, « Trois journées », où elle s'exprime sur les derniers instants de vie de ses amis à qui elle a dédié son roman, à savoir Mahfoud Boucebc, M'Hamed Boukhobza et Abdelkader Alloula. Elle les nomme les « trois journées blanches [...] Trois journées algériennes »³⁵ et elle explique pourquoi :

Blanches de poussière. Celle qu'on ne distingua pas, chacun de ses trois jours, mais qui s'infiltra, invisible et menue, en chacun de ceux qui affluèrent au moment de votre départ.

Poussière lente qui rend la journée peu à peu lointaine, blancheur qui insidieusement efface, éloigne, fait chaque heure presque irréelle, et l'éclat d'un mot, le hoquet d'un pleur mal réprimé, la gerbe éclatée des chants et des litanies de la foule se prolongent, chacun d'eux en excès ce jour-là, dorénavant pâli, creusé dans l'évanescence.

Journées blanches de cette poussière donc dans laquelle les dizaines de témoins, d'amis, de familiers qui vous ont accompagnés à la tombe, eux les suivants, désormais s'empêtrent ; en sont habillés engoncés, et ils ne savent pas. Poussière de l'oubli qui cautérise, qui affaiblit, et adoucit, et... Poussière.

Trois journées blanches de ce brouillard mortel.³⁶

Nous nous trouvons face à plusieurs sentiments dans le texte ; la narratrice s'oppose à cette situation. Ce n'est pas le blanc de l'oubli qu'elle veut affronter. Par contre, elle considère ses amis tout auprès d'elle, « avec

³³ HIDDLESTON, Jane, « Political violence and singular testimony: Assia Djebar's *Algerian White* », *Law & Literature*, vol. 17, n°1, 2005, p. 1-20.

³⁴ HIDDLESTON, *Ibid.*, p. 3-4, « The white of the title evokes the emptiness of a blank page, the attempted eradication of literary and intellectual resistance by Islamist terrorists, and the muteness imposed on the generation of the 1990s ». La traduction est de nous.

³⁵ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 55.

³⁶ DJEBAR, *Ibid.*, p. 55.

moi, tout près de moi [...] Vous souriez. Vous me souriez »³⁷. Quand-même, si nous analysons son rapport à l'Algérie et à tous les intellectuels dont elle parle dans son roman, nous remarquons une sorte de souffrance, de démission – pour l'instant – des espoirs pour son pays. Nous pouvons justifier cette affirmation par ses paroles qui concluent cet ouvrage : « Le blanc de l'écriture, dans une Algérie non traduite ? Pour l'instant, l'Algérie de la douleur, sans écriture ; pour l'instant, une Algérie sang-écriture, hélas ! »³⁸. L'écrivaine est bien consciente de la situation politique aussi bien que littéraire de son pays. En effet, selon Hiddleston, *Le Blanc de l'Algérie* ne constitue pas un refus de la question politique mais, au contraire, une explication active du discours politique et institutionnel.³⁹

Pour conclure cette explication de violence individuelle d'Assia Djébar, nous citons un des dernières pages de son livre :

Je ne peux pour ma part exprimer mon malaise d'écrivain et d'Algérienne que par référence à cette couleur, ou plutôt à cette non-couleur. « Le blanc, sur notre âme, agit comme le silence absolu », disait Kandinsky. Me voici, par ce rappel de la peinture abstraite, en train d'amorcer un discours en quelque sorte déporté.⁴⁰

1.2.3. *Anna, une double victime*

Dans notre troisième roman, *Les Amants désunis*, nous considérerons la violence individuelle que l'héroïne Anna doit subir doublement. Premièrement, dans les années 1950, quand son mari est arrêté par les Français, emprisonné et torturé et, successivement, dans les années 1990, quand elle sera kidnappée par les islamistes, au cours de sa recherche des tombes de ses enfants.

³⁷ DJEBAR, *Ibid.*, p. 57.

³⁸ DJEBAR, *Ibid.*, p. 245.

³⁹ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djébar's *Algerian White* », art. cit., p. 18.

⁴⁰ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 241.

En 1955, juste après son mariage avec Nassreddine, pendant leur voyage de retour d'Alger, le bus dans lequel ils voyageaient est bloqué par un barrage. Les hommes qui étaient en voyage sont alignés, mains sur la tête. Nassreddine, qui dans un premier temps n'est pas considéré par le policier, est arrêté et conduit sur un camion parce qu'il avait reconnu ce policier, son oncle qu'il ne voyait pas depuis longtemps. Anna, qui observait la scène, cherche à défendre son mari mais sans succès. Nassreddine est amené en caserne où il sera torturé. Accusé de faire partie du réseau FLN, il cède à la torture et donne aux soldats des noms. Dès lors, il est considéré comme un traître et ses choix auront des conséquences graves pour la famille. Sa mère et ses enfants, restés au douar pendant que le couple allait à Alger pour se marier, sont maintenant tués par les maquisards en réponse à la trahison de Nassreddine. Anna, qui n'était encore rentrée au douar, perd ainsi sa belle-mère et ses jumeaux, Mehdi et Mériem. Dans ce moment sa douleur commence. Une mère se trouve à enterrer sa progéniture, une douleur qui restera toute sa vie.

En 1997, Anna, désormais vieille, est à Alger. Son dernier désir est de trouver la tombe de ses enfants. Malheureusement, elle laisse la Suisse pour l'Algérie juste dans la décennie noire de ce pays. Cela sera fondamental dans la suite du roman. À ce moment il était dangereux de visiter l'Algérie, surtout pour une femme, européenne et toute seule. Mais Anna devait revenir car la souffrance du souvenir la rappelait à sa terre.

Dans un article paru en octobre 1998 sur *Le Monde des livres*, Jean Noel Pancrazi dit à propos du roman que « la douleur est double : douleur de se souvenir de l'enfer, douleur qu'on ne s'en évadera jamais »⁴¹. Cette phrase résume le sentiment d'Anna car elle remémore le passé, en souffrant pour ses pertes, mais elle vit des instants du présent qui sont strictement liés au passé et qui, comme Pancrazi l'affirme, ne finiront jamais parce que nous ne serons jamais capables de leur échapper. « L'histoire se répète »⁴², écrivait Pascal Dupont en 1998 et Anna vit cette répétition

⁴¹ PANCRAZI, Jean Noel, « Cortège funèbre », *Le monde des livres*, 9 octobre 1998.

⁴² DUPONT, Pascal, « Lettres d'Algérie », *L'Express*, 10 septembre 1998.

douloureuse pour une nation mais aussi pour chaque homme qui a vécu la guerre.

Dans le récit de ce voyage en Algérie en 1997, nous nous trouvons face à une réalité dramatique qui a frappé le pays. La violence physique qu'Anna subit pendant son kidnappage nous amènera à parler de la violence « présente », thématique nécessaire après avoir parlé de la violence historique et individuelle.

1.3. Un présent noyé dans la violence

Cette typologie de violence peut être considérée la plus importante dans notre analyse car les trois romans ont été écrits et publiés pendant ou peu après la période de la « décennie noire », comme nous appelons la Guerre civile des années 1990. Plus précisément Assia Djebar publie son roman *Le Blanc de l'Algérie* en 1995 chez Albin Michel, Anouar Benmalek son ouvrage *Les Amants désunis* en 1998 chez Calmann-Lévy et enfin Boualem Sansal publie son *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* en 2008 chez Gallimard.

Il est bien évident que cette période de trouble a influencé l'écriture de ces intellectuels qui reflètent la douleur, la souffrance, même la rage que ces années ont provoquées dans les personnages. Il s'agit d'une violence qui est et physique – les meurtres dans chaque roman – et psychologique – les émotions vécues pendant une guerre laissent leurs traces intérieures dans nos personnages. Nous allons maintenant voir les trois cas de violence présente décrits dans les trois romans.

1.3.1. La frontière entre nazisme et islamisme est mince⁴³

Nous avons vu que les romans analysés présentent des parallèles entre éléments temporels et spatiaux.⁴⁴ *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* est un mélange entre descriptions de la banlieue française d'aujourd'hui, de l'Allemagne nazie d'autrefois mais aussi d'aujourd'hui et enfin de l'Algérie du FLN, dans les années 1950-1960, et des islamistes de la fin du siècle XX.

⁴³ LEMÉNAGER, Grégoire, « Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince », *Le Nouvel observateur*, 09 janvier 2008.

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20080109.BIB0588/la-frontiere-entre-islamisme-et-nazisme-est-mince.html>

<https://www.youtube.com/watch?v=uqKLHNNpsGc> (Consulté le 28.12.2016).

⁴⁴ ROSELLO, Mireille, « Guerre des mémoires ou "parallèles dangereux" dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal », *Modern & Contemporary France*, vol. 18, n°2, 2010, p. 193-211.

Rosello dans son article⁴⁵ affirme que, quant à Malrich, il découvre le passé pour s'en servir comme grille de lecture du présent immédiat. De plus, elle dit que le journal du frère cadet représente une sorte de « texte de combat » qui aboutit à l'émergence d'une conscience citoyenne et politique qui vient remplacer l'ignorance dans laquelle il était. Il le dit à la première page, à propos de Rachel, « je ne savais rien de ses problèmes »⁴⁶. La lecture du journal de son frère lui ouvre les yeux. La lecture de l'histoire est différente dans les récits des deux journaux, d'un côté Rachel, fils de Hans, le « bourreau nazi », qui ressent le poids des crimes de son père, et de l'autre Malrich, qui lit dans les histoires de son frère un parallèle, appelons-le « parallèle dangereux » comme suggère Rosello, entre Nazisme et Islamisme, phénomène courant de la période des deux personnages principaux. En effet, Rosello souligne que Sansal « met en scène la cohabitation entre deux formes de mémorisation presque incompatibles et il se propose d'analyser la façon dont les deux héros, Rachel et Malrich, instrumentalisent l'histoire à partir de points de vue radicalement différents et minés de contradictions internes »⁴⁷.

La violence présente concerne doublement le récit ; au début du roman nous nous trouvons face à la notice de la mort des parents des frères Schiller. Rachel écrit :

C'est tombé à l'ouverture du JT, le 25 avril 1994, à 20 heures : « Une nouvelle tuerie en Algérie ! Hier soir, un groupe armé a investi un village ayant pour nom Aïn Deb et passé tous ses habitants au fil du couteau. Selon la télévision algérienne, cet énième massacre est encore l'œuvre des islamistes du GIA... »⁴⁸

Sansal nous dit, dès le début, la situation algérienne de ces années. Le GIA, c'est-à-dire Groupe Islamique Armé, est un groupe armé, aujourd'hui considéré groupe de matrice terroriste proche d'Al-Qaeda. Nous

⁴⁵ ROSELLO, *Ibid.*, p. 209.

⁴⁶ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁷ ROSELLO, « Guerre des mémoires ou "parallèles dangereux" dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal », *art. cit.*, p. 194.

⁴⁸ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 24.

remarquons comment Rachel nous rapporte la notice simplement comme elle est transmise par la télévision française, sans précision aucune sauf sa première émotion de choc. Au contraire, son frère cadet, quand il lit le témoignage que son frère lui a laissé, se trouve à imaginer la situation que ces pauvres gens ont vécue et les sentiments qu'ils ont ressentis :

Un vieux village du bout du monde endormi dans sa couette, un ciel sans lune, des chiens qui se mettent à aboyer, des yeux fous qui transpercent l'obscurité, des ombres qui se faufilent par-ci, par-là, viennent écouter aux portes, les fracassent d'un coup de pied, des cris inhumains, des ordres lancés par-dessus les ténèbres, des gens affolés que l'on traîne au milieu de la place, des enfants qui pleurent, des femmes qui hurlent, des filles défigurées par la peur qui s'accrochent à leurs mères en se cachant les seins, des vieillards hébétés qui implorent Allah, supplient les tueurs, des hommes livides qui parlent dans le vide. Je vois un immense barbu bardé de cartouchières qui harangue la foule au nom d'Allah et d'un coup de sabre décapite un homme. Puis c'est la mêlée, la boucherie, des pleurs, des hurlements, des gigotements, des rires sauvages. Puis le silence qui retombe. [...] La nuit se referme sur elle-même, sur son secret.⁴⁹

Il s'agit de la réaction de Malrich face à cette découverte. Il semble que, à ce moment-ci, quelque chose s'est passé en lui. La douleur de la perte de ses parents et de son frère sûrement, mais aussi le débout de ce que va être sa rébellion envers la société dans laquelle il a grandi.

Le récit nous introduit dans la situation de Guerre civile en Algérie – la tuerie à Aïn Deb – mais aussi, à travers le journal de Malrich, dans la situation dangereuse de la banlieue parisienne où le jeune garçon vit. Musulman, Malrich s'est trouvé, avec ses amis, à fréquenter les lieux religieux et à suivre les enseignements de l'imam. Il le dit, « au début, ça allait, on chantait pour le plaisir, puis d'autres sont arrivés, à leur tête un imam du GIA »⁵⁰ ; quelque chose commence à se passer dans la banlieue et Malrich est prêt à le comprendre et à quitter ces endroits, même avec des difficultés.

⁴⁹ SANSAL, *Ibid.*, p. 28-29.

⁵⁰ SANSAL, *Ibid.*, p. 46.

Au fur et à mesure qu'il lit le journal révélateur, Malrich commence à confronter l'islamisme qui est en train de gagner place dans la banlieue, à l'idéologie nazie décrite par son frère. Dans un entretien avec Boualem Sansal, Martin Mégevand dit à propos de Malrich : « Confronté directement à l'islamisme dans sa banlieue, Malrich n'hésite pas, pour lui ces idéologies sont identiques dans leur nature »⁵¹. Le garçon voit dans les événements de la Cité une répétition de l'histoire des années 1940 ; la disparition de Nadia, une fille de seize ans, son présumé enlèvement et la mort causée par un des « barbus, l'Éradicateur d'Allah »⁵², sont pour lui un signe du danger. Comme l'affirme Rosello dans son article⁵³, l'écriture du journal par Malrich est une forme de prise de position politique, contrairement à ce que son frère voulait faire.

Plusieurs analyses du roman ont établi la finalité de ce double récit. Simédoh⁵⁴, par exemple, dit que « *Le Village de l'Allemand* est un roman qui cherche à décrypter le présent en fonction du passé et ce faisant à présenter une lecture du présent »⁵⁵. C'est donc la violence passée qui semble se répéter dans le temps présent et c'est cette violence qui aide le jeune héros à combattre les valeurs que l'imam, l'émir et les barbus veulent imposer dans la cité.

Dans ce roman nous assistons au déroulement du recrutement des jeunes de la banlieue pour les mettre au service de l'imam, dans un moment où le terrorisme commence à être fréquent, en Algérie comme en France. Nous allons voir maintenant comment cette situation de terreur est vécue par Assia Djebar dans son roman *Le Blanc de l'Algérie*.

⁵¹ MÉGEVAND, Martin, « *Le Village de l'Allemand* : entretien avec Boualem Sansal », *Littérature*, vol. 2, n°154, 2009, p. 108-117.

⁵² SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p.82.

⁵³ ROSELLO, « Guerre des mémoires ou "parallèles dangereux" dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal », *art. cit.*, p. 195.

⁵⁴ SIMÉDOH, Vincent, « *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal : médiation et conscience du contemporain », *Cincinnati Romance Review*, vol. 38, 2014, p. 1-15.

⁵⁵ SIMÉDOH, *Ibid.*, p. 2.

1.3.2. Une écriture mortelle

De même que nous l'avons mis en relief, l'ouvrage d'Assia Djebar est un témoignage dans lequel l'écrivaine met en scène une sorte de « procession »⁵⁶ des chers disparus. Nous considérons comme violence présente les tueries des intellectuels dans les années 1990, à savoir l'assassinat du romancier et journaliste Tahar Jaout, du poète Youssef Sebti, du journaliste Saïd Mekbel, de la directrice d'un collège – non nommée – mais surtout des trois amis de l'écrivaine auxquels elle a consacré son roman, Mahfud Boucebci, M'Hamed Boukhobza et Abdelkader Alloula, tous morts assassinés entre 1993 et 1994.

Précédemment en Algérie, en décembre 1991, le FIS – Front Islamique du Salut – a remporté le premier tour des élections législatives. En janvier 1992 le président Chadli démissionne et le commandement militaire institue le Haut Comté d'État (HCE) qui est chargé d'exercer « l'ensemble des pouvoirs confiés par la Constitution en vigueur au Président de la République »⁵⁷. Le même commandement militaire décide d'interrompre le processus électoral qui aurait probablement amené le FIS au pouvoir. Dès lors, il devient un parti illégal et des groupes armés – entre lesquels le GIA – commencent à se constituer et à organiser des attentats.

Dans son article⁵⁸, Hiddleston rapporte l'idée d'une communauté islamiste qui visait la littérature comme un danger à traiter avec suspect. Elle rappelle aussi les meurtres de plusieurs intellectuels tués à cause de leur refus de se conformer à cette nouvelle idée de société fondée sur la religion, qui refusait toute pluralité de culture, de langue, de croyance⁵⁹. Le but du FIS, écrit Hiddleston, était de rétablir une identité algérienne

⁵⁶ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 11.

⁵⁷ Collectif des Familles de Disparus en Algérie, <http://www.algerie-disparus.org/disparitions-forcees/solutions-pour-un-reglement-juste-des-disparitions-forcees/> (Consulté le 10.11.2016).

⁵⁸ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djebar's *Algerian White* », art. cit., p. 2.

⁵⁹ HIDDLESTON, *Ibid.*, p.2, « Many of the most creative and original writers and thinkers have been assassinated for refusing to conform to the demands of the newly reinvented Islamic culture of Algeria; certain literary works have been literally outlawed ». La traduction est de nous.

rigoureusement islamique. La présence des intellectuels qui résistaient à cette typologie de société était un problème à résoudre. « Les assassinats des intellectuels, écrivains et journalistes qui ont osé contester la tradition du FIS sont à la base du travail d'Assia Djébar »⁶⁰. À propos de ces intellectuels, John Erickson écrit :

Ils furent ciblés parce qu'ils menaçaient les objectifs des radicaux, des « intégristes », car leur projet pour l'intégration nationale incluait tous les Algériens, les croyants comme les dissidents, et à cause de la création des « ponts » avec d'autres cultures – contrairement à l'emploi d'une guerre sainte contre tous ceux qui refusaient faire de l'islam la façon exclusive de leur vie. Ils furent ciblés comme un danger spécial car ils créaient un discours multiculturel ; parce que leurs écrits et leurs actions étaient une expression ouverte et puissante pour une Algérie libérale et progressiste, libre des contraintes du passé.⁶¹

Dans l'introduction que Jean-Paul Sartre fait à *La Question*⁶² d'Henri Alleg, il compare la torture que les Français ont adoptée contre la population d'origine non française pendant la Guerre d'Algérie à celle que les Français ont subie par la Gestapo pendant la deuxième Guerre mondiale. Il dit que nous n'aurions jamais pensé que des victimes de la Gestapo auraient pu se transformer en bourreaux.

Le même parallèle nous le faisons ici, dans les années 1990. Les combats supposés fraternels, entre Algériens, demeurent incompréhensibles pour l'écrivaine. Pour cette raison, Erickson écrit, « elle exige que ceux qui sont disparus l'aident à comprendre pourquoi beaucoup

⁶⁰ HIDDLESTON, *Ibid.*, p. 6, « The ensuing murders of those intellectuals, writers, and journalists who contested the constructed traditions of the FIS are the focus of Djébar's work ». La traduction est de nous.

⁶¹ ERICKSON, John, « Translating the untranslated: Djébar's *Le Blanc de l'Algérie* », *Research in African Literature*, vol. 30, n°3, 1999, p.95-107, « They were targeted precisely because they threatened the aims of the radical revivalists, the "intégristes", because their project for national "integration" was to include all Algerians, believers as well as dissenters and to build bridges to other cultures – as opposed to engaging in a holy war against all those who resisted making Islam an exclusive way of life. They were targeted as special threats because they created a multicultural discourse. Because their writings and actions were an overt and powerful expression of a search for a more liberal and progressive Algeria free from the restraints of the past ». La traduction est de nous.

⁶² ALLEG, *La Question*, *op. cit.*, « Introduction » par Jean-Paul Sartre.

de gens se sont retournés les uns contre les autres, pourquoi la nation reste non traduite et la destinée de l'Algérie inassouvie »⁶³.

L'écrivaine veut souligner que la littérature est un espace pour la libre expression de la pensée créative au lieu de la reproduction des discours sur l'identité imposés par les autres. Elle conclut son récit avec des réflexions sur la terreur, en faisant une sorte de bilan sur cette situation monstrueuse.

Aujourd'hui, en Algérie, à la suite de meurtres en série d'écrivains, de journalistes et d'intellectuels, auxquels répond une répression accrue – seule politique brandie contre un intégrisme religieux décidé à prendre le pouvoir coûte que coûte –, devant ces convulsions qui plongent mon pays dans une guerre qui ne dit pas son nom, qui à nouveau, est nommé « événements » dans ce retour de la violence et de son vocabulaire anesthésiant, qu'est-ce que le « blanc » (le blanc de la poussière, de la lumière sans soleil, de la dilution...), et pourquoi le dire ici ? [...] Jacques Berque déclarant en 1992 que « l'islamisme se veut une modernité matérielle, tout en refusant les soubassements intellectuels » en vient à l'Algérie et à ses choix linguistiques : « Elle vit, dit-il, une situation qui n'exista dans aucun des vingt autres pays arabes », confrontés, eux aussi, à la diglossie, avec la présence d'une ou deux langues secondes. « On peut dire, conclut-il, que l'Algérie a le talent de faire un problème majeur de quelque chose qui était au départ une supériorité ! ».⁶⁴

Nous lisons dans ses dernières lignes la déception de l'écrivaine ; déception pour les morts mais aussi déception pour un manque de compréhension de cette supériorité que son pays et son peuple ont eu la chance d'avoir. Voilà le Blanc de l'Algérie.

Comme nous avons vu la violence présente des assassinats dans le récit d'Assia Djebar, nous allons voir maintenant comment Anouar Benmalek dans son ouvrage reproduit des épisodes de terreur de la « décennie noire ».

⁶³ ERICKSON, « Translating the untranslated: Djebar's *Le Blanc de l'Algérie* », *art. cit.*, p. 99, « She calls upon those who have disappeared to help her answer the question why so many of the people have turned against each other, why the nation remains untranslated and the destiny of Algeria remains unfulfilled ». La traduction est de nous.

⁶⁴ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 241, 244.

1.3.3. Entre deux forces

Jean-Paul Dollé souligne dans une recension⁶⁵ du roman, les grandes catastrophes historiques qui encadrent l'histoire de nos héros :

La persécution du peuple juif, la Deuxième Guerre mondiale et ses carnages, le racisme anti-arabe omniprésent, la répression massive dans les Aurès le jour même de la victoire contre le fascisme, l'insurrection et la guerre contre la France, et puis le déchaînement des massacres perpétrés par les fans de Dieu, les violences des « Ninjas », les « encagoulés » des forces spéciales gouvernementales.⁶⁶

Benmalek nous raconte non seulement le côté du mal islamiste qui régnait au pays mais aussi le mal provoqué par les « encagoulés » des forces spéciales gouvernementales. Les gens se situent au milieu, entre deux dangers, un illégal – celui des islamistes – et l'autre complètement légal – provoqué par le gouvernement. Par exemple, chaque musulman pouvait être soupçonné d'être partisan du parti islamiste et de l'autre côté, se refuser de faire partie de ce groupe était un risque personnel face au réseau militaire et islamiste qui était en train de se diffuser secrètement en Algérie.

Nombreux sont les exemples de violence présente que Benmalek introduit dans son roman ; un premier concerne Jallal, le petit garçonnet qui vendait les cacahouètes et qui sera le guide d'Anna pendant son voyage en Algérie. Ce petit garçon abandonné trouve protection auprès de Saïd l'éboueur. Un jour il trouve dans la cabane où il logeait, « six compagnons masqués, tous habillés de la combinaison bleue des forces spéciales du ministère de l'Intérieur »⁶⁷. Le devoir de ces policiers était de capturer Saïd, accusé d'avoir assassiné le jour même des policiers. Pour cette raison il sera tué et Jallal amené au commissariat. À cause de cette présence du jeune garçon dans la prison, il est tout de suite soupçonné de trahison. « La

⁶⁵ DOLLÉ, Jean-Paul, « *Les Amants désunis* », *Le Magazine littéraire*, n°369, p. 86, 1 janvier 2010.

⁶⁶ DOLLÉ, *Ibid.*, p. 86.

⁶⁷ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 70.

rumeur dit aussi que les types du GIA ou de l'AIS⁶⁸, qu'est-ce que j'en sais moi ? viendront, cette nuit ou demain, se venger de ta trahison »⁶⁹, ce sont les mots qu'un adolescent connaissant Jallal lui adresse après l'épisode de l'assassinat de Saïd. Cet épisode confirme que la situation algérienne de ces années n'était pas du tout tranquille car les autorités – par le biais de ces masqués ou encagoulés comme les appelle Dollé – sont de la même manière violentes envers le peuple.

Nassreddine est spectateur d'une scène bien plus traumatisante. À l'entrée de son immeuble sa voisine hurle en le réveillant, endormi après une tentative de suicide. La découverte de deux têtes coupées, dont une était du fils de la voisine, est choquante pour les spectateurs. « Les mouchards des islamistes ou des forces de sécurité peuvent être n'importe qui... »⁷⁰, et lorsque les gendarmes embarquent des jeunes gens, Nassreddine note une chose :

Rien de bien nouveau, note-t-il, désabusé : d'ordinaire, lorsque les policiers et les gendarmes débarquent après un attentat, ils se vengent du silence terrorisé des gens en se rabattant sur les jeunes désœuvrés du quartier. Après en avoir ramassé le plus possible, ils les bourrent de coups au commissariat ou à la caserne pour débusquer des terroristes ou recruter d'éventuels informateurs.⁷¹

Abderrahmane Moussaoui dans l'article « La Violence en Algérie : des crimes et des châtiments »⁷² décrit la situation politique du pays et la violence des deux parties en guerre. Par rapport à l'exemple tiré du roman, les paroles de Moussaoui sur la violence des terroristes sont les suivantes :

Pour terroriser la population, le choix des techniques et des armes utilisées lors des assassinats joue un rôle primordial. L'arme blanche est l'instrument le plus usité. Le couteau, l'épée, la scie ou la hache, éventre, égorge, décapite, dépecé et émascule. Les corps retrouvés ou restitués sont souvent mutilés et exposés. Beaucoup de

⁶⁸ Armée Islamique du Salut.

⁶⁹ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 80.

⁷⁰ BENMALEK, *Ibid.*, p. 45.

⁷¹ BENMALEK, *Ibid.*, p. 46.

⁷² MOUSSAOUI, Abderrahmane « La Violence en Algérie : des crimes et des châtiments », *Cahiers d'Études Africaines*, vol.38, n°150/152, 1998, p. 245-269.

corps et têtes seront enterrés et les têtes envoyées aux familles dans des couffins ou jetées de l'autre cote du mur. Rien ne sert de pratiquer une violence standard, car lorsqu'elle se veut terrorisante, elle ne peut être que démesurée. Les massacres collectifs, l'égorgeement d'enfants et de bébés, les corps décapités et dépecés à la hache sont autant de procédés pour parvenir à cette fin.⁷³

Les rapport scientifiques et historiques confirment ce que Benmalek décrit comme situation inventé de son roman. La terreur n'était perçue qu'à travers ces techniques de violence cruelle qui effrayait la population. Ce que nous croyons être une fausse histoire, un récit excellemment construit, est, en réalité, une description de la peur, de la tragédie réelles qui frappaient l'Algérie.

La dernière héroïne qui souffre une violence est Anna, la femme suisse qui arrive au pays dans un moment inapproprié. Les traumatismes collectifs, écrit Latéfa Belarouci⁷⁴, sont mis en acte à travers des techniques précises : tortures, viols, kidnappages, assassinats, enlèvements, attentats de la part de groupes terroristes islamistes. Ces moyens d'agir contre la population, contre n'importe qui – hommes, femmes, enfants, musulmans et non – était moins une violence physique qu'une violence psychologique. Le but de ce traumatisme vers un groupe d'individus était la déshumanisation.

Benmalek dans son roman nous raconte un épisode de ce genre, dont les protagonistes sont Anna et Jallal. Les deux sont kidnappés et amenés dans une grotte où un groupe de femmes au service des barbus s'occupe des repas. La cruauté de la scène se présente sous plusieurs aspects : la grotte qui englobe les prisonniers – son obscurité qui empêche de voir ce qui se passe autour –, sans voie d'échapper à la violence qui se manifeste ; les femmes qui, à l'apparence, doivent travailler pour ces hommes armés mais qui sont des esclaves exposées au même danger que les prisonniers ; la violence physique que ces derniers démontrent envers Anna et Jallal,

⁷³ MOUSSAOUI, *Ibid.*, p. 254.

⁷⁴ BELAROUCI, Latéfa, « Le Terrorisme en Algérie : entre honte et trauma », *Dialogue*, vol. 4, n°190, 2010, p. 107-116.

mais aussi envers les femmes à leur service. Nous pensons, à ce propos, au passage où Saliha, une des prisonnières, raconte à Anna l'histoire de la jeune fille qui a perdu ses dents pour avoir inutilement essayé de ne pas se laisser violer par les terroristes. En entrant dans la grotte, Anna entrevoit parmi les bourreaux un adolescent, signe que cette idéologie englobe n'importe qui, même les plus jeunes qui croient faire la volonté de Dieu. Ce jeune homme, « habillé à l'afghane »⁷⁵, donne un coup de pied au ventre d'Anna au moment où elle bouge de sa position. Les insultes qui suivent sont bien fortes, tant qu'il menace de la tuer pour avoir osé désobéir aux ordres. Cette violence qu'elle subit – physique aussi bien que mentale – pétrifie les autres femmes aussi ; l'obéissance est une de valeurs pour rester en vie. Le ton violent croit dès le début de l'enlèvement des deux personnages ; la violence et le péril auxquels ils sont exposés augmente comme ils montent au bord d'un mulet, par des sentiers escarpés. Le passage en question représente l'intensité de l'attente face à la violence.

Presque l'ensemble de la scène est décrit à partir des perceptions visuelles d'Anna⁷⁶ mais plusieurs dialogues l'intercalent ; en effet, à travers la structure dialogique – prédominante dans ce passage – nous arrivons à percevoir le drame qui se produit de façon presque directe. Nous constatons le danger, la peur d'Anna et de Jallal – une peur pour la sécurité réciproque car Anna s'inquiète pour Jallal et vice-versa ; la douleur pour les coups reçus – Anna répète deux fois « mon Dieu »⁷⁷ comme invocation à la douleur subie – mais aussi la tentative de la femme de calmer le petit garçon qui démontre avoir compris la situation de péril à laquelle ils sont exposés. « C'est chacun pour soi ici »⁷⁸, prononcé par une des femmes résonne comme un avertissement avant la violence.

Ces mêmes dialogues, entre Anna et Jallal, Anna et une des femmes ou encore entre Anna et son bourreau, créent une sorte de polyphonie des voix où la même situation est vécue différemment par les personnages,

⁷⁵ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 278.

⁷⁶ Pour les concepts d'instance narrative et de focalisation, nous renvoyons à Gérard Genette, *Figures*, II, III, Paris, Seuil, 1969, 1972.

⁷⁷ BENMALEK, *Ibid.*, p. 277-278.

⁷⁸ BENMALEK, *Ibid.*, p. 281.

bourreaux et victimes. Ceci amplifie le sentiment d'impossibilité de la part des personnages principaux de s'en sortir, et donne donc l'impression d'une oppression physique aussi bien que psychologique – c'est-à-dire la déshumanisation dont Belarouci nous parle.

L'histoire se répète encore une fois. Anna se demande : « Est-il possible que je finisse comme mes enfants ? À quarante ans de distance ? »⁷⁹. La souffrance d'autrefois se représente aujourd'hui car l'homme est un être qui n'apprend rien de l'histoire.

Belarouci parle aussi du déshonneur que cette situation provoque. « Personne, ni ton père ni ta mère, ne veulent plus de toi, tu as déshonoré la famille »⁸⁰, Benmalek écrit. Les victimes se trouvent dans une position de passivation, elles ne peuvent pas réagir car un refus serait une condamnation à la mort. Une des femmes conseille à Anna : « Il voudrait mieux pour toi et le petit que tu fasses tout ce qu'ils veulent et que tu évites ce qu'ils ne veulent pas ! »⁸¹.

L'on ne peut que s'émouvoir devant la lecture d'un récit si cruel, d'une vraie situation d'impuissance face à une violence incompréhensible.

La violence d'une guerre, n'importe quelle guerre, nous amène dans un premier temps à ne pas parler, comme si le silence nous aiderait à vaincre cette douleur. L'idée d'oublier nous conforte mais le silence et l'oubli ne sont pas toujours la vraie solution.

Nous allons nous concentrer maintenant sur un chapitre consacré au silence et à l'oubli. Nous analyserons comment les trois auteurs – Sansal, Djébar et Benmalek – traitent cette thématique et comment leurs héros utilisent cette « arme » propre à chacun d'entre nous.

⁷⁹ BENMALEK, *Ibid.*, p. 281.

⁸⁰ BENMALEK, *Ibid.*, p. 283.

⁸¹ BENMALEK, *Ibid.*, p. 279.

Chapitre 2

Le Silence

À tous ceux qui, en Algérie, n'ont plus de voix.

Anouar Benmalek,
Les Amants désunis.

2. Le silence

« De quoi le silence est-il absence ? Absence de paroles, le silence est aussi une absence de réponses. Il oblige à contempler du dehors une réalité avec laquelle il n'y a pas de communication. »¹, écrivait Bernard Ruyer en 1961. Notre analyse des mémoires de la guerre lie strictement la notion de violence à la thématique du silence. Chaque guerre, dès le début de l'existence de l'homme, n'a jamais été transparente. La violence dont nous avons longuement parlé cache toujours des secrets qui se transforment parfois en vérité ouverte ou ils demeurent cachés jusqu'à la perte de leur intérêt.

La notion de silence est polyvalente ; nous nous trouvons ici, dans notre analyse, face à son axe négatif : « il concerne la violence, situation extrême face à laquelle le choix de se taire n'est jamais ressenti comme légitime ; le silence se configure comme une attente frustrée »². Comme nous avons pu constater précédemment, ce silence peut être collectif – dans le cas de la torture pendant la Guerre d'Algérie – ou individuel – celui-ci concernant l'individu qui, pour des raisons personnelles, décide de ne pas parler des traitements subis.

Chronologiquement, la première guerre dont notre analyse s'occupe est la Seconde Guerre mondiale. Pouvons-nous parler de silence ? Oui, sous plusieurs aspects. Pendant cette période dans les années 1940, ceux qui n'ont pas été déportés et donc qui n'avaient pas encore expérimenté la vie dans les camps de concentration, ne savaient pas bien clairement ce

¹ RUYER, Bernard, « Le Silence », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 151, 1961, p. 329-331.

² PAISSA, Paola, « Le silence sur la torture pendant la Guerre d'Algérie. Analyse d'un corpus de presse française (1957 et 2000) », *Mots, les langages du politique*, vol. 103, 2013, p. 39-54.

qui les attendait. Cela arrivait de surprise : l'arrestation, le voyage dans les trains qui les amenait aux camps, la division, le travail pour l'Allemagne nazie, et, tout d'un coup, les chambres à gaz. Ils le savaient finalement, mais personne ne pouvait parler librement. Les gens étaient amenés dans ces bâtiments, et personne ne sortait plus. Dans le roman *Le Village de l'Allemand*, l'auteur utilise, dans le journal de Rachel, une citation prise du livre *Si c'est un homme*³ de Primo Levi : « Kuhn est fou. Est-ce qu'il ne voit pas, dans la couchette voisine, Beppo le Grec, qui a vingt ans, et partira après-demain à la chambre à gaz [...] Est-ce qu'il ne sait pas, Kuhn, que la prochaine fois ce sera son tour ? »⁴. C'est comme si les gens refusaient d'en parler par peur d'admettre la triste vérité qui les entourait. C'est seulement après que les survivants ont commencé à témoigner leur expérience de presque morts. Sansal cite, dans son travail d'analyse intérieure de Rachel, une série de personnages devenus illustres, comme Charlotte, Delbo, Elie Wiesel, Jorge Semprun, Primo Levi⁵. Leurs ouvrages de témoignage ont été un moyen de raconter au monde entier ce qui s'était passé, au niveau personnel mais aussi au niveau de la collectivité juive qui a vécu cette terreur. Il a été quelque fois difficile à comprendre pour qui n'a pas expérimenté une telle réalité, une horreur inimaginable que les mots n'arrivent pas à décrire dans sa plénitude. De l'autre côté, un autre type de silence a été le négationnisme successif à la guerre. Nous considérons négationnisme la « position idéologique consistant à nier l'existence des chambres à gaz utilisées par les nazis »⁶. Il s'agit d'une forme d'attaque à ceux qui ont témoigné la douleur. Nier quelque chose comme la Shoah est une tentative de cacher, d'effacer, d'oublier une période qui ne doit être oubliée mais qui doit servir afin qu'une situation pareille ne se répète jamais.

La deuxième guerre dont nous parlons dans ce mémoire est la Guerre d'Algérie. Guerre tout à fait controversée, elle cache des secrets resurgis il y a quelques années. Comme nous avons déjà affirmé, les guerres ne sont

³ LEVI, Primo, *Se questo è un uomo*, Torino, De Silva Editore, 1947.

⁴ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p.280-281.

⁵ SANSAL, *Ibid.*, p. 280.

⁶ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, nouvelle édition millésime, 2010.

jamais transparentes. Secrets, coalitions, jeux politiques sont à la base d'un tel événement. Le silence dont nous voudrions parler concerne la torture. Aujourd'hui nous sommes à connaissance, grâce à de nombreux témoignages du fait que la France a eu recours à la torture pendant cette « guerre ». Nous considérons ce terme avec des guillemets car la Guerre d'Algérie n'a pas été nommée comme guerre par les Français qu'en 1999, grâce à la loi qui la qualifiait comme « guerre d'Algérie ou combats au Maroc et en Tunisie »⁷ tandis que, jusqu'à ce moment-là, la qualification officielle reportait « opération de maintien de la paix – ou de l'ordre – voir d'événement ». Cette situation politique n'est pas lointaine de nos jours, en effet 17 ans se sont écoulés depuis que l'on a accepté de reconnaître la question dramatique du XX^e siècle qui a concerné la France et son ancienne colonie. Plus que de parler d'une « guerre qui n'ose pas dire son nom »⁸, la France n'a pas osé dire les techniques utilisées pendant cette guerre. Il s'agit d'un système d'obscurcissement des événements et la censure a été le moyen le plus utilisé pour le rendre possible. Nous avons déjà cité l'œuvre de témoignage du journaliste Français Henri Alleg, *La Question*⁹. Directeur du quotidien *Alger républicain*, il est arrêté le 12 juin 1957 par les parachutistes de la 10^{ème} division et emprisonné à El-Biar. Publié en 1958 en Éditions de Minuit, son livre est tout de suite censuré. Dans un entretien avec Lamria Chetouani l'auteur dit qu'« il était interdit de dire ces choses-là et quand on parlait, on était immédiatement accusé de falsifier la réalité, de salir la police, l'armée française, les autorités, etc. »¹⁰ ou encore « dire que l'Armée torturait était une insulte dans l'esprit des Français, au point que, quand on commençait à reconnaître qu'il y avait des gens qui avaient pu torturer, on disait que c'était les Allemands, des anciens SS qui s'étaient

⁷ Article 3 de la loi du 1999, JO du 20 octobre, p.15647, <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000578132&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT000000005789> (Consulté le 21.10.2016).

⁸ *Le Monde*, 20 novembre 1957.

⁹ ALLEG, *La Question*, *op. cit.*

¹⁰ CHETOUANI, Lamria, « Entretien avec Henri Alleg », *Mots. Algérie en crise entre violence et identité*, n°57, 1998. p. 109-129.

engagés dans la Légion, parce qu'un Français ne pouvait pas faire cela »¹¹. Heureusement la censure n'arrive pas à éliminer le matériel incriminant et cet ouvrage se diffuse quand-même, permettant de connaître la situation de ce « maintien de l'ordre » dans lequel la France s'est beaucoup engagée auprès de sa vieille colonie.

Dans son livre *La Mémoire littéraire de la Guerre d'Algérie*, Désirée Schyns écrit un chapitre titré « Ceux qui ont élevé la voix contre la torture en pleine guerre et après »¹². Dans ce chapitre elle parle de la torture en affirmant qu'en 1951 et en 1957, Claude Bourdet et Pierre-Henri Simon ont mis en parallèle les pratiques de torture des Nazis et les pratiques utilisées par les Français avant et pendant la Guerre d'Algérie. Bourdet écrivait, en se demandant s'il y avait une nouvelle Gestapo en Algérie, tandis que Simon, lui-même confrontait la situation algérienne avec la période nazie, mais il n'accusait pas la France d'accomplir un génocide sur les populations indigènes. Schyns écrit à ce propos :

Pour ce qui est du lien entre les exactions des Nazis et la torture pendant la Guerre d'Algérie, Simon reconnaît que la France de 1957 n'est pas en train d'organiser des camps d'extermination ni de pratiquer un génocide sur les populations indigènes. Mais il lui est intolérable de devoir constater que les gens se taisent quand les Français commettent des actes « contre les droits des gens, et contre l'humanité » et quand « l'opinion publique se réfugie dans un commode : « Nous ne voulons pas savoir (...) »¹³. Selon Simon, le devoir des Français est de rester humains. « Quant à nous, qui avons lutté contre la monstruosité raciste, nous étions donc des dupes et nous sommes aujourd'hui les vaincus d'Hitler, si notre patrie lui emprunte ses idées et ses moyens, et apostasie la foi humaine que nous avons crue immanente à son essence de nation »¹⁴.

Ce silence n'est pas admissible et il a duré beaucoup. Une « attente frustrée » qui s'est prolongée pour des décennies sans que la voix des

¹¹ CHETOUANI, *Ibid.*, p. 112.

¹² SCHYNS, Désirée, *La Mémoire littéraire de la Guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2012.

¹³ SIMON, Pierre-Henri, *Contre la torture*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, cité par SCHYNS, *Ibid.*, p.90-91.

¹⁴ SCHYNS, *Ibid.*, p.171.

survécus soit entendue et reconnue par les autorités. Schyns parle ainsi des « trous de mémoire » dans son ouvrage ; elle regroupe dans cette catégorie la torture, les centres de regroupement, la manifestation du 17 octobre 1961 et les harkis¹⁵, les non-dits de la guerre qui étaient des arguments « tabou » et qui ont resurgi des années plus tard.

Les années 1990 en Algérie ont été une période de silence collectif et individuel. Nous aurons la possibilité, grâce à notre analyse des romans, d'apercevoir comment le danger de la mort a, ou plutôt n'a pas influencé les gens pendant la « décennie noire ». L'obligation de la collectivité qui ne voulait pas risquer sa propre vie était de se taire. Soit pour ne pas finir sous la « torture des autorités » qui cherchaient les gens au courant des activités des islamistes, soit pour ne pas finir sous le couteau de ces derniers qui tuaient ceux qui ne croyaient dans la seule religion admise, l'Islam. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas de l'Islam traditionnel mais d'une religion remodelée pour justifier les actions que ces « fous de Dieu »¹⁶ pratiquaient envers la population. En effet, cet Islamisme diffusé en Algérie au début des années 1990 n'acceptait pas la moindre diversité. L'Islam comme religion et l'arabe comme seule langue admise étaient les préceptes pour un nouveau pays et une nouvelle manière de gouverner. Le silence, donc, était la seule possibilité dans ce climat de terreur qui caractérisait le pays.

Dans ce chapitre qui traite la thématique du silence, il faut aussi parler de la notion d'oubli, substantif qui n'est pas tout à fait synonyme de silence. La notion d'oubli est liée à la notion de mémoire, point focal de notre analyse. Alberto Oliverio dans son ouvrage *Ricordi individuali, memoria collettiva*¹⁷ écrit à ce propos : « La mémoire s'oppose à la force destructive du temps, à cet oubli qui tend à enterrer les traces de l'histoire qui doit être préservée, puisqu'elle est notre existence »¹⁸. Il considère la mémoire et

¹⁵ SCHYNS, *Ibid.*, p.34.

¹⁶ L'expression « Fous de Dieu » est utilisée à plusieurs reprises par Assia Djebar dans son roman *Le Blanc de l'Algérie* afin d'indiquer les islamistes qui terrorisaient les pays dans les années 1990.

¹⁷ OLIVERIO, *Ricordi individuali, memoria collettiva, op. cit.*

¹⁸ OLIVERIO, *Ibid.*, p. 3, «La memoria si oppone alla forza disgregatrice del tempo, a quell'oblio che tende a seppellire le tracce di una storia che va preservata, proprio in quanto essa è la nostra stessa esistenza». La traduction est de nous.

l'oubli comme deux aspects apparemment opposés, mais c'est l'oubli qui rend possible la mémoire. Il existe un équilibre entre ces deux forces en apparence contradictoires. De l'autre côté, Paul Ricoeur dans son *Ricordare, dimenticare, perdonare*¹⁹ écrivait que l'oubli était une menace de laquelle il faut sauver le passé. L'oubli, qu'il appelait profond, n'empêche pas seulement le rappel des souvenirs mais efface les traces de ce que nous avons appris et vécu : il mine la vraie nature de la mémoire.

Nous pouvons observer la raison pour laquelle on traite ici la thématique de l'oubli, à côté du silence. Les victimes de ces guerres ont décidé ou ont été forcées de se taire sur les événements passés ; leur mémoire finit ainsi dans l'oubli, facteur nécessaire dans le mécanisme de la mémoire. Comme le dit Alberto Oliverio, ce binôme est nécessaire, naturel dans la vie des hommes mais le risque, comme observe Ricoeur, est de perdre la vraie essence de ces mémoires, qui sont à la base d'une construction future de l'histoire.

Nous allons maintenant analyser dans quelle manière dans les trois ouvrages le silence prend place et dans quelle mesure il influence les héros – à savoir Rachel et Malrich dans *Le Village de l'Allemand*, la narratrice Assia Djebar dans son *Le Blanc de l'Algérie* et enfin Anna et Nassreddine d'un côté, et Anouar Benmalek de l'autre, dans *Les Amants désunis*.

¹⁹ RICŒUR, *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato, op. cit.* p. 95.

2.1. Le village du silence

Dans ce roman le silence est un facteur important pour les deux personnages, les frères Schiller. Ce silence provoque en eux deux réactions différentes à la situation tragique qui frappe leur famille. Rachel, comme nous l'avons déjà vu, arrive au suicide tandis que son frère cadet Malrich, considère cette situation comme un point de départ d'une mémoire nécessaire, une lutte contre le silence qui, jusqu'à ce moment-là, a été partie intégrante de sa vie. Nous allons analyser les deux héros en nous appuyant sur des exemples tirés de leur journaux.

2.1.1. La faiblesse

Rachel est le héros le plus difficile à traiter. Personnage intelligent et fort à l'apparence – il a fait ses études en France et avait un bon travail, marié avec Ophélie, il avait une belle maison – sa vie est détruite après la mort de ses parents, morts égorgés dans leur village en Algérie. Pendant son voyage pour se rendre sur la tombe de ses parents défunts, il découvre une valise avec les documents militaires de son père, un allemand installé en Algérie après la Deuxième Guerre mondiale. Ce matériel incriminant ouvre une nouvelle perspective sur le passé de Rachel et sur le passé de son père. L'homme découvre que son père était un membre des SS pendant le conflit et, comme le père avait fait ses études en chimie, son fils conclut qu'il a été un des projeteurs du gaz de la mort, le « zyklon B », utilisé dans les chambres à gaz dans les camps de concentration. Dès ce moment la vie de Rachel devient un pèlerinage pour comprendre ce qui a amené son père à cette vie de mensonge et surtout comment un tel bourreau a pu devenir un des héros nationaux de la Guerre de libération algérienne.

Ce que le jeune homme trouve inacceptable et incompréhensible est le silence autour de cette « première vie » que son père a vécu en Allemagne. Avant sa découverte des documents militaires, à l'arrivé dans

son village natal, Rachel se demande : « Quel péril les premiers hommes fuyaient-ils pour être isolés ici ? pourquoi les successeurs sont-ils restés ? quel sortilège les a enchaînés à cette terre ? c'est atroce, j'en suis venu à penser que le massacre du 24 avril était dans la logique des choses »²⁰. Le roman de Sansal nous présente un événement historique qu'il ne nomme pas directement : la fuite des coupables de la Deuxième Guerre mondiale. Hans Schiller, chimiste pour la IG Farben, représente un de ces hommes qui ont fui la justice après le conflit. Un des assassins du peuple juif, il est devenu un héros de la cause révolutionnaire algérienne dans les années 1950-1960. Un héros converti à l'Islam mais assassiné lui-même par un groupe d'islamistes. Après la publication de ce roman, Sansal a été l'objet de menaces pour cette raison. Comment pouvait-il accuser un héros national d'avoir été un bourreau pour le peuple juif, ennemi « naturel » pour le peuple arabe ? Comment accepter l'accusation d'avoir caché et protégé un criminel de guerre ? Les autorités n'ont pas accepté volontiers une telle accusation. Le destin d'Hans était donc « dans une logique de choses ». Bourreau, assassin, il a été assassiné par des islamistes algériens, « trahi » par le peuple qui l'avait protégé des années auparavant en Algérie.

Rachel, qui ne peut que s'interroger tout seul sur la vie de son père, écrit dans son journal :

Une fois le crime accompli, papa avait encore cette possibilité, se livrer et réclamer justice au nom de ses victimes, pour se retrouver, retrouver sa dignité. Il a fui, il s'est caché, il a dissimulé, il s'est renié au but du compte, et par là il a laissé le crime impuni, il l'a protégé de son silence. Il l'a consacré. J'aurais voulu qu'il suive ses chefs, les Bonzen du Troisième Reich, les Hesse, Ribbentrop et compagnie, devant le tribunal des hommes. Le jugement solennel restitue à l'horreur toute son ignominie et redonne au coupable un peu de son humanité perdue. Le silence est la perpétuation du crime, il le relativise, il lui ferme la porte du jugement et de la vérité, et lui ouvre toute grande celle de l'oubli, celle du recommencement.

La question me rend fou : papa savait-il ce qu'il faisait à Dachau, à Buchenwald, à Majdanek, à Auschwitz ? Je ne

²⁰ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 37-38.

peux plus croire qu'il fut une victime, un jeune innocent et fragile que le Mal a pris à son insu, ou contre son gré.²¹

Rachel ne conçoit pas le silence de son père envers ses fils mais surtout il n'arrive pas à comprendre comment un homme a pu échapper et noyer le souvenir de ce qu'il a provoqué à un peuple entier. Il ne croit pas à l'innocence d'un chimiste qui ne connaissait pas l'usage de ce qu'il produisait. Ce silence et cet oubli provoquent dans l'âme du jeune homme une douleur terrible. Il généralise cette douleur et affirme que chaque crime et chaque homme coupable devrait être jugé : « Si un seul crime demeure impuni sur terre et que le silence l'emporte sur la colère, alors les hommes ne méritent pas de vivre »²². La culpabilité de son père passée sous silence provoque, comme nous l'avons déjà vu, le sens de culpabilité en Rachel qui l'amènera au suicide. Il voit dans son geste la seule rédemption de ce péché et il s'offre comme victime sacrificielle au lieu de son père : « Mon père a torturé et tué des milliers de pauvres gens qui ne lui ont rien fait et il s'en est sorti. Aujourd'hui je sais ce qu'il a fait mais il est mort, alors je viens me livrer à sa place. Jugez-moi, sauvez-moi, s'il vous plaît »²³. Tout au long de son journal Rachel va maintenir cette position de victime du silence de son père : d'un côté du silence que son père a maintenu envers ses fils et de l'autre côté du silence envers le monde entier, car il a fui et s'est caché pour échapper à la justice.

Rachel fait une observation sur les victimes et les bourreaux :

Et il y a les silences, les pertes de mémoire, les mensonges, les leçons apprises, les plaidoiries des avocats du diable, les discours sur les discours, les papiers bouffés aux mites. Et par-dessus tout, balayant les velléités, court ce vent de honte qui fait que l'on ferme les yeux et que l'on baisse la tête. Les victimes meurent toujours deux fois. Et toujours, leurs bourreaux vivent plus longtemps qu'elles.²⁴

²¹ SANSAL, *Ibid.*, p. 111-112.

²² SANSAL, *Ibid.*, p. 112-113.

²³ SANSAL, *Ibid.*, p. 113.

²⁴ SANSAL, *Ibid.*, p.125.

Son père a vaincu la justice humaine mais, vue sa fin tragique, il n'a pas vaincu la justice divine, en mourant pour la même raison pour laquelle il a combattu dans sa jeunesse : la foi.

Tout ce silence tue petit à petit Rachel et il le manifeste, bien avant de nous faire comprendre qu'il se tuera. Il dit « Mon Dieu, ce silence, comme il est étrange, comme il fait mal... »²⁵, ou encore, lorsqu'il imagine les camps de concentration, il perd la voix, noyé dans ce silence : « J'ai envie d'hurler, envie de m'arracher la peau. Je ne sais pas, je ne sais que faire, je suis écrasé par le silence, ce silence si effrayant, je ne distingue rien, le rêve, le cauchemar et la réalité sont l'un dans l'autre. Pas d'échappatoire »²⁶.

Pas d'échappatoire pour Rachel qui restera lié à ce destin tragique marqué par le destin de son père. En revanche, Malrich qui se trouve face à l'oubli de son père et au silence de son frère, affronte différemment sa triste situation.

2.1.2. *La force*

Tout au contraire de son frère Rachel, Malrich se trouve à subir un double secret familial, celui de son père et celui de son frère aîné. En effet, Malrich affirme que son frère a décidé de ne lui rien dire à propos de cette terrible histoire qu'ils ont héritée de leur père ; de même, il ne lui parle pas de la fin tragique de leurs parents dans le village natal. Le jeune homme se trouve ainsi à se confronter avec ces secrets qui lui changent la vie.

Ce que Malrich voit dans cette situation si cruelle est un parallèle entre ce qu'ont été les camps de concentration nazis et la situation de la banlieue parisienne dans laquelle il vit, menacée par le péril islamiste. La vie dans la banlieue, une ZUS²⁷, est caractérisée par le silence. En effet, les gens vivent leur vie avec la menace constante de la part de l'imam, de l'émir et de ces « fous de Dieu » qui agissent, sans qu'on les dérange, dans la vie

²⁵ SANSAL, *Ibid.*, p. 116.

²⁶ SANSAL, *Ibid.*, p. 117.

²⁷ Zone Urbaine Sensible.

de la collectivité. C'est cette situation que le jeune garçon voudrait changer à la fin de son parcours de formation.

Au début de son journal, Malrich ne veut pas croire à l'idée que son père était un criminel. Il cherche des excuses pour justifier tout ce qu'il a lu dans le journal de son frère. Il écrit :

Le fatras disait que mon père était un criminel de guerre nazi, qui aurait été pendu si la justice avait mis la main sur lui et, en même temps, ça ne disait rien, je le refusais, je m'accrochais à autre chose, plus vrai, plus juste, c'est notre père, nous sommes ses enfants, nous portons son nom, c'était un type formidable, dévoué à son village, aimé et respecté de ses habitants, qui a aidé à l'indépendance d'un pays, à la libération d'un peuple. Je me disais : il était soldat, il a obéi aux ordres, des ordres qu'il ne comprenait pas, qu'il désapprouvait. Les coupables sont les chefs...²⁸

À ce moment de sa découverte c'est comme si le silence, cet oubli forcé, veut vaincre Malrich lequel semble se laisser vaincre.

À travers ce parallèle entre Islamisme et Nazisme qu'il crée, Malrich se rend compte de la gravité de la Deuxième Guerre mondiale, fait qu'il ignorait jusqu'à sa lecture des documents que son frère lui a laissés. La seule chose qu'il connaissait du peuple juif était leur hostilité avec les musulmans, concept plusieurs fois répété par l'imam, lorsque le jeune garçon fréquentait la mosquée. Maintenant, « confronté directement à l'Islamisme dans sa banlieue, Malrich n'hésite pas, pour lui ces idéologies sont identiques dans leur nature »²⁹. Le silence a duré beaucoup et Malrich veut faire savoir au monde entier qu'un tel drame ne doit plus se passer. Son but est de combattre, il arrive à méditer de tuer l'imam car il voit en lui la figure coupable de la situation dans laquelle ses concitoyens se trouvent, il voit en lui la figure d'Hitler de ses jours. En effet, dans l'interview à Boualem Sansal, Martin Mégevand écrit que « l'éducation islamiste est un enfermement, elle ne laisse aucun degré de liberté à la pensée »³⁰. La

²⁸ SANSAL, *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 57.

²⁹ MÉGEVAND, « *Le Village de l'Allemand* : entretien avec Boualem Sansal », art. cit., p. 112.

³⁰ MÉGEVAND, *Ibid.*, p. 116.

chose remarquable est que Malrich, dans son ignorance – il n’avait pas fini ses études et il a commencé à fréquenter la mosquée « incriminante » – a réussi à se rendre compte de son manque et à réagir contre cette ignorance. L’avenir de silence qui se prospectait pour lui a été changé par son envie de réagir contre cette situation de terreur. La figure qui en quelque sorte protège et guide Malrich, qui est resté seul, est Com’Dad, le commissaire du quartier. Il représente l’homme qui veille sur les actions du jeune Malrich, ayant compris ses intentions de tuer l’imam. De plus, il est le seul qui a compris le parallèle que le jeune garçon fait à propos des deux périodes historiques. À sa convocation au commissariat, Com’Dad dit à Malrich :

Je sais ce qui se passe dans ta caboche. Tu fais un télescopage entre hier et aujourd’hui, entre Rachel et toi, entre ton père et l’imam, tu penses aux nazis qui t’ont volé ton père, qui en ont fait l’instrument d’un génocide, tu penses aux islamistes qui ont tué tes parents et cette pauvre Nadia, tu veux te venger, en commençant par l’imam parce que c’est le chef, le führer, parce que toi-même tu as fait partie de cette bande de minables qui veulent supprimer l’humanité, et c’est là une façon pour toi de te racheter, de voir ton père autrement, de lui pardonner. Tu comprends ? [...] On n’efface pas le crime par le crime [...] et surtout cela : nous ne sommes pas responsables ni comptables des crimes de nos parents.³¹

Com’Dad réagit ainsi devant le silence de ce jeune garçon qui croit avoir tout compris. Il lit ces pensées et il comprend la situation délicate qui s’est produite. Il ne veut pas quand-même que Malrich fasse les erreurs que son frère a commis et qui l’ont poussé au suicide. Benjamin Stora, dans la préface de l’ouvrage *Les Guerres de mémoires, la France et son histoire*, écrit qu’il y a « le temps du silence, temps du témoignage, temps de la connaissance et de la reconnaissance politique, temps des guerres mémorielles comme moyen de faire entrer le passé dans le présent »³². Pour Malrich qui a vécu le temps du silence et de la connaissance, il est temps de rejoindre le temps du témoignage de ce qu’a été le drame de la Shoah. Ce sont peut-être les mots de Com’Dad qui ont produit en Malrich

³¹ SANSAL, *Le Village de l’Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 96.

³² STORA, « Préface », op. cit.

l'envie de raconter et d'apprendre à ses amis l'histoire de l'Holocauste et des similitudes qu'il a vues dans leur situation dans la cité. Ce qu'il n'est pas prêt à avouer est le rôle que son père a eu dans cette organisation mortelle parce que son voyage de formation n'a pas encore abouti à une fin. Son voyage à Aïn Deb est la révélation de ce qu'il veut faire ou au moins essayer de faire dans la cité. Arrivé à son village, il vit les mêmes rituels que son frère avait vécus pendant son voyage. Devant les tombes de ses parents et des autres gens tués par les islamistes deux ans auparavant, Malrich a une réaction terrible. Il écrit à ce propos :

Ce qui était lointain, que j'avais appris en différé, en lisant le journal de Rachel, que j'ai intériorisé, refoulé, relativisé, était devant moi, sous mes yeux, les tombes de mes parents, celle de papa, de maman et les autres, nos voisins, nos amis, mes copains d'enfance et de petits bambins que je n'ai pas vus naître, ni grandir, tués comme des chiens par on ne sait qui. Ma tête a explosé, je me suis mis à sangloter, à hurler, je ne voyais plus clair, je suis tombé à genoux et me suis cogné le front contre le sol. Tout cela était trop injuste, trop mystérieux, trop de choses étaient tuées et l'impunité était là, autour de nous, souveraine, à remuer le couteau dans la plaie. [...] Les choses ne devraient pas être ainsi, je leur en voulais de vivre dans le silence, de l'entretenir à tout prix, comme un feu sacré, un rempart qu'ils consolident contre eux-mêmes, et de faire comme si la vérité, la vie étaient des biens à cacher, à taire, et de laisser pousser les enfants dans le mensonge, la dissimulation, l'ignorance, l'oubli. J'en paie le prix. Papa ne nous a rien dit et à son tour Rachel ne m'a rien dit, et les autorités ne nous ont rien appris, elles ont détruit nos volontés. [...] Je veux, je souhaite que mon journal soit lu partout dans le monde par des gens comme moi, comme nous.³³

Dans ce passage on découvre finalement le vrai état d'âme de ce jeune garçon qui, jusqu'ici, ne paraissait pas trop souffrir pour ses pertes familiales. Il a compris, il avoue maintenant qu'il ne faut pas se taire, qu'il faut tout dire, qu'il faut combattre pour vaincre cette douleur qu'il éprouve, que Rachel a éprouvée et que tout homme aurait éprouvée. Dans les pages successives il paraît que l'âme troublée de ce jeune garçon ait trouvé la

³³ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 214-215.

sérénité dont il avait besoin. Dans la maison de ses parents il continue à écrire et atteint son équilibre mental :

J'ai pensé à mes copains et je me suis dit qu'à mon retour, je leur dirai tout, ce que je leur ai caché, ils ont assez vécu dans le silence et l'ignorance. Peut-être est-il trop tard et souffriront-ils beaucoup d'apprendre, mais peut être aussi regarderont-ils la vie avec espoir, un vrai espoir, celui qui donne des ailes et l'envie de s'en servir. J'ai pensé à la cité et je me suis dit que nous pourrions la changer. C'est facile, il suffit de rien, nous n'avons besoin que de nous parler et de tout dire aux enfants. L'administration sera obligée de nous écouter, elle verra dans notre regard combien nous savons ce que nous voulons, la vérité et le respect. Les islamistes n'oseront plus nous approcher, ils déguerpiront d'eux-mêmes, la tête basse, la queue entre les pattes, la barbe en berne. Le diable les ramènera chez lui, il les dévorera et tout sera dit. [...] J'ai pensé à Rachel et je me suis promis d'aller sur sa tombe et de tout lui dire, lui dire que je sais tout, et que grâce à notre journal le monde entier saura qui nous sommes et ce que nous avons subi. Nous n'aurons plus à nous cacher, à rougir, à mentir.³⁴

À ce moment Malrich accomplit son parcours de formation. Il est prêt à faire son devoir de mémoire à travers la vie de son père Hans et de son frère aîné Rachel. Des générations différentes qui servent de clé de lecture pour un futur différent par rapport à ce que l'homme a vécu jusque-là.

Nous allons maintenant analyser le rapport que l'écrivaine Assia Djebar crée entre la situation politique, littéraire, sociale et le silence dans son ouvrage *Le Blanc de l'Algérie*.

³⁴ SANSAL, *Ibid.*, p. 218-219.

2.2. L'Algérie du silence

Cet ouvrage nous le pouvons considérer l'emblème du silence représentatif de l'Algérie. John Erickson dans son article définit cet ouvrage par deux substantifs, « le blanc » – relatif à la blancheur d'une page de l'histoire qui doit être remplie – et par « la voix » qui indique, contrairement à ce que nous associons normalement au substantif, la disparition de la voix : « la voix muette des innombrables victimes de la répression et de la récrimination qui se sont produites à partir de la révolution »³⁵. Le but de ce texte est, toujours selon Erickson, de remplir les trous de silence de l'histoire récente de l'Algérie, en créant un discours sur et avec les morts et les disparus.

Dans un autre article, Marguerite Rivoire Zappalà³⁶ analyse d'autres ouvrages de la littérature maghrébine et commente le choix des titres fait par Assia Djebar à propos de deux de ses romans, à savoir *Oran, langue morte*³⁷ et *Le Blanc d'Algérie*. L'un et l'autre texte reflètent dans le choix lexical de leur titres une situation de silence : « morte » et « blanc » nous suggèrent la suspension, même si temporaire, de l'écriture en Algérie.³⁸ Dans cette même occasion, Rivoire Zappalà se demande si, face aux événements actuels (les années 1990), représentatifs de l'atrocité et de l'horreur en Algérie, la littérature peut continuer à s'appuyer sur l'Histoire³⁹ pour construire la fiction ou si elle doit respecter le silence par rapport à la réalité. Elle affirme que, au fond de cette question, le problème de la transformation de la réalité en littérature se pose quand la littéralité cesse d'être un procès esthétique pour devenir un procès moral, au moment où

³⁵ ERICKSON, *Ibid.*, p. 95, « Silenced voice of the innumerable victims of the repression and recrimination occurring in the years since the revolution ». La traduction est de nous.

³⁶ RIVOIRE ZAPPALÀ, Marguerite, «La Letteratura algerina di lingua francese dall'indipendenza ad oggi», *Oriente moderno. Algeria. Il disastro e la memoria / Algérie. Le désastre et la mémoire*, n°83, 2003, p. 133-142.

³⁷ DJEBAR, Assia, *Oran, langue morte*, Paris, Actes Sud, 1997.

³⁸ RIVOIRE ZAPPALÀ, «La Letteratura algerina di lingua francese dall'indipendenza ad oggi», *art. cit.*, p. 138.

³⁹ Nous utilisons le substantif Histoire pour définir la « connaissance et le récit des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité (d'un groupe social, d'une activité humaine), qui sont dignes ou jugés dignes de mémoire », Le Nouveau Petit Robert, 2010.

nous utilisons l'histoire comme récit de fiction, mais qui est en réalité un procès de témoignage. Dans quelle mesure donc les romans algériens de langue française, écrits après 1993, peuvent être considérés des ouvrages littéraires au lieu de documents historiques, témoignages d'une réalité négative ? Selon Rivoire Zappalà nous pourrions en parler longuement mais ce qui est sûr, est que les jeunes écrivains algériens préfèrent affronter le risque et l'approximation historique plutôt qu'un avenir de silence.⁴⁰

Dans quelle mesure pouvons-nous parler de silence dans l'ouvrage d'Assia Djébar ? Et surtout, le silence appartient à qui ? L'écrivaine se pose comme but d'imaginer et de raconter les derniers instants de vie de plusieurs hommes de plume, dès la Guerre de libération jusqu'à la période de la Guerre civile. Jane Hiddleston dans son article « Political violence and singular testimony : Assia Djébar's *Algerian White* »⁴¹ parle du danger concernant la liberté en littérature qu'on court en Algérie pendant les années 1990. « Beaucoup d'écrivains et intellectuels, parmi les plus créatifs et originaux, ont été assassinés pour avoir refusé de se conformer aux demandes de la nouvelle et réinventée culture islamique en Algérie »⁴², écrit-elle, et plusieurs ouvrages littéraires ont été censurés. Hiddleston explique comment Assia Djébar dans ses ouvrages littéraires – *l'Amour, la fantasia*⁴³ et *Femmes d'Alger dans leur appartement*⁴⁴ avant, *Le Blanc de l'Algérie* après – recrée une narration à partir des victimes muettes à cause de la guerre de colonisation française en 1830 aussi bien que de la Guerre de libération nationale des années 1950-1960. Dans l'ouvrage que nous analysons, Djébar crée, à partir de ce silence, un témoignage de ce que la terreur islamiste provoquait dans son pays. Elle en fait un vrai témoignage politique en souvenir des victimes qui ont osé parler et contredire la loi de

⁴⁰ RIVOIRE ZAPPALÀ, «La Letteratura algerina di lingua francese dall'indipendenza ad oggi», *art. cit.*, p. 139.

⁴¹ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djébar's *Algerian White* », *art. cit.*

⁴² HIDDLESTON, *Ibid.*, p. 2, « Many of the most creative and original writers and thinkers have been assassinated for refusing to conform to the demands of the newly reinvented Islamic culture of Algeria ». La traduction est de nous.

⁴³ DJEBAR, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, *op. cit.*

⁴⁴ DJEBAR, Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, *op. cit.*

ce pouvoir strict mais qui a surmonté, au moins physiquement, leur voix. Ce que cet ouvrage veut finalement faire est de redonner cette voix à ces courageux et démontrer aux autres que cette violence n'arrêtera pas ce pays.

« La littérature est un espace pour une libre expression de la pensée créative plutôt qu'une reproduction des discours sur l'identité imposés par l'extérieur »⁴⁵, c'est pour cette raison que Djébar s'engage. Face aux impositions faites de l'extérieur – d'une part le gouvernement qui souhaite une arabisation du pays et de l'autre côté les Islamistes qui veulent imposer une loi islamique rigoureuse, liée à la religion pure – l'écrivaine, comme ses compatriotes tués, veut lever sa voix contre les injustices, contre le silence et la terreur qui hantent son pays depuis longtemps.

Pour mieux expliquer cette référence de Hiddleston, nous allons illustrer un passage tiré du chapitre sur la mort et l'enterrement de Kateb Yacine. Pendant cette cérémonie, le 1^{er} novembre 1989 – bien avant la guerre qui va se répandre en Algérie – l'écrivaine imagine une situation multilingue pendant les funérailles pour rendre hommage à ce grand écrivain et cette description semble un avis de ce que va être la politique du gouvernement et des Islamistes pendant la Guerre civile. Face à l'imam qui cherche de prononcer la prière en arabe classique, il y a la foule qui le refuse, tant que quelqu'un hurle « trahison »⁴⁶ et en réponse la foule chante « en berbère, en arabe dialectal, en français »⁴⁷. C'est la liberté dont Djébar parle, la liberté de s'exprimer, de faire entendre sa voix dans un conteste pluriculturel qui est en train de subir une interdiction par le pouvoir. « Enterrer sa parole »⁴⁸, pensait l'imam au moment de la cérémonie, éliminer cette internationalité qui faisait partie du poète. Djébar conclut son

⁴⁵ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djébar's *Algerian White* », *art. cit.*, p. 8, « Literature is a space for free expression of creative thought rather than for the reproduction of discourses of identity imposed from the outside ». La traduction est de nous.

⁴⁶ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 168.

⁴⁷ DJEBAR, *Ibid.*, p. 167.

⁴⁸ DJEBAR, *Ibid.*, p. 169.

chapitre sur cette cérémonie – mot sur lequel elle s’interrogeait beaucoup– avec une pensée sur Kateb au présent :

Et Kateb, à présent, en Algérie ? Certes, après ses funérailles, on a dit et redit combien les imams des mosquées intégristes en avaient fait la cible des discours enflammés : il eut droit à toutes les insultes, à toutes les fatwas, lui sans doute riant aux éclats de l’autre côté. Ces nouveaux procureurs n’avaient pas lu une ligne de Kateb ; bien sûr, on avait dû leur parler de cette Internationale chantée au milieu des tombes musulmanes. Un cheikh, Frère musulman ramené d’Egypte pour jouer les maîtres à penser, y compris la télévision d’Etat, décréta même que la pièce Mohammed, prends ta valise, que Kateb avait écrite sur les malheurs de l’émigré maghrébin en Europe, constituait un blasphème... contre le prophète Mohammed. [...] Kateb avait désiré, en tentant d’achever cette ultime pièce, l’intituler : « Le cri de Robespierre ». Un cri puis un silence, à l’heure de la fin. C’est désormais le silence du plus pur de nos écrivains. Depuis octobre 88, un an avant sa mort.⁴⁹

Le climat de terreur s’affirme et l’écrivaine veut le témoigner. Sa lutte est contre le silence qu’on veut imposer de l’extérieur. C’est la seule manière pour ne pas se faire vaincre, mais c’est aussi la plus dangereuse et c’est pour cette raison que « l’écrivain a été obscurément offert en victime propitiatoire »⁵⁰.

Dans cet ouvrage, l’écrivaine reporte des vers d’un poème de Kateb Yacine, intitulé « C’est vivre »⁵¹, publié en 1962 dans la revue *Jeune Afrique* et voué à la mémoire de trois figures disparues avant l’indépendance, à savoir Frantz Fanon, Jean Amrouche et Mouloud Feraoun⁵². Nous pouvons utiliser ces lignes en souvenir pour tous ces intellectuels tués pour avoir osé lever leur voix contre un pouvoir qui voulait les éliminer :

Mourir ainsi c’est vivre
Guerre et cancer du sang

⁴⁹ DJEBAR, *Ibid.*, p. 171-172.

⁵⁰ DJEBAR, *Ibid.*, p. 12.

⁵¹ YACINE, Kateb, « C’est vivre », *Jeune Afrique*, n°107, 5-12 novembre 1962, p. 28, cité par DJEBAR, *Ibid.*, p. 84-85.

⁵² BRUN, Cathrine, « Mourir ainsi c’est vivre », *La France et l’Algérie en 1962. De l’Histoire aux représentations textuelles d’une fin de guerre*, dir. FORT, Pierre-Louis et CHAULET ACHOUR, Christiane, Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2013, p. 135-147.

Lente ou violente chacun sa mort
Et c'est toujours la même
Pour ceux qui ont appris
A lire dans les ténèbres
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire
Mourir ainsi c'est vivre.⁵³

Ces figures vivent, ces figures se trouvent dans le récit d'Assia Djébar et ces figures resteront dans le souvenir et dans le cœur de beaucoup d'entre nous, de ceux qui les ont connus, de ceux qui les ont lus.

Pour répondre à la question initiale, à qui appartient le silence dans ce récit, nous nous rendons compte qu'il s'agit d'une imposition des pouvoirs mais qui est contrasté par plusieurs intellectuels qui se sont opposés et ont perdu leur vie ; cette perte, au contraire, n'a pas bloqué leur travail et leur mort est une « mort inachevée »⁵⁴ car leur mémoire les maintiendra vivants.

⁵³ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 84-85.

⁵⁴ DJEBAR, *Ibid.*, p. 235.

2.3. La position d'Anouar Benmalek

Les Amants désunis est un récit multiculturel – l'écrivain s'inspire de son histoire familiale, car sa grand-mère était une suisse et artiste du cirque – qui est publié dans une situation de fermeture de la culture en Algérie. Anouar Benmalek promeut cette multi-culturalité avec ses héros, une multi-culturalité qui était un ennemi à combattre pour les deux formations qui se disputaient le pouvoir, à savoir le gouvernement d'un côté et les Islamistes de l'autre. En effet, le gouvernement algérien ne reconnaît pas la situation de guerre ; Leïla Sebbar écrivait en 1999 :

Une Guerre sans nom en Algérie. Dans la dernière décennie de ce siècle, les années 90. On a dit : La deuxième Guerre d'Algérie, la Guerre civile algérienne... Le gouvernement algérien ne parle pas de guerre, comme le gouvernement français pour les « événements » de 1954 à 1962, il s'agit d'Operations du maintien de l'ordre face à des actes de terrorisme.⁵⁵

« L'histoire se répète »⁵⁶, écrivait Dupont Pascal. L'histoire d'un pays naufragé, qui subit de nombreux conflits au cours du siècle dernier, voit ici une répétition, mais avec un changement de rôle. Si les Français ont fatigué à admettre leur culpabilité face à la Guerre de libération d'une colonie, et qu'ils ont reconnu la guerre seulement en 1999, maintenant c'est l'Algérie qui nie la situation dramatique qui se produit à l'intérieur du pays. Les romans publiés pendant cette période, au contraire, sont des témoignages de ce que le pays a dû affronter, des histoires qui veulent combattre le silence perpétré dans un territoire qui ne sait plus ce que le mot « paix » veut dire.

Dans cette perspective nous pouvons affirmer que l'écrivaine se bat contre le silence à faveur de la liberté d'expression dans son pays. Dans plusieurs interviews faites à Anouar Benmalek et publiées sur le journal algérien *El Watan*, l'écrivain affirme qu'il y a la nécessité de connaître la

⁵⁵ SEBBAR, Leïla, « Algérie, l'énigme d'une guerre sans nom », *Le Magazine littéraire*, 1 juillet 1999.

⁵⁶ DUPONT, « Lettres d'Algérie », *art. cit.*, p. 95.

vérité et de pouvoir en parler librement, même si l'histoire concerne des aspects négatifs de son propre pays. En effet, dans une interview avec Sarah Lou, titrée « Le devoir de mémoire envers les victimes de Melouza, une exigence », Anouar Benmalek parle ainsi du boycott réalisé en Algérie contre son roman *Ô Maria*⁵⁷ :

Je dirais d'abord que dans nos pays, les écrits littéraires qui ne dérangent personne ne valent même pas le papier sur lesquels ils sont imprimés. Il y a peu de différence, en somme, entre écrivain et écrit vain... Je ne cherche pas la polémique pour la polémique, d'autant que, chez nous, elle est bien souvent synonyme de « danger physique », si vous voyez ce que je veux dire... Les thèmes, que je traite dans mes livres, m'habitent pendant longtemps, jusqu'à ce que je décide, le moment de maturation venu, de me coller avec eux : mon histoire familiale, celle de l'Algérie, le Moyen-Orient, l'Andalousie et l'histoire du monde musulman, et maintenant, la Guerre d'Algérie. Je n'oublie jamais, cependant, que si le hasard m'a fait Algérien, je suis d'abord et surtout un être humain à la fois singulier et semblable à des milliards d'autres partageant un même étrange destin : celui de naître pour mourir... Je me doute que des plumitifs d'obédiences diverses vont m'accuser de tous les maux. Je commence à en avoir l'habitude car l'insulte est facile en Algérie. J'espère seulement que le lecteur ordinaire, en particulier le lecteur algérien, se reconnaîtra dans cette peinture sans concession que je fais de notre pays, peinture souvent terrible, parfois pleine de tendresse. Qu'il soit sûr cependant d'une chose : je n'ai servi, en écrivant ce roman, qu'une idée : celle, très haute, que je me fais de la littérature et de son corollaire le plus exigeant, la liberté.⁵⁸

Tout comme Assia Djebar exprimait par ses travaux de mémoire la volonté d'avoir « la liberté » d'expression dans son pays, Anouar Benmalek se pose sur le même courant de pensée de Djebar. Il est bien conscient de ce qui pourrait arriver à lui-même ou à n'importe quel autre écrivain, car la bataille contre le silence imposé est encore longue et il faut la combattre continuellement. À propos de son métier d'écrivain algérien, qui écrit de la situation politique en pleine Guerre civile, il affirme :

⁵⁷ BENMALEK, Anouar, *Ô Maria*, Paris, Fayard, 2006.

⁵⁸ LOU, Sarah, « Le devoir de mémoire envers les victimes de Melouza, une exigence », *El Watan*, 15 août 2009.

Dans un pays qui est soumis au danger totalitaire, au régime intégriste, l'imagination est révolutionnaire. Les intégristes ne permettaient pas que vous puissiez penser quand vous le sentez. Pour eux, tout ce que vous avez pensé était déjà régi par le texte sacré : la fantaisie est considérée comme quelque chose d'extrêmement dangereux. Un romancier est probablement, pour eux, plus dangereux qu'un homme politique, parce que ce dernier est régi par un discours rationnel qui a un but, alors qu'un écrivain est régi par des désirs qui sont insupportables pour eux. Les Algériens qui ont déjà lu mon roman – il sera publié en Algérie au mois de septembre – me remercient de les décrire comme des êtres humains et non pas simplement comme des soldats d'un régime. Parler d'amour, de désir, de fantaisie, c'est dangereux ; parler de pouvoir, d'argent, c'est compréhensible pour les intégristes.⁵⁹

Le fait extraordinaire de ces écrivains – Anouar Benmalek, Assia Djebar, Boualem Sansal mais aussi d'autres comme Maïssa Bey, Rachid Mimuni, Malika Mokeddem, Rachid Boudjedra, Leïla Sebbar, qui ont écrit et décrit leur pays pendant les périodes difficiles qui l'ont bouleversé – c'est la conscience du danger qui, au contraire, n'arrête pas leur écriture, leur créativité et leur fantaisie. Avec ces romans nous sommes plongés dans une situation politique et sociale difficile mais qui nous permet de comprendre ce qui s'est passé en Algérie, sans censure, sans cacher les victoires et les erreurs commises. Suite à la position de l'écrivain par rapport à la réalité algérienne, nous allons voir comment le silence a influencé la vie des deux héros du roman *Les Amants désunis*.

⁵⁹ BENMALEK, Anouar, « Rendez-vous de Caltanissetta. Table ronde » dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. Marguerite RIVOIRE ZAPPALÀ, Rossana CURRERI, Catania, Leo S. Olschki Editore, 2003, p. 147-148.

2.3.1. *Anna et Nassreddine, entre silence et douleur*

Sandrine Teixidor dans son article « Rethinking the limits; Benmalek and Mokeddem's vision of twentieth-century Algeria »⁶⁰ affirme que « Benmalek encourage l'acceptation des différences culturelles et les sentiments d'antiviolence »⁶¹, contrairement à ce que l'Algérie promouvait à ce moment donné. Si d'un côté l'écrivain accepte et centre son récit sur la multiculturalité, l'acceptation de l'autre et se bat contre ce « silence » imposé par son pays, de l'autre côté nous lisons l'histoire de deux héros, Anna et Nassreddine, qui sont liés par un grand amour tourné en tragédie et, par conséquent, par un grand silence qui les sépare pour plus de quarante ans.

Ils se marient en 1955, année pendant laquelle l'Algérie se trouve en pleine Guerre de libération. Le pays est une bombe à horlogerie et la situation est tendue. À leur retour d'Alger où ils ont officialisé leur union, le bus est arrêté par un barrage et Nassreddine conduit à la caserne. Dès ce moment les deux personnages sont divisés et leurs vies se séparent. Le silence de l'homme cède sous la torture et sa « trahison » successive porte sa mère et ses enfants jumeaux à la mort. Face à la douleur de sa perte Anna fait retour en Suisse, sans avoir des nouvelles de son mari. Pendant les années successives elle se remarie et devient mère d'un autre enfant. La vie d'Anna est caractérisée par ce silence, elle cache son secret, sa vie précédente car son deuxième mari, « il ne l'aurait pas accepté. Peut-être même qu'il ne l'aurait pas épousée »⁶². Son deuxième voyage en Algérie elle l'accomplit en 1997, en pleine Guerre civile et pour pouvoir faire cela, elle ment aussi à son fils Hans qui ne se doute de rien quant au passé de sa mère. Pour lui, « sa mère a toujours semblé si transparente, si vide de

⁶⁰ TEIXIDOR, Sandrine, « Rethinking the limits; Benmalek and Mokeddem's vision of twentieth-century Algeria », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 13, n°5, 2009, p. 563-570.

⁶¹ TEIXIDOR, *Ibid.*, p. 566, « Benmalek encourages the acceptation of cultural differences and expresses antiviolence feelings ».

⁶² BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p.37.

secrets »⁶³, mais au contraire elle a toujours caché son triste passé algérien.

Le silence entre les deux héros va s'interrompre après 42 ans, plus de la moitié de leur vie passée à se questionner, sans rien dire à personne, sans avoir des nouvelles l'un de l'autre mais surtout, vivant avec une grande souffrance à cause de leur perte mutuelle. C'est l'histoire de l'Algérie qui produit le récit et les événements qui touchent la vie des deux personnages principaux. La vieille Anna, à son arrivée en Algérie, envoie un télégramme au village de Nassreddine, avec l'espérance de le retrouver. En occasion de ce voyage dans un pays en guerre, la Suisse est kidnappée par les « fous de Dieu » et risque sa vie. Benmalek arrive, à travers ce récit, à nous raconter de manière efficace ce que la situation en Algérie était dans cette période. Ce sont les romans des écrivains algériens qui servent de rupture avec ce silence qui est imposé par les autorités. Leïla Sebbar écrivait : « Tous les romans font le récit, le compte, la liste des attentats meurtriers, des massacres, égorgements, décapitations, mutilations, tortures »⁶⁴, et c'est le cas du roman d'Anouar Benmalek. Avant de rompre le silence entre les deux personnages à la fin de son récit, il rompt le silence qui se produit en Algérie et ose raconter une histoire d'amour en la situant pendant les périodes les plus obscures et sanglantes de son pays. Son ouvrage servira de mémoire, comme tous les autres ouvrages qui, à travers leurs histoires, nous laisseront une trace sur ce que la terreur a provoqué en Algérie.

Le récit de ce roman se construit sur une quête, celle d'Anna qui cherche à le « retrouver » et à rendre hommage à ses deux jumeaux mais aussi sur une quête de l'homme qu'elle a aimé dans sa jeunesse. Son amour pour cet homme est si grand qu'elle ne l'a jamais oublié, et elle risque sa propre vie pour pouvoir revivre ce qu'elle a vécu avec lui 40 ans auparavant. Cette quête dangereuse nourrit le récit et c'est seulement à la fin du roman, quand le lecteur n' imagine plus de rencontre possible entre les deux, que le silence se rompt, au milieu d'un hôpital.

⁶³ BENMALEK, *Ibid.*, p. 35.

⁶⁴ SEBBAR, « Algérie, l'énigme d'une guerre sans nom », *art. cit.*, p. 95.

Il essaie de sourire, n'y parvient pas :

- Anna...

La femme relève la tête, ne reconnaît pas d'abord cet individu qui prétend l'appeler par son prénom. Elle plisse les yeux, luttant contre la peur qui la reprend. L'homme sourit à présent. Le cœur de la vieille femme se gonfle. Elle appréhende la douleur qui va venir juste après. Mais la femme, elle aussi, veut sourire. Elle dit, dans un soupir :

- C'est toi, enfin ?

Elle a encore un soupçon d'incrédulité. Et l'homme comprend que le mimosa étrange qui embaume son crâne, c'est le sourire de celle qui a été sa femme.⁶⁵

La tranquillité de cette rencontre finale s'oppose à la violence et à l'impétuosité présente presque pendant toute la durée du roman. Le silence semble avoir épuisé les personnages, fatigués par l'âge comme par l'attente très longue avant de se retrouver. La douleur, très longuement cachée et soufferte en solitude, peut maintenant avoir un soulagement, car ils partagent les mêmes souffrances et peuvent en parler.

Les trois romans analysés présentent la thématique du silence de manière différente ; Sansal avec ses héros traite le silence comme quelque chose d'inexplicable – les secrets du père des deux hommes – mais aussi silence comme moyen pour faire connaître une histoire qui ne doit plus se répéter, celle de la Deuxième Guerre mondiale et des camps de concentration. Djebbar présente ce sujet comme un combat, un combat contre ceux qui veulent imposer leur volonté et leur façon de vivre. Elle lève sa voix ensemble à la voix de ses amis intellectuels, tôt disparus à cause de leur courage. Enfin, Benmalek, à travers un récit d'amour, nous présente le silence comme souffrance d'une tragédie – la mort de ses deux enfants – qui nourrit son récit jusqu'au dénouement final où les deux héros, si longuement séparés, se retrouvent et peuvent se consoler.

Pour combattre le silence qui veut être imposé ou qui est conséquence des périodes difficiles vécues en Algérie, il faut parler de notion de

⁶⁵ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 313.

« mémoire », sujet qui se lie à la thématique de silence, d'oubli, que chaque guerre porte en soi.

Chapitre 3
La Mémoire

Le savoir c'est la vie la plus noble et l'ignorance la plus grande mort !

Assia Djébar

Le Blanc de l'Algérie.

Peut-être qu'un écrivain fait d'abord cela : ramener toujours ce qui est enterré, ce qui est enfermé, l'ombre si longtemps engloutie dans les mots de la langue... Ramener l'obscur à la lumière.

Assia Djébar

Ces voix qui m'assiègent.

3. La mémoire

Parler de silence vu comme manière de cacher les événements historiques qui ont frappé l'Algérie et son peuple au cours du dernier siècle, nous amène à analyser la mémoire qui s'est développée dans ce pays parallèlement à ce silence. Si d'un côté les pouvoirs ont cherché à cacher des épisodes désagréables, de l'autre côté il existe aujourd'hui de nombreux travaux universitaires, des recherches, publications et témoignages autour de la Guerre d'Algérie, dont nous avons commencé à voir les parutions en Algérie à partir de l'année 1988. « Auparavant régnait une seule mémoire, dictée par le pouvoir politique, et une seule histoire officielle, stéréotypée »¹. Non seulement nous citons la Guerre d'Algérie, mais encore nous pourrions parler des événements de la Deuxième Guerre mondiale ou de la Guerre civile d'Algérie des années 1990. Chaque guerre a ses raisons de cacher mais aussi de produire une mémoire, à partir des gens qui l'ont vécue, pour maintenir dans l'esprit collectif ce qui se trouve à la base de l'identité d'un peuple et d'un pays.

La mémoire est perçue comme le contraire de l'oubli, « menace de laquelle il faut sauver le passé »². La mémoire ne concerne pas seulement

¹ SCHYNS, *La Mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 28.

² RICCEUR, *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato*, op. cit., p. 99.

le passé, mais aussi notre identité présente et donc, aussi notre existence future. La mémoire doit s'opposer à ce que détruit le passage du temps, afin de sauver les souvenirs qui tombent dans l'oubli, et c'est pour cette raison que la littérature se pose ici comme une « forme spécifique de mémoire culturelle »³ grâce à laquelle nous maintenons dans l'imaginaire collectif, algérien et non, le souvenir, souvent occulté, de l'histoire sanglante du siècle dernier.

Il est quand même nécessaire de préciser que parler de mémoire dans un contexte historique pourrait nous amener sur une fausse piste, c'est-à-dire confondre ce que fait la mémoire par rapport au devoir de l'Histoire. La différence entre les deux – mémoire et Histoire – est que la mémoire se distingue par sa « nature affective, contingente, intime »⁴, tandis que le travail historique dépend des sources documentées. L'historien qui cherche à expliquer l'événement n'est pas un juge imposant un verdict définitif à la place de la société »⁵, mais il analyse de manière détachée les événements. Pourquoi parler de trop-plein ou de l'absence de mémoire ? La mémoire est une activité dynamique, présente, mais qui s'occupe du passé, en le modifiant continuellement. Alberto Oliverio affirme que les mémoires, collectives aussi bien qu'individuelles, se transforment, évoluent, se restructurent et sont « contaminées »⁶ ; de plus, à propos du passage d'une mémoire individuelle à une collective il soutient que :

Au fil du temps qui s'écoule, les souvenirs se séparent du temps personnel pour prendre place auprès de grands courants historiques, pour être encadrés selon un travail de réélaboration qui place les mémoires individuelles dans un contexte concernant les expériences collectives.⁷

³ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, *op. cit.*, p. 10.

⁴ SCHYNS, *Ibid.*, p. 11.

⁵ STORA, «Préface », *op. cit.*, p. 12.

⁶ OLIVERIO, *Ricordi individuali, memorie collettive*, *op. cit.*, p. 5.

⁷ OLIVERIO, *Ibid.*, p. 7, «Con gli anni i ricordi si staccano dal tempo personale per prendere posto nelle grandi correnti storiche, per essere «reinquadrati» alla luce di un lavoro di rielaborazione che contestualizza le memorie individuali nell'ambito del flusso delle esperienze collettive». La traduction est de nous.

« Les romans algériens sont le lieu d'une mémoire vive, en devenir, en pleine évolution »⁸ et cela justifie le changement de mémoire à propos des faits historiques ici traités. Nous avons déjà remarqué comment les institutions de la métropole n'ont reconnu leur devoir de mémoire de la Guerre d'Algérie qu'en 2002, à l'occasion d'un discours du président Jacques Chirac. La France a eu besoin de plus de quarante ans pour admettre son devoir envers sa vieille colonie et cela démontre le changement en cours qui peut englober n'importe quelle mémoire.

Dans notre travail comparatif nous nous proposons d'analyser trois romans contemporains, issus d'une période de guerre en Algérie mais qui à leur intérieur ne traitent pas seulement de la Guerre civile mais aussi d'un contexte plus vaste, à savoir la Deuxième Guerre mondiale, notamment la Shoah et la Guerre de libération algérienne. Cette évocation de la Guerre civile dans le contexte de la Shoah et de la Guerre d'Algérie constitue une forme de mémoire « multidirectionnelle », c'est-à-dire un procès qui lie en soi différents événements – temporels aussi bien que spatiaux – qui apparemment ne sont pas liés mais qui, dans un procès de remembrance trouvent leurs similarités.

Notre propos dans cette analyse est de voir comment, après avoir parlé de la violence, du silence et de l'oubli, la mémoire nous permet de maintenir le souvenir et d'agir en conséquence de ce que l'histoire a produit en Algérie. Pour pouvoir faire cette analyse, nous diviserons le chapitre entre une mémoire personnelle ou individuelle, appartenant aux personnages des différents romans – les frères Schiller dans le roman *Le Village de l'Allemand*, la narratrice Assia Djebar dans *Le Blanc de l'Algérie* et enfin Anna et Nassreddine dans *Les Amants désunis*, pour passer à une mémoire collective – à savoir la mémoire de la Shoah, de la Guerre de libération et de la Guerre civile.

⁸ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 304.

3.1. La mémoire individuelle

La mémoire individuelle constitue un des piliers de l'identité personnelle : c'est-à-dire que les souvenirs d'un individu ne sont pas ceux d'un autre et qu'il est impossible de transférer les souvenirs d'un homme dans la mémoire d'un autre. Ainsi, la mémoire individuelle se pose comme matériel composant l'être d'un individu en formation, lequel s'individualisera toujours parmi les autres grâce à ses souvenirs qui sont en évolution continue et qui n'appartiennent qu'à lui-même. Les héros que nous analysons, aussi bien que les gens en général, possèdent des mémoires différentes du même événement parce que chaque homme, influencé par différents critères – des émotions surtout – mémorisera à sa manière les occurrences passées. Notre analyse concernera, dans un premier moment, la façon dans laquelle Rachel et Malrich affrontent la mémoire de leur père et son passé de bourreau nazi dans l'ouvrage de Boualem Sansal ; ensuite, nous passerons à l'analyse de l'histoire racontée par Assia Djebar – les parallèles entre la guerre d'hier et la guerre d'aujourd'hui – et enfin, comment la mémoire s'inscrit dans la vie d'Anna et Nassreddine, les héros du roman d'Anouar Benmalek.

3.1.1. Les mémoires concurrentes des frères Schiller

Boualem Sansal publie son roman *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* en 2008. Il s'agit d'un roman de tragédie, de douleur, un roman qui produit beaucoup de critiques en Algérie pour ses thématiques brûlantes. En même temps, il s'agit d'un roman qui produit dans le lecteur une envie de lire et de connaître l'histoire des deux jeunes hommes, une histoire qui nous paraît aujourd'hui lointaine de la nôtre mais qui, en réalité, reflète aussi notre présent.

Dans une interview avec Grégoire Leménager⁹, Boualem Sansal parle de son roman qui venait juste de sortir dans les librairies. Le journaliste introduit l'écrivain et son ouvrage en disant qu'il s'agit d'un roman d'une « grande noirceur et très captivant », qui mêle à son intérieur différents thèmes et différentes périodes, à savoir la situation politique en Algérie, celle de certaines banlieues françaises en proie à l'islamisation, l'extermination nazie et le terrorisme islamiste. Cet entretien révèle beaucoup de points intéressants à propos de la « naissance » de cet ouvrage. Sansal affirme s'être inspiré d'un village algérien, appelé « le village de l'Allemand » où s'était installé un véritable officier des SS, envoyé par Nasser, et qui avait participé à la Guerre de libération nationale, en devenant un des héros de cette lutte. Or, la question des officiers nazis qui ont fui et évité le procès pour les crimes de guerre est aujourd'hui connue et – Sansal affirme – il y en a eu beaucoup. Sansal, un homme arabe et musulman, qui se pose devant la vérité de la mémoire Shoah, fait historique souvent « passé[...] sous silence en Algérie, sinon présenté[...] comme une invention sordide des Juifs »¹⁰, et qui « accuse » indirectement l'État d'avoir caché et protégé un criminel de guerre, représente une rareté en Algérie. L'écrivain affirme, au contraire, que « la geste hitlérienne a eu des sympathisants en Algérie et dans d'autres pays arabes et musulmans, et surtout aujourd'hui, en raison du conflit israélo-palestinien et de la guerre d'Iraq »¹¹. Ce que Sansal trouve incompréhensible est l'impossibilité d'accepter les drames des autres, pour mieux comprendre les siens, attitude indispensable pour prendre pleine conscience de la tragédie. Il est vrai qu'en 1935, Ferhat Abbas accusait les juifs de ne pas avoir aidé les musulmans qui ont cédé à la force européenne, en disant qu'ils sont

⁹ LEMÉNAGER, Grégoire, « Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince », *Le Nouvel observateur*, 09 janvier 2008.
<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20080109.BIB0588/la-frontiere-entre-islamisme-et-nazisme-est-mince.html>

<https://www.youtube.com/watch?v=uqKLHNNpsGc> (Consulté le 28.12.2016).

¹⁰ LEMÉNAGER, *Ibid.*, (Consulté le 28.12.2016).

¹¹ LEMÉNAGER, *Ibid.*, (Consulté le 28.12.2016).

« sensibles à tous les malheurs de l'humanité excepté au nôtre »¹². Il paraît qu'entre les années 1930 et les années 1990 l'idée d'un manque réciproque de reconnaissance des drames, ait enflammé une situation toujours tendue.¹³ Le Palestinien Edward Saïd¹⁴ s'est occupé de l'attitude envers la Shoah et de la situation politique et sociale du monde arabe en général. Il affirme que « la reconnaissance de la Shoah est le signe de notre humanité, de notre capacité à comprendre l'histoire, de notre demande que notre souffrance soit également reconnue »¹⁵. Dans le temps récent il existe une nouvelle approche arabe de la Shoah ; un nombre croissant d'auteurs osent aujourd'hui défendre la signification universelle de la Shoah et appellent à reconnaître qu'elle a été une expérience traumatisante pour les juifs.¹⁶ C'est l'idée d'une reconnaissance mutuelle des tragédies juive et palestinienne qui serait au cœur de la réconciliation entre les deux peuples.

La mémoire d'une histoire européenne et mondiale, qui se reflète dans l'histoire française des années 1990 – plus précisément dans les banlieues parisiennes – est à la base du récit. Les deux héros, Rachel premièrement et Malrich ensuite, découvrent l'histoire de leur père et l'affrontent de manière complètement différente. Dans un premier temps nous illustrerons la découverte de la « culpabilité » et la mémoire de la Shoah dans l'esprit de Rachel, le frère aîné qui n'accepte pas ce poids dans sa vie pour passer à la vision plus sévère de Malrich, qui perçoit dans la communauté où il vit,

¹² ABITBOL, Michel, « De la coexistence à la montée des antagonismes, du Maghreb à l'Orient », dans *Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours*, dir. Abdelwahab MEDDEEB et Benjamin STORA, Paris, Albin Michel, 2013, version Kindle, DOI :8415/0.

¹³ La tension des relations entre juifs et musulmans commence à se produire à partir de la diffusion du sionisme et surtout avec la parution de la déclaration Balfour qui assurait que le gouvernement britannique était disposé à apporter ses efforts pour la réalisation en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif. « Pour les Arabes, et en premier lieu les Palestiniens, la déclaration Balfour demeure l'expression la plus arbitraire de l'impérialisme occidental », CHARBIT, Denis, « La déclaration Balfour et ses implications » dans *Histoire des relations entre juifs et musulmans, des origines à nos jours*, DOI : 8781/0.

¹⁴ SAÏD, Edward, 1935-2003, Professeur émérite de littérature anglaise comparée à la Columbia University de New York.

¹⁵ WEBMAN, Esther, « Perception de la Shoah dans le monde arabe : du déni à la reconnaissance », dans *Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours*, dir. Abdelwahab MEDDEEB et Benjamin STORA, Paris, Albin Michel, 2013, version Kindle, DOI :14300/0.

¹⁶ WEBMAN, *Ibid.*, DOI: 14415/0.

un parallèle entre ce que le mécanisme dont son père a fait partie a produit et ce que les islamistes de sa banlieue sont en train de construire. Dans ce cas, la mémoire de la Shoah est modelée, rendue « moderne » et adaptée à la situation de la banlieue en question.

3.1.2. Une mémoire-destruction

Homme cultivé, Rachel est le premier qui apprend de la tragédie qui entoure le passé de son père Hans Schiller. À l'occasion de son voyage dans son village natal, Aïn Deb, après la tuerie de ses parents par les mains du GIA, Rachel trouve les documents de guerre de son père. Ainsi commence le voyage d'errance de Rachel dans un passé atroce, entre mémoire d'une affaire mondiale – la Deuxième Guerre mondiale – et mémoire d'un père qu'il découvre être un monstre ayant fait partie d'un mécanisme de destruction.

La visite aux tombes de ses parents à Aïn Deb fait découvrir à Rachel des informations intéressantes à propos de cette figure, qui commence à devenir une figure mystérieuse et à ne plus rassembler à son père aimé. Rachel raconte à ce propos :

Sa tombe était dans le carré des martyrs, et celle de maman à côté. Elles portaient les noms de Aïcha Majdali et Hassan Hans dit Si Mourad. Encore cette bizarrerie. J'apprenais donc que papa s'était converti à l'islam en 1963, au moment de l'indépendance, à Aïn Deb même où un jour il était venu s'établir. On avait trouvé étrange et même inconvenient qu'un Allemand, un chrétien, ait conçu l'idée de venir vivre parmi eux mais comme il avait participé à la guerre de libération, qu'il portait le titre prestigieux d'ancien moudjahid et qu'il était de nationalité algérienne, on se félicita de cet honneur. Trois mois plus tard, séduit par la jeune et très belle Aïcha, la fille du cheikh du village, il se convertissait pour l'épouser et prenait pour prénom Hassan. Il avait quarante-cinq ans, elle en avait dix-huit. À la mort du vieux sachem, le village lui octroya naturellement le titre de cheikh. C'était une confirmation, on disait déjà le cheikh Hassan, on venait le consulter, l'écouter, il avait une solution pour tout, on s'émerveillait des changements que ses idées imprimaient au

fonctionnement du village. Les étrangers de passage, il est vrai plus rares que la pluie, en repartaient éblouis et non loin de croire que ce village n'était pas de ce pays. Son savoir, son expérience, son art de l'organisation, son autorité naturelle avaient voté pour lui sans qu'il fût utile de plaider. Encore une chose que j'ignorais. Durant mon enfance, j'ai toujours entendu les gens l'appeler Si Hassan, croyant que c'était là un surnom pratique, ou Si Mourad qui était son nom de maquis pendant la guerre de libération, puis cheikh Hassan pensant que c'était une nouvelle marque de respect due à son âge.¹⁷

Ce premier extrait qui paraît presque au début du roman ne révèle pas encore le destin de Rachel. À ce moment précis l'homme ne connaît pas la vraie histoire de son père. Il nous présente ici un moment de mémoire de celui qui était son père, l'image d'un homme vu par les yeux d'un fils, d'un enfant face à cette autorité parentale, typique de tout rapport parent-enfant. Ce qui lui paraît plus étrange, c'est qu'un Allemand avait décidé d'aller s'installer en Algérie. Mais comment réagira Rachel à la découverte de ce passé si atroce ? Il le dit peu après, « j'étais un enfant perdu »¹⁸. Ses origines vacillent après cette découverte et, au fur et à mesure que son voyage et son journal continuent, Rachel perd la voie. « Je suis le fils d'un criminel de guerre »¹⁹ et de l'Holocauste « mon père est l'artisan »²⁰, c'est la pensée qui va l'accompagner tout au cours de son voyage – un voyage spirituel, concernant cette mémoire douloureuse, aussi bien que matériel, suivant les traces de son père avant son arrivée en Algérie.

Mireille Rosello écrit que Rachel est « l'héritier d'une histoire monstrueuse »²¹ : le but de son voyage est de remonter le temps pour découvrir davantage, mais ces découvertes l'amèneront au suicide à cause du poids énorme qu'il n'arrive pas à maîtriser. Cette mémoire traumatisante qu'il découvre petit à petit se révèle destructrice de sa propre existence.

¹⁷ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 43-44.

¹⁸ SANSAL, *Ibid.*, p. 71.

¹⁹ SANSAL, *Ibid.*, p. 65.

²⁰ SANSAL, *Ibid.*, p. 65.

²¹ ROSELLO, « Guerre des mémoires ou 'parallèles dangereux' dans *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal », art. cit., p. 194.

À propos de la duplicité que le père des deux jeunes hommes recouvre dans ce récit, Corbin Treacy dans son article « The German moudjahid and the Danish prince : Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* » affirme :

Hans Schiller est devenu un homme double : Hans Hassan, un père affectueux et un héros du FLN, qui a envoyé ses fils vivre une vie meilleure en France, et Hans Schiller, un nazi, criminel de guerre. Le second a usurpé et tué le premier quand Rachel a ouvert la boîte.²²

La description est celle d'un personnage que nous ne connaissons qu'à travers les yeux de ses deux fils qui, à leur tour, présentent la figure paternelle de manière différente et réagissent aussi de manière complètement différente à son histoire. Cette figure n'a pas de voix dans ce récit mais nous arrivons à tout connaître de lui à travers les deux journaux. Nous pourrions parler ici de « mémoire acquise et mémoire transmise »²³, c'est-à-dire une mémoire que nous développons en vivant des expériences ou une mémoire que nous apprenons de quelqu'un qui à son tour a vécu ou a appris d'autres mémoires. En ce qui concerne la mémoire que Rachel a de son père, nous pourrions parler soit de mémoire acquise que de mémoire transmise. Pourquoi mémoire acquise ? Ce que Rachel a vécu avec son père, ses souvenirs d'enfance, appartiennent à lui-même et à personne d'autre ; c'est lui qui parle de ce qui lui remonte à la mémoire et nous le transmet. De la même manière, la mémoire transmise entre en jeu à travers les documents de Hans Schiller. Ce sont des événements historiques, la déportation et le massacre d'une peuple entier, qui nous sont présentés. Aujourd'hui tout le monde connaît ce qui s'est passé il y a seulement quelque soixante-dix ans et nous pouvons parler de mémoire transmise, car nous remémorons grâce à ceux qui ont survécu à cette tragédie. La mémoire transmise de Rachel résulte, quand-même, plus

²² TREACY, « The German Moudjahid and the Danish Prince. Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* », *art. cit.*, p. 129, « Hans Schiller has become two men: Hassan Hans, the loving father and the FLN hero who sent his sons to live a better life in France, and Hans Schiller, the Nazi war criminal. The second usurped and killed the first when Rachel opened the box ». La traduction est de nous.

²³ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, *op. cit.*, p. 23.

effrayante car il découvre que son père y était mêlé. La pensée qu'un tel crime a été commis par l'homme qu'il aimait le plus au monde, qu'il respectait, comme le respectait le village entier, est pour Rachel une torture. Il se sent tellement coupable du crime de son père tant qu'il dit que, s'il pouvait, il voudrait se constituer à sa place :

Mon père a torturé et tué des milliers de pauvres gens qui ne lui ont rien fait et il s'en est sorti. Aujourd'hui je sais ce qu'il a fait mais il est mort, alors je viens me livrer à sa place. Jugez-moi, sauvez-moi, s'il vous plaît.²⁴

Cette mémoire qu'il apprend par des documents retrouvés est la cause de sa fin. Après avoir accompli son voyage en suivant les traces de son père avant son installation en Algérie, Rachel mature en soi l'idée qu'un tel poids ne doit pas passer impuni. Son geste final est pour lui une forme de salvation car « il est le fils de son père », un criminel de guerre qui a fui face à ses responsabilités.

Si d'un côté les souvenirs de Rachel produisent en lui une douleur si grande qu'elle le pousse au suicide, de l'autre côté Malrich réagit de manière différente en apprenant d'abord de la mort de son frère, et après de la mort de ses parents et le passé terrible de son père. Nous allons maintenant illustrer, en nous appuyant sur des exemples tirés du roman, la réaction et la mémoire de Malrich.

3.1.3. La révélation de l'histoire cachée

Malrich est un garçon appartenant à la banlieue, contrairement à son frère aîné. Son souvenir de l'Algérie est lointain car il a quitté le pays quand il avait huit ans. Tout au début du roman il parle de son rapport avec son père ; « Je n'ai plus revu mon père. Je ne suis pas retourné en Algérie et lui n'est jamais venu en France »²⁵. La distance entre les deux est et

²⁴ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 113.

²⁵ SANSAL, *Ibid.*, p. 16.

spatiale – l'un vivant dans la banlieue parisienne et l'autre dans un village perdu en Algérie – et émotive, car Malrich ne semble pas avoir beaucoup ressenti la division de ses parents. Il a été élevé par « tonton Ali », copain du bled de son père, un homme avec un « cœur gros comme un camion »²⁶ et qui n'a que Malrich maintenant.

La lecture du journal de son frère Rachel produit en lui une envie de parler, de raconter ce qui lui passe par la tête. Son journal représente un commentaire au premier texte avec la différence que Malrich prend une position politique bien précise. « J'ai quand même beaucoup appris et plus j'apprenais, plus j'en voulais »²⁷ est sa réaction initiale. Rachel raconte ses lectures sur la Shoah, il analyse les documents militaires de son père et parle de ses voyages ; Malrich apprend et cherche à comprendre. Il voit dans cette tragédie un clair parallèle entre l'Holocauste et la situation dangereuse qui se produit dans la cité à cause d'un accroissement brutal de l'idéologie islamiste. Ce qu'il fait, affirme Rosello, est « découvrir le passé et s'en servir comme grille de lecture du présent immédiat »²⁸, tant que son journal résulte comme un « texte de combat »²⁹ pour ce qu'il est en train de vivre. Toute cette situation – la tension dans la banlieue, la mort de Rachel et la découverte, à travers son journal, de la mort tragique de ses parents – provoquent chez Malrich l'envie de témoigner, de transmettre la mémoire de ce qu'il a appris, de ce que les autres ont vécu à cause de son père, et surtout de ce qu'il est en train de vivre, en conséquence de ce passé abominable. « La cause en est tout entière dans la petite valise pelée qu'il a ramenée d'Aïn Deb. Elle contient les archives de papa. Elles disent son passé »³⁰, et lui, il sent la nécessité d'écrire : « J'ai lu et relu le journal de Rachel. C'était tellement colossal, tellement noir que je n'en voyais pas le bout. Et tout au coup, moi qui avais horreur de ça, je me suis mis à écrire

²⁶ SANSAL, *Ibid.*, p. 16.

²⁷ SANSAL, *Ibid.*, p. 21.

²⁸ ROSELLO, « Guerre des mémoires ou 'parallèles dangereux' dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal », *art. cit.*, p. 200.

²⁹ ROSELLO, *Ibid.*, p. 206.

³⁰ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 50.

comme un dingue »³¹. Il est bien évident qu'il s'agit d'un roman polyphonique qui englobe deux formes contradictoires de mémorisation, avec deux perspectives radicalement différentes. Nous pourrions affirmer de même qu'il s'agit de deux mémoires mélangées, concurrentes dans la mesure opposante dans laquelle elles sont développées ; nous nous trouvons face à un seul texte qui mélange deux journaux, le premier, celui de Rachel qui mêle un récit historique et autobiographique, et le deuxième, celui de Malrich, se présentant comme un commentaire du premier journal, indissociable car c'est la découverte de celui-là qui produit chez Malrich le besoin d'écrire, de témoigner ce passé qui hante sa famille depuis le 24 avril 1994. Le début du récit décourage en quelque sorte le frère cadet car il affirme :

J'étais glacé de l'intérieur. Je n'avais qu'une envie : mourir. J'avais honte de vivre. Au bout d'une semaine, j'ai compris, son histoire est la mienne, la nôtre, c'est le passé de papa, il me fallait à mon tour le vivre, suivre le même chemin, me poser les mêmes questions et, là où mon père et Rachel ont échoué, tenter de survivre. Je sentais que c'était trop gros pour moi. J'ai senti aussi très fort, sans savoir pourquoi, que je le devais raconter au monde. Ce sont des histoires d'hier mais, en même temps, la vie c'est toujours pareil et donc ce drame unique peut se reproduire.³²

À la base du personnage de Malrich nous retrouvons une dualité psychologique – le découragement initial et la force finale – mais nous devons souligner que pour l'instant il ne comprend à fond la question qui prend vie dans sa tête. Cette confusion se répète à plusieurs reprises dans le journal du jeune homme : par exemple, au moment où il décide de parler avec ses amis mais sans révéler tous les détails de cette histoire ; il parle de la Shoah mais il ne dit pas que son père en était un des exécuteurs. Ce qui change dans son âme, par rapport aux mots que nous venons de citer, est sa détermination à ne pas commettre les erreurs que Rachel avait commis et qui l'ont poussé au suicide. Quand il prend la décision de partir

³¹ SANSAL, *Ibid.*, p. 19.

³² SANSAL, *Ibid.*, p. 15.

pour l'Algérie et qu'il l'annonce à ses copains, en parlant aussi des camps d'extermination et en les décrivant pareils à la situation qu'ils sont en train de vivre dans la cité, un de ses copains le questionne : « Qu'est-ce que tu proposes, qu'on se suicide comme Rachel ? » et la réponse de Malrich est frappante – « On va faire le contraire, on va vivre, on va se battre »³³. Jusqu'ici Malrich a accompli un parcours de formation ; après un premier choc, il trouve la solution, « chasser ces islamistes de la cité ». Ce qui se pose quand-même comme problème, c'est la manière d'atteindre cette solution. Comme il affirme, « arrêter l'islamisme c'est comme vouloir attraper le vent »³⁴ et ce qui « nous manque, une chose que les islamistes ont en excès [...] la détermination »³⁵. Il est clair que ce parcours qu'il accomplit n'est pas encore fini mais sa détermination continue à se percevoir. Ses remerciements au début du roman en sont la preuve et une anticipation de ce que présentera son journal :

Je remercie très affectueusement Mme Dominique G.H.
[...] Dans certains cas, j'ai suivi ses conseils, j'ai changé des noms et supprimé des commentaires. Dans d'autres, j'ai conservé ma rédaction, c'est important pour moi. Elle dit qu'il y a des parallèles dangereux qui pourraient me valoir des ennemis. Je m'en fiche, ce que j'avais à dire, je l'ai dit, point, et je signe : MALRICH SCHILLER.³⁶

La peur ne semble pas avoir subjugué Malrich et ses remerciements le démontrent. Son esprit est différent par rapport à celui de Rachel dont nous avons perçu le caractère. Le personnage de Malrich semble refléter la figure de l'écrivain qui, avec ce récit, se pose d'un autre côté, celui des arabes qui ont reconnu le drame juif du dernier siècle. Il est bien évident que le roman de Sansal nous présente deux différents récits qui se montrent de manière tout à fait opposée dans leur façon de reproduire l'histoire d'Hans Schiller mais qui s'aident mutuellement afin de développer cette histoire, effrayante d'un côté mais aussi pleine de courage de l'autre. Nous

³³ SANSAL, *Ibid.*, p. 148.

³⁴ SANSAL, *Ibid.*, p. 150.

³⁵ SANSAL, *Ibid.*, p. 150.

³⁶ SANSAL, *Ibid.*, p. 9.

allons maintenant voir comment le motif de la mémoire individuelle est abordé par Assia Djebar, dans son ouvrage *Le Blanc de l'Algérie*.

3.1.4. La mémoire individuelle dans *Le Blanc de l'Algérie*

Tout au long de sa carrière, Assia Djebar s'est intéressée à la Guerre d'Algérie aussi bien qu'à la Guerre civile. Avec *L'Amour, la fantasia*³⁷, son roman paru en 1985, elle revient sur la Guerre d'Algérie. *La femme sans sépulture*³⁸, paru en 2002, c'est l'histoire d'une femme montée au maquis pour participer à la libération de son pays. Encore dans *La Disparition de la langue française*³⁹ de 2003 et *Les Nuits de Strasbourg*⁴⁰ de 1997, elle raconte des histoires liées à la période des années 1990. Elle établit souvent des liens entre la première guerre et la deuxième car « la guerre ne s'est pas terminée en 1962 »⁴¹. Ainsi le texte *Le Blanc de l'Algérie* qui est objet de notre analyse relie les deux périodes historiques.

L'ouvrage en question est un ensemble de récits, « des histoires qui glissent au-delà des limites des discours officiels, historiques et politiques. »⁴², affirmait Hiddleston dans son article. Cette affirmation concerne un ouvrage qui remémore, dans un pays où la liberté de parler de la guerre passée – la Guerre de libération – était niée jusqu'à 1988 ; cette même année constitue, par contre, une date fondamentale dans l'histoire récente de l'Algérie, parce que c'est en 1988 que commence une période nouvelle, aussi sanglante que la première. Écrire dans un tel contexte était difficile ; écrire de manière subversive était dangereux car la crise intégriste

³⁷ DJEBAR, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Albin Michel, 1985.

³⁸ DJEBAR, Assia, *La Femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel, 2002.

³⁹ DJEBAR, Assia, *La Disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003.

⁴⁰ DJEBAR, Assia, *Les nuits de Strasbourg*, Paris, Actes Sud, 1997.

⁴¹ SCHYNS, *La Mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, *op. cit.*, 258.

⁴² HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djebar's *Algerian White* », *art. cit.*, p. 2, « Stories that slip outside the confine of official historical and political discourse ». La traduction est de nous.

s'imposait. Boualem Sansal dans une interview à Grégoire Leménager⁴³ déclarait que, à cause de son écriture, il a souvent reçu des menaces car les contenus de ses ouvrages n'étaient pas appréciés par les autorités. Ce qu'Assia Djébar nous raconte est, en quelque sorte, la situation que Sansal a vécu. La différence est que l'écrivaine nous raconte les derniers instants de vie de ses collègues intellectuels, ceux qui n'ont pas eu la chance de vivre et voir leur pays sortir de cette sale guerre des années 1990.

La mémoire individuelle dans cet ouvrage est celle de l'écrivaine et narratrice Assia Djébar. La dédicace regroupe trois hommes – M'Hamed Boukhobza, Mahfoud Boucebci et Abdelkader Alloula – trois amis très tôt disparus, et Djébar, à travers ses souvenirs des instants passés, remémore aussi d'autres intellectuels morts et par maladie et par tuerie. Ce que cet ouvrage présente semble être la « guerre » entre deux mondes : d'un côté les intellectuels – journalistes, écrivains, artistes, professeurs – de l'autre l'ignorance représentée par les pouvoirs – qu'ils soient politiques, militaires ou religieux – qui terrorisent le pays. À ce propos, l'écrivaine veut répondre à « une exigence de mémoire immédiate »⁴⁴, de la vie de ses amis qui, même après leur mort, continuent à « se faire entendre » :

Ces chers disparus ; ils me parlent maintenant ; ils me parlent. Tous les trois ; chacun des trois. [...] Ont-ils vraiment disparu ? Non : je m'entête contre l'évidence ; je refuse jusqu'au bout, jusqu'à la fin de cette déambulation, de cette remémoration de l'« après », de ce que j'apprends d'eux dans cet après... [...] Heureusement, ils me parlent souvent, ces « chers ». [...] Ils n'ont pas disparu ; ils sont là ; ils m'approchent parfois, ensemble ou séparément. Ombres qui murmurent.⁴⁵

L'écrivaine se pose comme but de donner une voix à ceux qui ont disparu et, à travers sa mémoire, elle arrive à accomplir cette volonté. La forme littéraire se présente comme le moyen le plus adéquat pour exprimer la pensée créative plutôt que répéter des discours imposés par les autorités.

⁴³ LEMÉNAGER, « Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince », *art. cit.*

⁴⁴ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁵ DJEBAR, *Ibid.*, p. 15-17.

Hiddleston observe dans son article que « Djebbar commence à écrire un témoignage particulier qui provoque les idéologies actuelles d'une culture algérienne, arabe et unifiée »⁴⁶. La mémoire de Djebbar met au défi la mémoire officielle, imposée, une mémoire de « convenance » ; ce qu'elle veut faire, c'est rendre justice aux victimes des islamistes, dont les histoires de mort ont été changées, cachées, pour les justifier officiellement.

3.1.5. « Trois journées »⁴⁷ *sanglantes*

Les descriptions de ces derniers moments de vie que Djebbar nous offre sont frappantes ; « ...trois meurtriers cernent M'Hamed dans sa chambre, au fond du couloir » et puis « Hasna, se précipite dans la chambre, elle le découvre sur le lit, la poitrine entrouverte, tout le corps se vidant, par sursauts, de son sang »⁴⁸ en parlant de la mort tragique de M'Hamed Boukhobza, rendue encore plus terrible par la découverte de son corps par la fille qui, en qualité d'étudiante de médecine, va gérer cette situation face au reste de la famille. Le drame de cette découverte se présente sous les mots de cette jeune fille qui dit « Le sang, le sang de mon père ! »⁴⁹. Le commentaire que Djebbar fait à ce propos concerne la question qui se représente dans tout son ouvrage : trouver la langue du cérémonial pour un contexte de diversité qui est en train d'être refusée par les islamistes, en faveur d'une « monoculture » arabe et musulmane.⁵⁰ Ce cérémonial qu'elle cherche s'introduit, pour l'instant, de cimetière en cimetière, au fur et à mesure que ses amis sont enterrés. L'usage de ce terme introduit deux visions à propos de l'écriture de l'ouvrage *Le Blanc de*

⁴⁶ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djebbar's *Algerian White* », *art. cit.*, p. 9, « Djebbar sets out to write a singular testimony that challenges current ideologies of a falsely unified Arabic Algerian culture ». La traduction est de nous.

⁴⁷ DJEBBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 53.

⁴⁸ DJEBBAR, *Ibid.*, p. 60-61.

⁴⁹ DJEBBAR, *Ibid.*, p. 61.

⁵⁰ Dans son œuvre Djebbar défend la diversité qui caractérise son Pays, au détriment de ce que les islamistes voulaient imposer comme « monoculture », n'acceptant la moindre diversité de la population algérienne.

l'Algérie : d'un côté la question éthique, le besoin de remémorer ceux qui ne sont plus, et de l'autre, une question esthétique, l'interrogation du présent par rapport au passé, une procession qui s'inscrit dans une perspective religieuse, l'écriture pour laquelle « d'aucuns préparent déjà le blanc du linceul »⁵¹. Avec ces mots nous percevons que Djébar veut indiquer ce que nous pourrions appeler la « mort de l'écriture algérienne » devant l'imminence du désastre. Pour cette raison elle nous parle de la langue du cérémonial, nécessaire pour accompagner ce « blanc de l'écriture »⁵².

Elle lui parle, elle, la jeune fille, elle le tutoie, son arabe filial délivre tous les mots de la vision, du supplice, de la vie ouverte et qui coule, s'échappe, gargouille encore, « le sang de ton père » ! ... Les mots se diluent ensuite, quand, mais quand réapparaîtront-ils, en arabe, les yeux ont contemplé en arabe, un arabe vermeil, les mots resurgiront, ceux de la ferveur, de la chaleur, les mots resurgiront, pourpre et vermeil, chauds, en arabe, un jour, après des années ! ...⁵³

Sa quête intérieure devient ainsi le motif de la narration, une recherche qui s'inscrit dans le récit historique. Elle en fait une procession qui sert à la remémoration, avec ce mélange de vérité et fantaisie, autobiographie, narration du passé et du présent. Ce genre de texte lui permet d'organiser sa mémoire et de reproduire pour le lecteur sa nécessité de parler des temps tumultueux qui se produisent, dès la Guerre d'Algérie jusqu'à nos jours. Son écriture de la mémoire prend la forme du tombeau, du monument, du lieu de mémoire⁵⁴ pour célébrer les morts. Ainsi la langue qu'elle cherche est une langue du cérémonial qui puisse être à la hauteur de cette procession solennelle.

La vision de cette première mort appelle celle de la deuxième dont Djébar fait mémoire, la mort de Mahfoud Boucebci. De la même façon, le

⁵¹ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 242.

⁵² DJEBAR, *Ibid.*, p. 245.

⁵³ DJEBAR, *Ibid.*, p. 61-62.

⁵⁴ MEMSTUTZ, Delphine, « Mémoire(s) au carrefour des genres », <http://www.fabula.org/revue/document5175.php> (Consulté le 11.02.2017).

professeur Boucebci est pris de surprise par deux hommes qui « attaquèrent d'emblée Mahfoud de leurs poignards, à la poitrine et à l'abdomen »⁵⁵. La mort emporte ainsi le deuxième ami de Djébar, désigné aux tireurs par un de ses infirmiers, un des plus proches de Mahfoud, qui avait été recruté par le professeur, « tout en connaissant son idéologie religieuse »⁵⁶. Ici chaque mort présentée, chaque mort causée par une « fermeture de culture », par les islamistes, est contrastée par la pluralité dont l'écrivaine veut nous rendre compte. Hiddleston écrit que Djébar « utilise la flexibilité de la forme littéraire pour faire remarquer la diversité du peuple algérien et la nature variée de sa culture singulière et plurielle en même temps »⁵⁷. Encore une fois, dans son récit d'après la mort, dans la commémoration de ce cher ami disparu, Djébar écrit :

Je me souviens que l'une d'entre nous a commencé par l'hymne national : Min djeballina... « Du haut de nos montagnes ! »

D'autres hymnes suivirent en arabe ; deux ou trois en berbère et fusèrent des exclamations en français, des slogans pour la démocratie, des appels à Mahfoud, des mots d'amour...⁵⁸

Les mots d'amour, les voix qui se lèvent face aux morts injustes qui se répètent continuellement en Algérie dans cette période, sont le dérangement le plus grand pour ceux qui agissent violemment.

Comme nous l'avons précédemment affirmé, la liste que Djébar nous offre peut paraître comme une épigraphe qui s'inscrit dans sa recherche de la langue du cérémonial. Ces références religieuses – la cérémonie, l'épigraphe pour les disparus et la liste des amis mort, s'inscrivent dans notre discours sur la mémoire. L'écrivaine, à travers cette forme narrative, arrive à exprimer le parallèle entre les périodes historiques concernant les

⁵⁵ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 72.

⁵⁶ DJEBAR, *Ibid.*, p. 74.

⁵⁷ HIDDLESTON, « Political violence and singular testimony: Assia Djébar's *Algerian White* », art. cit., p. 8, « Djébar uses the flexibility of the literary form to draw attention to the diversity of the Algerian people and the multifaceted nature of their singular-plural culture ». La traduction est de nous.

⁵⁸ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 76.

guerres en Algérie mais aussi à remémorer et à maintenir le discours de l'identité nationale à travers ses chers amis disparus.

Toujours de manière violente, par « trois balles dont deux l'atteignent à la tête »⁵⁹, Abdelkader Alloula est assassiné à Oran. Son enterrement se fait dans sa ville, le pays est en cortège pour saluer l'auteur dramatique.

Ces trois deuils, les trois « journées blanches », se passent entre juin 1993 et mars 1994. Moins d'une année pour perdre trois amis proches. Ces trois morts provoquent en Assia Djebar une exigence de parler de « l'écriture et son urgence »⁶⁰ pour raconter leur ancienne amitié comme leur dernier instant de vie. Ces instants terribles provoquent aussi un désir, le « désir de dérouler une procession : celle des écrivains d'Algérie, depuis au moins une génération, saisis à l'approche de leur mort – celle-ci accidentelle, par maladie ou, pour les plus récents, par meurtre »⁶¹. Ainsi, dans cet ouvrage, nous nous retrouvons face à l'histoire de la vie de plusieurs intellectuels, tous remémorés par l'écrivaine, dans son souvenir intime. Le texte se termine par une liste finale des écrivains d'Algérie dont la mort a été évoquée au cours des pages précédentes : Albert Camus et Mouloud Mammeri – morts par accident de voiture ; Frantz Fanon, Jean Amrouche, Malek Haddad, Kateb Yacine, Taos Amrouche et Bachir Hadj Ali – morts par maladie ; Anna Greki – morte pendant une intervention chirurgicale – et Josie Fanon, suicidée. Enfin, la procession comprend les assassinés : Mouloud Feraoun, Jean Senac, Tahar Djaout, Youssef Sebti, Saïd Mekbel et la directrice d'un collègue – non nommée⁶².

La nécessité de donner voix à tous ceux qui ont disparu, cette urgence d'une quête de la parole, d'une langue nouvelle qui puisse réaliser cette multiculturalité algérienne, sont le but pour cette écrivaine qui pleure ces amis perdus. Elle conclut son ouvrage en souhaitant cette poursuite :

⁵⁹ DJEBAR, *Ibid.*, p. 79.

⁶⁰ DJEBAR, *Ibid.*, p. 242.

⁶¹ DJEBAR, *Ibid.*, p. 11.

⁶² DJEBAR, *Ibid.*, p. 247-248. Les intellectuels sont cités par cause de mort, en ordre de date de mort.

Dans la brillance de ce désert-là, dans le retrait de l'écriture, en quête d'une langue hors les langues, en s'appliquant à effacer ardemment en soi toutes les fureurs de l'autodévoration collective, retrouver un « dedans la parole » qui, seul, demeure notre partie féconde.⁶³

3.1.6. *Les mémoires divisées*

Le troisième objet de notre analyse est un ouvrage qui présente comme un motif recourant la réviviscence de l'histoire d'Algérie du dernier siècle. Sandrine Teixidor affirme que, d'un côté, le texte se présente comme un espace de mémoire mais, de l'autre, il dénonce le rapport complexe entre la France et ses vieilles colonies⁶⁴.

L'ouvrage *Les Amants désunis* donne la priorité au rôle et à l'importance de la mémoire, permettant aux personnages, auteurs et lecteurs de réexaminer le passé colonial et de critiquer les comportements que France et Algérie ont montrés.⁶⁵

La mémoire individuelle concerne ici les deux personnages principaux, Anna – une femme suisse, artiste du cirque – et Nassreddine – un homme algérien – dont la vie est décrite dans plusieurs moments – dès la naissance jusqu'aux années 1990, période pendant laquelle se déroule l'histoire finale. Les deux personnages, les « amants désunis », sont maintenant représentés aujourd'hui dans leur vie intime, et leurs pensées sont présentées au lecteur pour dévoiler leur âme, leurs sentiments et leurs peurs. Ils agissent et pensent de manière différente, ils cherchent une espérance dans leur mémoire profonde, dans un passé qui ne reviendra jamais.

⁶³ DJEBAR, *Ibid.*, p. 245.

⁶⁴ TEIXIDOR, « Rethinking the limits; Benmalek and Mokeddem's vision of twentieth-century Algeria », *art. cit.*, p. 564.

⁶⁵ TEIXIDOR, *Ibid.*, p. 563, « *Les Amants désunis* prioritize the role and the importance of memory allowing the characters, authors and readers altogether to revisit that colonial past and critique the code of conduct bot France and Algeria have shown ». La traduction est de nous.

Nous allons voir dans quelle mesure la mémoire individuelle d'Anna et celle de Nassredine se lient jusqu'à la rencontre finale, au dénouement de l'histoire.

3.1.7. *Les enfants perdus*

La figure de cette femme suisse représente dans ce récit la force. Trahie par son père pendant son enfance – il avait livré sa femme à la police pour l'expulser de la Suisse et la consigner à la police du Reich –, elle rejoint un cirque où elle trouve sa nouvelle figure maternelle, Rina, une clownesse polonaise chassée du cirque et emprisonnée en tant que juive. Anna y connaît aussi son futur mari, Nassreddine, un arabe qui l'aide lorsqu'elle quitte le cirque pour rester près de Rina, dans l'espérance qu'elle puisse sortir de prison ; l'homme qu'elle détestait initialement va devenir l'amour de sa vie et le père de ses deux jumeaux. La vie d'Anna semble à chaque instant une épreuve de force. Lors d'un colloque consacré à « l'écriture féminine maghrébine », Anouar Benmalek a affirmé que dans ses romans, ce sont les figures féminines qui font avancer le récit et c'est à Anna, Zehra⁶⁶ ou Rina qu'il s'identifierait, ces femmes qui représentent la force dans son ouvrage. Le fait extraordinaire est sa représentation de la force dans ces figures dans un pays machiste comme l'Algérie. Il faut préciser que l'œuvre d'Anouar Benmalek présente souvent des personnages féminins forts, qui régissent la narration. L'auteur affirme que « la majeure partie de [s]es personnages sont effectivement des femmes, et ce sont elles qui structurent et font avancer le récit par des décisions de rupture par lesquelles elles parviennent à surmonter leur lâcheté ordinaire »⁶⁷. Par exemple, son roman *Ô Maria* raconte l'histoire de Maria dans l'Espagne de l'Inquisition ; *L'Enfant du peuple ancien*⁶⁸ parle d'une évasion et d'une histoire d'amour à la fin du

⁶⁶ Zehra était la deuxième co-épouse du père de Nassreddine, sa deuxième mère.

⁶⁷ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 36.

⁶⁸ BENMALEK, Anouar, *L'Enfant du peuple ancien*, op. cit.

XIX^e siècle, *Le Fils du Shéol*⁶⁹, à partir d'un train dirigé dans un camp de concentration, revient en arrière sur la famille de Karl, jeune garçon juif qui va être gazé, mais les personnages féminins sont toujours au centre du récit, d'abord sa mère et ensuite le grand amour de son grand-père.

La guerre exposait continuellement la population aux dangers ; Nassreddine est arrêté lors d'un barrage, soupçonné ensuite d'avoir trahi et, pour cette raison, puni. La punition dont il est chargé est la mort de ses enfants et de sa mère. « Exposés sans cesse à la guerre, à la mort et à la discrimination, ils perdent leur famille et gaspillent des années d'amour »⁷⁰, a affirmé Teixidor dans son article.

Le souvenir de la jeunesse d'Anna qui intéresse notre analyse part de ce point de l'histoire. Tout ce que nous lisons et qui concerne les années de la jeunesse paraissent une explication de l'histoire. L'année 1997, qui représente le présent du récit, est déterminée par la mémoire de sa vie avec Nassreddine et leurs enfants. Le désir de la vieille dame est de retrouver les tombes de ses enfants et, si possible, son premier mari : elle risque sa vie pour le faire. Elle est initialement décrite en train d'errer dans les cimetières, à la recherche de quelque chose dont personne ne connaît la nature, sauf elle. La douleur l'envahit toujours, depuis plus de quarante ans. Sa façon de remémorer ses deux enfants lui provoque une grande tristesse mais qui est « un exercice auquel elle s'est astreinte régulièrement depuis leur mort »⁷¹. Son remord est de n'avoir pas fait photographier les jumeaux par temps. Son souvenir semble clair, elle décrit les enfants mais elle n'arrive pas à transmettre sa vision.

La fillette d'abord (« yeux noisette, nez rieur en trompette, bouche boudeuse... ») puis le garçonnet (« brun comme une brioche, fossettes, sourcils apparus très tôt et qui promettaient d'être fournis... »). [...] Un jour de plus grand désespoir, plus de dix ans après leur disparition, elle s'est adressée à un peintre de Genève afin qu'il les peigne sur la base de ses souvenirs. [...] Il a tout

⁶⁹ BENMALEK, Anouar, *Le fils du Shéol*, *op. cit.*

⁷⁰ TEIXIDOR, « Rethinking the limits; Benmalek and Mokeddem's vision of twentieth-century Algeria », *art. cit.*, p. 569, « Constantly facing war, death and discrimination, they lose their family and waste years of happiness together ». La traduction est de nous.

⁷¹ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 102.

noté et réalisé des ébauches de plus en plus précises pour finalement lui remettre les portraits de deux magnifiques enfants qui ne ressemblaient en rien aux siens.⁷²

Nous pouvons considérer la mémoire d'Anna comme une « mémoire blessée »⁷³ car l'action destructrice du temps ne lui a permis de maintenir un souvenir plus précis. Les enfants paraissent maintenant comme des ombres, des enfants quelconques, tant qu'un autre peintre lui avait dit que « n'importe quel marmot pris au hasard dans la rue pouvait probablement y correspondre »⁷⁴, et c'est la démonstration de ce qu'elle a reçu de ses portraits.

Son ultérieur souvenir, ou plutôt un cauchemar qui la hante depuis cette énorme perte, est la voix de ses enfants qui demandent être sauvés.

Tout d'abord, les deux enfants, Mériem et Mehdi, apparaissent, cadeaux de douceur dans la nuit. Elle croit qu'ils sont à Madagascar, en sécurité donc... Puis ils appellent au secours : ils sont déjà en Algérie. Elle essaie alors de se débattre et de se réveiller. En vain. Le scénario ne varie pas : les deux enfants doivent, d'une manière ou d'une autre, partir en Algérie et y trouver la mort ! Ils sont furieux, jacassent, rient, puis soudain comprennent ce qui les attend... Durant ces longues années, elle a appris à décrypter le regard étonné de ses deux enfants : comment leur mère – notre maman ! – n'a-t-elle pu les protéger ? Nous t'aimions tant pourtant, à quoi ça nous a servi de t'aimer comme nous t'aimions, Maman ? Notre amour était peut-être petit comme nous, mais avions-nous le choix ? Ô petite Mère chérie, sauve-nous, s'il te plaît !⁷⁵

La douleur qu'elle a prouvé des années auparavant n'a pas cessé d'exister. Elle est toujours-là, rappelant à Anna sa douleur la plus grande, la perte de ses enfants.

C'est pour cette raison qu'elle accomplit ce dernier voyage en Algérie, pour apaiser, en quelque sorte, sa souffrance et dans l'espoir de revoir

⁷² BENMALEK, *Ibid.*, p.102-103.

⁷³ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 47.

⁷⁴ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 103.

⁷⁵ BENMALEK, *Ibid.*, p. 275.

l'homme dont elle a été forcée de se séparer plus de quarante ans auparavant.

La même souffrance concerne cet homme, son premier mari, mais la façon de réagir à cette perte est différente. Nous allons analyser comment le passé revient à travers l'expérience du présent au niveau du personnage de Nassreddine, en nous appuyant sur des exemples tirés du texte.

3.1.8. *La cruauté au miroir*

« Chaque écrivain parle de mémoire. [...] Surtout au XX^e siècle où l'on parle souvent de devoir de mémoire par rapport à des événements tragiques »⁷⁶, affirme Anouar Benmalek à l'occasion d'un colloque en Italie. Son ouvrage, *Les Amants désunis*, se situe dans cette perspective et ses personnages dévoilent leur mémoire individuelle à travers les pages du roman. Les deux, Anna et Nassreddine, ont subi la même violence, l'acte central de leur drame, le meurtre de leurs jumeaux, Mehdi et Mériem, et à leur tour, ils ont vécu de manière différente la douleur, englobée par une séparation de plus de quarante ans, sans avoir des nouvelles l'un de l'autre.

De la même manière, d'autres ouvrages d'Anouar Benmalek font écho à la mémoire et à des événements tragiques. Un exemple en est *Le Fils du Shéol*, son dernier roman paru en 2015. Dans ce texte nous nous trouvons face à l'histoire d'un jeune garçon juif qui, mort gazé dans un camp de concentration, finit dans le monde des morts et arrive à observer le passé de sa famille, caractérisé par deux génocides : son père avait servi l'Allemagne nazie et son grand-père avait fait la guerre dans l'actuelle Namibie qui était un territoire allemand. À travers cet ouvrage aussi Benmalek accomplit ce qu'il appelle un « devoir de mémoire par rapport à des événements tragiques ».

En 1997, une Guerre civile est en cours en Algérie depuis cinq ans. Il s'agit d'une lutte entre « les pouvoirs gouvernementaux et les nouveaux

⁷⁶ BENMALEK, « Rendez-vous de Palermo – Table ronde », *op. cit.*, p. 161.

combattants qui prétendent *libérer* la patrie »⁷⁷. La situation paraît se répéter ; ce qu'autrefois était le combat entre le colon et le colonisateur maintenant est devenu un combat entre combattants supposés fraternels, pour reprendre les mots de Désirée Schyns.

On peut établir un parallèle au niveau de la perte de Nassreddine – son deuil qu'il fait depuis 1955 – et la perte présente – la description du deuil de la voisine de Nassreddine : la fin tragique de leurs enfants. La description de ce moment paraît une scène surréelle : Nassreddine est réveillé – après sa tentative de suicide mal réussie – par les hurlements de la femme qui habite dans son immeuble et qu'il aime bien. La scène se passant dans la rue, il descend vite. Il se trouve face à une vision terrible : « Elle s'est agenouillée devant un plateau à poignées sur lequel sont posés deux tasses de café et deux objets ronds, [...] il reconnaît immédiatement l'un des « ballons » : la tête de l'ainé de la voisine »⁷⁸. Cette « nature morte »⁷⁹ est le résultat d'une situation d'instabilité dans ce pays, une instabilité qui se répète encore une fois, quarante ans après.

Nassreddine pense à une confession que cette femme lui avait dit quelques semaines auparavant :

Son fils a reçu sa convocation pour le service militaire. Les groupes armés ont prévenu qu'ils tueraient tous ceux qui se rendraient aux casernes. D'un autre côté, l'armée considère les insoumis comme des complices des terroristes et les pourchasse sans pitié.⁸⁰

Le souvenir de la situation que Nassreddine avait vécu dans le lointain 1955 rejaillit soudainement. Il avait été pris par un commando opérationnel de l'armée française qui l'avait soupçonné d'être un vrai moudjahid du FLN. À cette époque, « au douar, on lui avait raconté qu'un paysan soupçonné

⁷⁷ SEGARRA, Marta, « *Les Amants désunis* et le dévoilement de la parole » dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. Marguerite RIVOIRE ZAPPALÀ, Rossana CURRERI, Catania, Leo S. Olschki Editore, 2003, p. 66.

⁷⁸ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 44.

⁷⁹ BENMALEK, *Ibid.*, p. 45.

⁸⁰ BENMALEK, *Ibid.*, p. 45.

de renseigner les Français a été enlevé et son corps retrouvé affreusement mutilé »⁸¹. La situation est pareille, les acteurs différents.

Comme la vieille voisine, Nassreddine a subi la plus grande douleur pour un parent – la mort tragique de ses enfants. Lors de son enfermement à la caserne et sa torture pour le faire « chanter »⁸² – c'est-à-dire avouer n'importe quoi juste pour faire arrêter cette violence lancinante – Nassreddine est accusé par les militants du FLN d'avoir trahi et d'avoir révélé des noms aux Français. Pour cette raison il est puni avec la punition la plus terrible : « ils sont venus après le coucher du soleil et ils les ont égorgés, ta mère et les enfants », ce que sa voisine exprime comme « avertissement pour tous ceux qui se croiraient protégés par les murs des casernes de l'ennemi »⁸³.

Le souvenir de ces instants est resté indélébile dans l'âme d'Anna et de Nassreddine. Ce qui apparaît, quand-même, est la « culpabilité » de cet homme qui ne voulait qu'une vie heureuse avec sa femme et ses enfants. Un des djoundi⁸⁴ qu'il rencontre après cette tuerie et qui semble vouloir le tuer, lui dit : « Ce serait trop simple pour toi de mourir après ce que tu as fait. Non, tu vivras. Ça, traître, ça sera ton châtimeut »⁸⁵. Ce châtimeut est resté et la mémoire douloureuse qui se réveille face à la vision de cette barbarie qui s'est produite pour le malheur de sa voisine, bloque Nassreddine car, « même maintenant, cela lui fait encore tellement mal ! »⁸⁶.

La mémoire individuelle dans le roman d'Anouar Benmalek – *Les Amants désunis* – concerne des affaires familiales, des douleurs, des séparations. Le point crucial, nous l'avons vu, est la perte de ces deux enfants, morts tragiquement ; le roman se construit ensuite sur la séparation

⁸¹ BENMALEK, *Ibid.*, p. 21.

⁸² SEGARRA, « Les Amants désunis et le dévoilement de la parole », *op. cit.*, p. 65.

⁸³ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 25.

⁸⁴ Appellatif utilisé pour désigner un soldat musulman qui combattait pour l'indépendance pendant la Guerre d'Algérie. Benmalek utilise ce substantif à la page 27-28.

⁸⁵ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 28.

⁸⁶ BENMALEK, *Ibid.*, p. 47.

et la mémoire de toute une vie, des obstacles rencontrés, des instants de félicité perdus. De même, comme le premier récit analysé, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* est un texte de séparation, de douleur et de violence. Dans ce cas, un des personnages principaux, Rachel, affronte la perte de ses parents et, successivement, Malrich, le frère cadet, se trouve à vivre aussi le deuil de son frère, suicidé à cause de la douleur provoquée par le passé de leur père. Le troisième ouvrage analysé, *Le Blanc de l'Algérie* d'Assia Djebar, par contre, ne représente pas une histoire familiale mais nous la pouvons considérer comme telle car l'écrivaine s'occupe de la perte de quelques amis disparus. D'une manière ou d'une autre, les trois textes présentent des histoires de mémoire multidirectionnelle, individuelles ou collectives. Dans le sous-chapitre qui suit, nous allons considérer la mémoire collective des différentes périodes de guerre dont nos trois textes font le récit.

3.2. La mémoire collective

« L'homme ne se souvient pas seul mais à l'aide des souvenirs d'autrui »⁸⁷, affirme Paul Ricœur dans son ouvrage *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato*. Il soutient, de plus, que nos souvenirs sont souvent empruntés par les récits entendus par les autres. Encore, nos souvenirs sont encadrés dans des récits collectifs, eux-mêmes renforcés par les commémorations et célébrations publiques.

La littérature, dans notre cas la littérature algérienne, se présente comme une forme spécifique de « mémoire culturelle »⁸⁸. Schyngs écrit que « la guerre est le sujet principal de la littérature algérienne de ces trente dernières années et que "cette présence obsessionnelle est le signe d'une mémoire vive non encore figée" »⁸⁹, rapportant les mots d'une grande spécialiste de littérature algérienne, Christiane Chaulet Achour.

Cette mémoire culturelle, qui est généralement transmise aujourd'hui, est rendue possible par les pratiques culturelles, qui alimentent les imaginaires collectifs du passé ; ce sont les ouvrages littéraires, les films de fiction, les documentaires, des monuments, des photographies ou des commémorations qui, aujourd'hui nous racontent la Deuxième Guerre mondiale, la Guerre de libération algérienne ou la Guerre civile, bien que cette dernière soit la plus récente et qu'elle puisse être considéré aussi comme « mémoire acquise ou vécue »⁹⁰.

Les mémoires collectives, quand-même, ne sont pas toujours homogènes dans la population : voir le cas de la Guerre d'Algérie en France et en Algérie – la reconnaissance française de la « guerre » n'est arrivée qu'à la fin des années 1990 – mais les exemples sont nombreux. Chaque guerre produit des mémoires collectives non unifiées, conflictuelles entre les partis concernés.

⁸⁷ RICŒUR, *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato*, op. cit., p. 54, «Non ci si ricorda da soli ma con l'aiuto dei ricordi altrui». La traduction est de nous.

⁸⁸ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 10.

⁸⁹ SCHYNS, *Ibid.*, p. 12.

⁹⁰ SCHYNS, *Ibid.*, p. 23.

Notre but est de démontrer comment la littérature algérienne, à travers les trois romans objet d'analyse, nous présente la mémoire collective des guerres, à savoir la Deuxième Guerre mondiale, la Guerre d'Algérie et la « Deuxième Guerre d'Algérie », c'est-à-dire la Guerre civile qui s'est produite dans les années 1990. C'est un cas de mémoire multidirectionnelle qui voit l'évocation de la Guerre d'Algérie dans le contexte de la Shoah et de la Guerre civile.

Jean-Marie Clerc, dans son article « La Guerre d'Algérie dans l'œuvre cinématographique et littéraire d'Assia Djébar »⁹¹ fait une réflexion sur la façon dont l'écrivaine utilise l'histoire dans ses ouvrages ; cette réflexion, nous la pouvons élargir à l'ensemble des ouvrages analysés.

L'Histoire s'écrit ainsi par reprises se renvoyant en ricochets les souvenirs des événements, à travers la mémoire de ceux qui les ont vécus ou entendus raconter : les voix se répondent et se complètent selon un système polyphonique qui va devenir constitutif de l'écriture historique d'Assia Djébar.⁹²

La polyphonie est aussi bien présente dans le roman *Le Village de l'Allemand* mais aussi dans l'ouvrage *Les Amants désunis*. Nous nous trouvons face à un constant va et vient dans le passé, un constant parallèle entre la guerre d'autrefois et la guerre du présent. Pour mieux analyser la mémoire collective de ces trois moments historiques, nous chercherons à illustrer, à partir du moment le plus passé, dans quelle mesure la littérature en question nous présente l'histoire.

3.2.1. La Deuxième Guerre mondiale comme motif narratif

Dans les trois romans étudiés, la Deuxième Guerre mondiale ou plus précisément la question de la déportation des Juifs est présentée par

⁹¹ CLERC, Jean-Marie, « La Guerre d'Algérie dans l'œuvre cinématographique et littéraire d'Assia Djébar », *L'Esprit Créateur*, vol. 41, n°4, 2001, p. 89-100.

⁹² CLERC, *Ibid.*, p. 91.

Boualem Sansal dans son *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* et, de façon mineure, par Anouar Benmalek dans *Les Amants désunis*. Dans ce deuxième cas, le récit qui s'étend des années 1920 jusqu'à 1997, comprend aussi la période – et les récits – précédant cette guerre, ou l'accompagnant. Nous nous trouvons face à ce drame pendant l'enfance de l'héroïne Anna, quand sa mère, juive et Allemande, est enlevée par la police suisse, car son mari l'avait dénoncée. La jeune fille se trouve ainsi confrontée à la perte sa mère dans les années 1920 ; la même situation se présente pendant la période de la guerre, quand sa mère adoptive, Rina, est emprisonnée dans une prison d'Alger parce qu'elle aussi est juive. Anna fait une double expérience de perte de la figure maternelle, une expérience qui marque sa vie.

Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller, par contre, encadre principalement la période de la Deuxième Guerre mondiale et, plus précisément, de la Shoah. Les deux frères, Rachel avant et Malrich après, découvrent le passé horrifiant de leur père, un Allemand venu s'installer en Algérie, après de la Deuxième Guerre mondiale. Hans Schiller arrive en Algérie pour fuir la justice des alliés qui le poursuivaient pour ses crimes contre l'humanité. Dès ce moment, nous assistons à une transformation des deux jeunes hommes, une transformation accompagnée par la remémoration, individuelle mais aussi collective, de cette période.

Pour bien analyser cet ouvrage, il faut remonter en arrière et clarifier les relations entre juifs et musulmans, avec le rôle que l'Europe a joué dans cette « compétition ». C'est sous prétexte d'une défense des minorités juives et chrétiennes que l'Europe, supérieure dans le camp militaire, commence à s'imposer aux peuples de l'Afrique du nord et du Proche-Orient.⁹³ Un prétexte pour la diffusion de deux idéologies nationalistes hostiles l'une à l'autre, le panarabisme et le sionisme qui, à partir des années 1930, sont la cause des tensions intercommunautaires liées à la question israélo-palestinienne.⁹⁴ L'antisémitisme algérien, de plus, va

⁹³ ARTIBOL, « De la coexistence à la montée des antagonismes, du Maghreb à l'Orient », *op. cit.*, DOI: 8183/0.

⁹⁴ ARTIBOL, *Ibid.*, DOI: 8399/0, 8408/0.

devenir une véritable idéologie de masse⁹⁵, comme le souligne aussi Sansal. Face à ces affirmations, l'extraordinairement du roman *Le Village de l'Allemand* se trouve dans la faculté de surmonter cette idéologie d'une hostilité permanente entre les musulmans et les juifs.

La Shoah – mot hébreu signifiant « catastrophe » – désigne spécifiquement l'organisation par l'État, par le régime nazi et ses collaborateurs, de la persécution et de l'extermination systématique d'environ six millions de Juifs d'Europe⁹⁶. Ce qui choque dans ce roman est le contexte culturel dans lequel il s'insère : un texte écrit par un intellectuel musulman qui « accuse » les gouvernements algériens d'avoir caché un criminel de guerre, et notamment un nazi qui a agi contre le peuple juif. La relation entre Juifs et Musulmans est encore aujourd'hui très tendue. Dans son article « L'Antisémitisme musulman. Un danger très actuel »⁹⁷, Robert S. Wistrich affirme que l'image coranique du juif, n'a jamais été positive et néanmoins, elle s'est considérablement dégradée dans les écrits islamiques contemporains. « Le Coran contient certains passages particulièrement choquants dans lesquels Mahomet stigmatise les Juifs comme des ennemis de l'Islam et les décrit animés d'un esprit malveillant et rebelle »⁹⁸. Les événements d'aujourd'hui – les attaques terroristes qui se sont succédés dans les dernières années et qui ont ciblé souvent des lieux fréquentés par les Juifs – seraient la démonstration que les relations ne veulent pas s'apaiser. Il est vrai, en tout cas, qu'il existe aujourd'hui, dans plusieurs milieux arabes, des reconnaissances envers l'Holocauste et la tragédie juive. Par exemple, un écrivain égyptien, Amin al-Mahdi propose dans son livre *The Democracy, Crisis and Peace* la création d'un parlement

⁹⁵ ARTIBOL, *Ibid.*, DOI: 8421/0.

⁹⁶ Définition « Qu'est-ce que la Shoah ? » <http://www.memorialdelashoah.org/archives-et-documentation/quest-ce-que-la-shoah.html> (Consulté le 17.01.2017).

⁹⁷ WISTRICH, Robert S., « L'Antisémitisme musulman. Un danger très actuel », *Revue d'histoire de la Shoah*, Paris, Coédition Centre de Documentation Juive Contemporaine, 2004, p. 16-61.

⁹⁸ WISTRICH, *Ibid.*, p. 25.

pour la paix qui adopterait comme un des principes, la dénonciation de l'Holocauste et de la souffrance infligée aux juifs.⁹⁹

Le roman que nous sommes en train d'analyser décrit un cadre d'islamisation, la banlieue parisienne où le jeune Malrich se trouve à contact étroit avec la mosquée, l'imam et les enseignements anti-juifs de ce milieu. Le jeune homme exprime sa non-connaissance de l'argument :

C'est bête à dire mais je ne savais rien de cette guerre, de cet affaire de l'extermination. Ou vaguement, ce que l'imam en disait dans ses prêches contre les Juifs [...]. Rachel a écrit des pages si terribles [...] solution finale, chambres à gaz, fours crématoires, Sonderkommandos, camps de concentration, shoah, Holocauste.¹⁰⁰

Les mots qu'il exprime démontrent la situation que ces jeunes de la banlieue vivaient. La fréquentation de la mosquée, en main d'un imam du GIA s'est transformée en « cauchemar et folie »¹⁰¹. La mémoire collective de la Shoah, dans ce milieu social, n'existe pas. La démonstration de cette ignorance est remarquable lors de la confession de Malrich à ses amis, quand il décrit Hitler comme un « grand imam qui a apporté avec lui une nouvelle religion, le nazisme et qui a interdit aux Allemands plein de choses, comme l'imam de la cité vient de le décréter »¹⁰². Les jeunes hommes qui habitent la cité et qui font partie du même milieu social de Malrich, ignorent ce qui se passait quelques années auparavant dans un pays où règne la démocratie. Par contre, Rachel, un homme cultivé, présente une connaissance de cette question, mais il s'informe, il veut en savoir plus. Ainsi le lecteur, à travers la voix de ce héros, apprend la différence culturelle qui se pose entre les deux frères. La vision de Rachel est celle dont nous avons connaissance aujourd'hui : le Nazisme comme machine destructrice, la déportation des Juifs, les camps d'extermination. De même, les gens qui l'entourent, sa femme Ophélie, son patron M. Candela étaient à

⁹⁹ WEBMAN, « Perception de la Shoah dans le monde arabe : du déni à la reconnaissance », *op. cit.*, DOI: 14324/0.

¹⁰⁰ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 58.

¹⁰¹ SANSAL, *Ibid.*, p. 46.

¹⁰² SANSAL, *Ibid.*, p. 144-145.

connaissance de ces événements historiques. Leurs réactions à la situation de Rachel sont bien différentes ; Ophélie lui reproche cet intérêt soudain et considère que « c'est pas nous qui les avons tués, ces Juifs, pourquoi tu t'y intéresses tant ? »¹⁰³, ne connaissant pas toute l'histoire de la famille Schiller ; au contraire, M. Candela, auquel Rachel raconte son secret, lui dit :

Tu vas immédiatement mettre un point final à cette histoire sinon elle te va détruire. [...] Pour le reste, l'Holocauste et toutes les barbaries de ce monde, prie Dieu que cela ne se reproduise jamais. C'est tout ce que tu peux faire. Lis, milite si tu veux, apporte ta petite pierre, mais pas davantage. Tout ce que tu feras de plus viendra du diable, ça voudrait dire que tu auras versé dans la haine, que l'esprit de revanche s'est emparé de toi. Malheur à toi si la fascination du Mal te prend. Tu deviendras un monstre et tu ne le sauras pas.¹⁰⁴

La vision de M. Candela est objective mais juste. La barbarie, le Mal, le diable, ce sont les appellatifs de cette période tragique non seulement pour l'Allemagne mais pour le monde entier.

La vision collective, la mémoire de la Shoah est présentée de deux manières dans cet ouvrage. Ce qui change la vision est le milieu social, l'environnement de la collectivité. La religion semble jouer un rôle important aussi dans la commémoration. Maurice Halbwachs a développé la théorie de la mémoire collective en émettant l'idée qu'elle dépend d'une communauté affective ou de cadres sociaux¹⁰⁵, ce qui est le cas des frères Schiller. Ce qui est sûr, observe Malrich, c'est « l'histoire, elle passe comme un rouleau compresseur, n'épargne personne, c'est horrible, c'est regrettable, mais qu'y pouvons-nous ? »¹⁰⁶. Notre devoir est de se souvenir, de ne pas laisser ces tragédies tomber dans l'oubli et surtout, comme affirme M. Candela, éviter que cela se reproduise.

¹⁰³ SANSAL, *Ibid.*, p. 103.

¹⁰⁴ SANSAL, *Ibid.*, p. 107.

¹⁰⁵ HALBWACH, Maurice, *La Mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, p. 23, cité par SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, *op. cit.*

¹⁰⁶ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, *op. cit.*, p. 137.

3.2.2. La Guerre d'Algérie

Si d'un côté, aujourd'hui la Deuxième Guerre mondiale et surtout la Shoah sont reconnues comme une période dont les actions sont condamnées par la plupart du monde entier – sauf un petit nombre attaché à la question du négationnisme de l'Holocauste – la Guerre d'Algérie dans l'imaginaire collectif français et algérien présente encore des incongruences. Bien évidemment, les deux cotés se sont combattus, leur histoire présente des récits différents car,

les vainqueurs sont ceux qui écrivent l'Histoire. C'est celle-là qui est rédigée dans nos livres d'école, pas la vraie Histoire telle qu'elle s'est déroulée, mais une Histoire qui caresse le camp des gagnants. L'Histoire a cessé, depuis longtemps d'être la somme des humanités aujourd'hui elle n'appartient qu'à une poignée d'individus.¹⁰⁷

Cette critique faite par Maxime Chattam nous pose face à une vérité sur laquelle réfléchir. N'importe quel événement sera toujours décrit par le côté qui a plus d'intérêts, le côté puissant, et qui le représentera à sa manière. Les mémoires française et algérienne, quand même, dépendront toujours l'une de l'autre, en ce qui concerne la Guerre d'Algérie, en s'interpellant et en se contredisant. De plus, il existe en France plusieurs mémoires concernant la Guerre d'Algérie qui, aujourd'hui, fait partie de l'histoire nationale. Cela pour dire que la mémoire collective se trouve à la base du sens d'appartenance à une société, comme affirmé par beaucoup d'intellectuels qui se sont occupés de la question de la mémoire individuelle et collective, parmi lesquels Alberto Oliverio, dans son texte *Ricordi individuali, memoria collettiva*¹⁰⁸. Dans son ouvrage, il soutient qu'il faut comprendre notre propre mémoire personnelle pour comprendre la mémoire de tous. Ainsi, les trois textes analysés s'inscrivent dans une logique similaire de reconstruction des souvenirs de chaque personnage pour arriver à la description narrativisée d'une mémoire collective.

¹⁰⁷ CHATTAM, Maxime, *Les Arcanes du chaos*, Albin Michel, 2006, p. 65.

¹⁰⁸ OLIVERIO, *Ricordi individuali, memoria collettiva*, *op. cit.*

Désirée Schyns s'est occupée du rapport entre littérature et mémoire dans son ouvrage *La Mémoire littéraire de la Guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*. Ce qu'elle affirme dans son texte, c'est cette oscillation entre les événements des années '54-'62 et les années 1990 en Algérie. Elle affirme à ce propos :

Il existe une relation entre la recrudescence de la violence en Algérie et la remémoration de la guerre dans les romans écrits à partir de 1992-1993. En réutilisant le matériau mémoriel des années 54-62, les écrivains tentent de comprendre la nouvelle spirale de violence des années 90 en Algérie. Pour beaucoup d'entre eux, si « les années sanglantes » ont pu frapper l'Algérie, c'est à cause d'un blocage de mémoire.¹⁰⁹

Schyns met en parallèle la Guerre d'Algérie et la Guerre civile – ce que nous avons pu voir dans les romans *Le Blanc de l'Algérie* et *Les Amants désunis* – mais nous pouvons observer, après cette analyse approfondie, qu'aussi le roman *Le village de l'Allemand* se pose sur la perspective d'une comparaison entre Guerre civile et Deuxième Guerre mondiale, liées par une mémoire individuelle et douloureuse.

Ainsi, Assia Djebar dans son ouvrage recourt à ce que peut être mémoire individuelle – la torture en Algérie raconté par Jean-Paul Sartre par exemple – mais qui fait aussi partie de la mémoire collective de cette période : la torture, les exécutions à la prison Barberousse d'Alger, l'assassinat du romancier Mouloud Feraoun par main de l'OAS¹¹⁰ quatre jours avant le cessez-le-feu en 1962. Tous ces événements passent aujourd'hui par la mémoire collective traumatisante de la Guerre d'Algérie.

De la même façon, Anouar Benmalek dans son roman *Les Amants désunis*, à travers la mémoire individuelle de ses héros, nous plonge dans la mémoire collective de cette période. Son enlèvement lors d'un barrage, l'arrestation par les parachutistes, la torture subie par les Français et la vengeance par les Algériens – l'égorgeage de sa mère et de ses enfants

¹⁰⁹ SCHYNS, *La Mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 17.

¹¹⁰ Organisation Armée Secrète, organisation clandestine française pour la défense de la présence française en Algérie.

– les maquisards qu’il rencontre enfin. Aujourd’hui l’imaginaire collectif de cette guerre comprend tout ce que Nassreddine a vécu dans ce roman.

Lila Ibrahim-Ouali, dans sa « Préface » de *l’Esprit Créateur* observe que « aucun romancier algérien n’échappe à cette marque de l’histoire, qui constitue en outre une des premières tendances du roman algérien »¹¹¹. À travers la fiction aujourd’hui, nombreux intellectuels ont témoigné ce que l’histoire a produit en Algérie. De cette manière la Guerre civile des années 1990, la guerre la plus proche de nous, a produit un nombre important d’ouvrages qui rapportent le témoignage de ceux qui l’ont vécue et qui peuvent raconter comme mémoire acquise et vécue.

3.2.3. *La Guerre civile*

La Guerre civile algérienne constitue notre point de départ de cette analyse comparative. Nous avons déjà observé que dans les trois romans pris en considération la Guerre Civile représente le fil rouge qui les lie. Dans quelle mesure la littérature algérienne des années 1990 représente la mémoire collective des événements belliqueux qui ont caractérisé la naissance de l’Algérie comme pays libre après une longue période de colonisation ? Plusieurs experts concordent en affirmant que la littérature concernant la mémoire de la guerre, notamment de la Guerre d’Algérie, a changé au cours des années. Schyns affirme que « la mémoire de la guerre sera traitée d’une façon radicalement différente pendant la guerre, dans les années 1970 et 1980 et après 1992, date qui marque le début des « années sanglantes »¹¹². Dans le cas particulier d’Assia Djebar, Shyns analyse plusieurs ouvrages issus des différentes périodes. Elle prend en compte le troisième roman de l’auteure, *Les Enfants du nouveau monde*, rédigé pendant la guerre et publié en 1962 ; avec d’autres romans de cette période

¹¹¹ IBRAHIM-OUALI, Lila, « Préface », *L’Esprit Créateur. La Guerre d’Algérie. The Algerian War of liberation*, vol. 41, n°4, 2001, p. 3-8.

¹¹² SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d’Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 14.

Shyns veut démontrer les espoirs que la Guerre de libération provoquait dans les âmes des intellectuels algériens francophones. Ensuite, les romans des années 1970 et 1980, tels que *Femmes d'Alger dans leur appartement* publié en 1980 et *L'Amour, la fantasia* de 1985, racontent le malaise et la désillusion provoqués par la situation d'après-guerre en Algérie. Enfin, dans les années 1990 et 2000, l'auteure publie d'autres textes concernant cette fois aussi la Guerre civile qui s'est produite dans son pays. Un exemple en est le recueil d'essais *Ces voix qui m'assiègent* du 1999 ou son ouvrage *La Disparition de la langue française* de 2003. Ce qui est remarquable dans l'œuvre de Djébar – son écriture couvre toute la deuxième partie du XX^e siècle – est le resurgissement de la guerre. Dans la question de mémoire multidirectionnelle, Schyns affirme que ce n'est pas seulement la Guerre civile ni les « années sanglantes » qui font objet de l'écriture de Djébar mais aussi la Deuxième Guerre mondiale ou la Guerre israélo-palestinienne.¹¹³ Nos romans, publiés respectivement en 1996 – *Le Blanc de l'Algérie*, en 1998 – *Les Amants désunis* – et en 2008 – *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* – sont encadrés dans le groupe de ces derniers parus, qui souvent voient la Guerre civile comme une conséquence des plaies de la Guerre d'Algérie qui n'ont pas encore été fermées. Pour cette raison les écrivains Algériens trouvent indissociables ces deux périodes et les lient dans leurs ouvrages. « Le terrorisme inséparable de la Guerre de libération, terrorisme érigé ensuite en pratique politique, jamais avouée et jamais reniée, continuait à jeter son ombre sur le pays à travers de nouveaux protagonistes »¹¹⁴, écrit Schyns à propos de la pensée de Rachid Mimouni. Les trois romans analysés présentent plusieurs références concernant les attaques des islamistes : la mort des villageois d'Aïn Deb et des parents des frères Schiller, tués par le GIA, la terreur provoquée par l'imam et ses émirs dans la cité dans le roman de Boualem Sansal ; les meurtriers des amis intellectuels dans l'ouvrage d'Assia Djébar et enfin, le kidnappage d'une européenne par les

¹¹³ SCHYNS, *Ibid.*, p. 13-18.

¹¹⁴ SCHYNS, *Ibid.*, p. 243.

« combattants d'Allah »¹¹⁵. Il s'agit de situations générales – le GIA en Algérie, les imams qui cherchent à élargir les enseignements islamistes, le danger au pays, les assassinats – restées dans l'imaginaire collectif comme liées à la Guerre civile. À plusieurs reprises nous lisons des références d'une guerre « menée au nom d'Allah Akbar »¹¹⁶, ou des meurtres « au nom de l'Islam »¹¹⁷ et des combattants d'Allah. Les références à la religion ne sont pas faites au hasard. Barbara De Poli dans son livre *I musulmani nel terzo millennio. Laicità e secolarizzazione nel mondo islamico*¹¹⁸ fait une analyse sur ce que le jihad représente aujourd'hui pour les groupes islamistes radicaux. Elle affirme que le rôle des politiques coloniaux et impérialistes qui à partir du XIX^e siècle ont mis les musulmans dans une position de subordination par rapport à l'Occident sont à la base de la compréhension de l'attitude djihadiste contre les minorités. C'est ainsi que même l'hostilité envers les chrétiens et les juifs s'est ajoutée à cette haine.¹¹⁹ La création d'Israël, en particulier, pays hostile aux territoires arabo-musulmanes et surtout aux communautés arabes habitant cette terre, est aujourd'hui une question à la base d'une situation de guerre. Avant cette date, 1948, le sionisme n'intéressait pas les différentes populations du Maghreb, mais l'identification progressive du sionisme avec l'hébraïsme a amené les minorités juives à émigrer.

Dans notre analyse, depuis la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui, se cache au profond une question de religion : les Juifs pendant le conflit mondial, les Algériens musulmans et leur Guerre de libération et enfin les mêmes Musulmans qui attaquent les impurs, les mécréants. Il y a un lien profond entre la situation algérienne des années 1990 et les événements que nous vivons ces dernières années. Le terrorisme reste une couche à combattre aujourd'hui et, peut-être, nous en parlerons en qualité de mémoire à préserver dans un futur proche.

¹¹⁵ BENMALEK, *Les Amants désunis*, op. cit., p. 119.

¹¹⁶ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 74.

¹¹⁷ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 70.

¹¹⁸ DE POLI, Barbara, *I musulmani nel terzo millennio. Laicità e secolarizzazione nel mondo islamico*, Roma, Carocci Editore, 2007.

¹¹⁹ DE POLI, *Ibid.*, p. 112-113.

La mémoire littéraire, affirme Schyngs, « se prête à fonctionner comme un phare qui éclaire plusieurs domaines de la mémoire : injustices coloniales, Guerre d'Algérie, Seconde Guerre mondiale, la Shoah, racisme et exactions des islamistes pendant les « années sanglantes »¹²⁰. Ainsi nous nous trouvons face à ce que Stora appelle « besoin de répétition d'une guerre à l'autre »¹²¹ qui finit pour rejaillir le souvenir de la guerre passée.

Ce souvenir douloureux nous permet d'observer la construction d'une identité nationale algérienne, passée à travers des épisodes historiques difficiles, mais qui est aujourd'hui le moyen pour apprendre aux générations successives l'histoire de cette « formation » identitaire. La littérature algérienne contemporaine qui s'appuie sur la mémoire, soit elle personnelle ou collective, arrive à parler des questions brûlantes qui concernent l'Algérie aussi bien que la France ; les deux mémoires liées à la guerre sont ainsi indissociables. Un des signes de ce lien est la langue d'écriture de ces intellectuels qui utilisent le français, langue de l'ancien colonisateur écrivent pour décrire les injustices subies pendant ces guerres différentes.¹²²

¹²⁰ SCHYNS, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, op. cit., p. 268.

¹²¹ STORA, *La Guerre invisible. Algérie : années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

¹²² Anouar Benmalek parle de son utilisation de la langue française dans ses ouvrages dans l'entretien avec MERAH Youssef, *Vivre pour écrire*, Alger, Éd. Sédia, 2007, p. 43-49. Boualem Sansal écrit l'article « Boualem Sansal : Le français, une clé pour l'avenir », <http://larenaissancefrancaise.org/Boualem-Sansal-Le-francais-une-cle> (Consulté le 17.02.2017).

Le choix d'Assia Djebar d'écrire en français nous est expliqué par WALKER Muriel, « Femme d'écriture française : la francophonie djebarienne », *L'Esprit Créateur*, vol.48, n°4, 2008, p. 47-55.

Conclusion

L'analyse des trois textes du corpus principal nous a permis de connaître comment les auteurs algériens contemporains se servent de l'histoire de leur pays pour la réécrire de façon narrativisée dans leurs textes. À travers la thématique de la guerre nous avons établi trois éléments de comparaison – à savoir la violence, le silence et la mémoire – qui ont permis de contextualiser historiquement les trois ouvrages mais aussi de voir l'impact que cette histoire a eu sur la littérature algérienne. Nous avons observé la violence qui a caractérisé les guerres qui ont concerné ce Pays, le silence qui s'est produit auprès des gouvernements – algérien, français mais aussi allemand dans le cas du roman de Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand* – et enfin, pour contraster ces deux situations négatives, la mémoire qui a permis et permet encore, à travers la littérature, de se souvenir de ce qui a été à la base de la construction de l'identité nationale algérienne.

La réflexion et l'écriture de ce mémoire a rendu possible l'ouverture envers un autre sujet, plus récent par rapport aux guerres traitées, mais qui est lié à la thématique de ce travail : le terrorisme islamiste qui s'est diffusé dans le monde entier ces dernières années.

Les signes qui lient la période actuelle aux temps de la Guerre civile en Algérie se rencontrent pendant la lecture des trois ouvrages. Dans *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, Malrich, le frère cadet, à plusieurs reprises parle de la situation de la banlieue parisienne sous contrôle de l'imam du GIA et de ses barbus. Il fait une réflexion en réutilisant les mots de son frère à propos de cette « guerre contre le peuple »¹²³ :

Plus les gens sont pauvres, racistes et pleins de colère, plus facilement on les dirige. Rachel a écrit : « Ce n'est pas avec des gens éclairés qu'on commet des massacres, il faut de la haine, de l'aveuglement et un bon réflexe à la démagogie. Toujours, à leur naissance, les États se construisent avec des fous et des assassins. Ils tuent les bons, chassent les héros, emprisonnent le peuple et se proclament libérateurs ».¹²⁴

¹²³ SANSAL, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, op. cit., p. 245.

¹²⁴ SANSAL, *Ibid.*, p. 228.

Cette réflexion est bien actuelle. La haine envers ceux qui accomplissent les gestes de terreur, en tuant des gens innocents, avec l'excuse que « Allah ordonne de tuer les infidèles selon le rite musulman »¹²⁵, nous amène à penser à l'islam comme une religion violente et que tous les musulmans agissaient de cette manière. Peut-être la volonté de quelqu'un essaie de nous maintenir dans cet « aveuglement ».

De la même manière, dans l'ouvrage d'Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*, nous nous trouvons face à plusieurs références à propos de la terreur intégriste. Les épisodes de tueries des années 1990 dont l'écrivaine nous fait la chronique en est l'exemple principal. « Ils l'auraient tué au nom de l'islam ! C'est cela l'islam ? »¹²⁶, écrit-elle à l'occasion de l'enterrement de son ami M'Hamed Boukhobza. « Non, ce n'est pas l'islam »¹²⁷, car l'Islam ne reconnaît pas les tueries de masse, les suicides et les actions mortelles contre la population inerte¹²⁸, contrairement à son propre martyr en guerre, au nom de l'Islam, permis par la vision classique de cette religion. Il est donc évident que les événements d'aujourd'hui, par rapport à ce que nous venons d'affirmer, n'ont pas le droit d'être associés à l'Islam, bien que les extrémistes continuent à justifier leurs actions par la volonté d'Allah.

Finalement, le troisième roman du corpus, *Les Amants désunis* d'Anouar Benmalek, nous propose la même perspective. Nous avons observé la présence en Algérie des « combattants d'Allah »¹²⁹ pendant la période de la Guerre civile, mais ces figures n'ont pas disparu aujourd'hui. La peur que nous puissions vivre une situation de terreur – comme celle de novembre 2015 à Paris, celle de Berlin à décembre 2016, ou encore Nice en juillet 2016 – nous inquiète beaucoup. Il n'y a pas de différence avec ce qui se passait en Algérie pendant la décennie noire : tout arrive de surprise et les gens, la plupart des fois, n'arrivent pas à comprendre. Ces gestes ne

¹²⁵ SANSAL, *Ibid.*, p. 262.

¹²⁶ DJEBAR, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 70.

¹²⁷ DJEBAR, *Ibid.*, p. 70.

¹²⁸ DE POLI, *I musulmani nel terzo millennio. Laicità e secolarizzazione nel mondo islamico*, *op. cit.*, p. 113.

¹²⁹ BENMALEK, *Les Amants désunis*, *op. cit.*, p. 119.

seront jamais compréhensibles, personne d'entre nous pourra accepter une situation pareille.

Bibliographie

Sources primaires

BENMALEK, Anouar, *Les Amants désunis*, Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 2000.

DJEBAR, Assia, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 1995.

SANSAL, Boualem, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Shiller*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2008.

Autres ouvrages des mêmes auteurs

BENMALEK, Anouar, *Ce jour viendra*, Paris, Pauvert, 2003.

BENMALEK, Anouar, *Fils du Shéol*, Paris, Calmann-Levy, 2015.

BENMALEK, Anouar, *L'Amour loup*, Paris, L'Harmattan, 1994.

BENMALEK, Anouar, *L'Enfant du peuple ancien*, Paris, Pauvert, 2000.

BENMALEK, Anouar, *Le Rapt*, Paris, Fayard, 2009.

BENMALEK, Anouar, *Ô Maria*, Paris, Fayard, 2006.

DJEBAR, Assia, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999.

DJEBAR, Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Albin Michel, 1980.

DJEBAR, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, J.C Lattès, 1985.

DJEBAR, Assia, *La Disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003.

DJEBAR, Assia, *La Femme sans sepulture*, Paris, Albin Michel, 2002.

DJEBAR, Assia, *La Soif*, Paris, Juillard, 1956.

DJEBAR, Assia, *Les nuits de Strasbourg*, Paris, Actes Sud, 1997.

DJEBAR, Assia, *Oran, langue morte*, Paris, Actes Sud, 1997.

SANSAL, Boualem, *Dis-moi le paradis*, Paris, Gallimard, 2003.

SANSAL, Boualem, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2013.

SANSAL, Boualem, *L'Enfant fou de l'arbre creux*, Paris, Gallimard, 2000.

SANSAL, Boualem, *Le Serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999.

SANSAL, Boualem, *Rue Darwin*, Paris, Gallimard, 2011.

SANSAL, Boualem, *2084 : la fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015.

Sources secondaires

ABDERREZAK, Hakim, « Entretien avec Boualem Sansal », *Contemporary French and Francophone Studies*, 2010, p. 339-347.

ALLEG, Henri, *La Question*, Paris, Éditions de Minuit, 1958.

ARESU, Bernard, « Translations of memory from Kateb to Sansal », *L'Esprit Créateur*, Johns Hopkins University Press, 2003, 43, n°1, p. 32-44.

ABITBOL, Michel, « De la coexistence à la montée des antagonismes, du Maghreb à l'Orient », dans *Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours*, dir. Abdelwahab MEDDEEB et Benjamin STORA, Paris, Albin Michel, 2013, version Kindle.

BELAROUCI, Latéfa, « Le Terrorisme en Algérie : entre honte et trauma », *Dialogue*, vol. 4, n°190, 2010, p. 107-116.

BENMALEK, Anouar, « Rendez-vous de Caltanissetta. Table ronde », dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. Marguerite RIVOIRE ZAPPALÀ, Rossana CURRERI, Catania, Leo S. Olschki Editore, 2003.

BRISLEY, Lucy, « Melancholia and Victimhood in Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* », *Research in African literatures*, Bloomington, Indiana University Press, 2013, 44, n°1, p. 55-74.

BRUN, Catherine, « Genèse et postérité du Manifeste des 121 », *L'Esprit Créateur*, vol. 54, n°4, 2014, p. 78-89.

BRUN, Cathrine, « Mourir ainsi c'est vivre » dans *La France et l'Algérie en 1962. De l'Histoire aux représentations textuelles d'une fin de guerre*, dir. Pierre-Louis FORT et Christiane CHAULET ACHOUR, Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2013, p. 135-147.

CHATTAM, Maxime, *Les Arcanes du chaos*, Paris, Albin Michel, 2006.

- CHATTI, Mounira, « Assia Djébar, la voix des autres », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 30, n°1, 2015, Nebraska University Press, p. 1-10.
- CHAUNU, Pierre, « Violence, guerre et paix », *Politique étrangère*, n°4, vol. 61, 1996, p. 887-898.
- CHETOUANI, Lamria, « Entretien avec Henri Alleg », *Mots. Algérie en crise entre violence et identité*, n°57, 1998, p. 109-129.
- CEYSSON, Sabine, « Rendez-vous de Caltanissetta. Table Ronde » dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. ZAPPALA RIVOIRE, Marguerite, CURRERI, Rossana, Catania, Leo S. Olschi Editore, 2003.
- CLERC, Jean-Marie, « La Guerre d'Algérie dans l'œuvre cinématographique et littéraire d'Assia Djébar », *L'Esprit Créateur*, vol. 41, n°4, 2001, p. 89-100.
- DEI, Fabio, « Interpretazioni antropologiche della violenza, tra natura e cultura », dans *Alle radici della violenza. Per spiegare l'inumanità dell'uomo*, a cura del CIDI della Carnia e del Gemonese, Udine, Paolo Gaspari editore, 1999, p. 31-55.
- DE POLI, Barbara, *I musulmani nel terzo millennio. Laicità e secolarizzazione nel mondo islamico*, Roma, Carocci Editore, 2007.
- DJEBAR, Assia, « Territoires des langues : entretien avec Lise Gauvin », *Littérature. L'écrivain et ses langues*, n°101, 1996, p. 73-87.
- DOLLÈ, Jean-Paul, « *Les amants désunis* », *Le Magazine Littéraire*, Paris, octobre 1998.
- DUPONT, Pascal, « Lettres d'Algérie », *L'Express*, Paris, 10 septembre 1998.
- ERICKSON, John, « Translating the untranslated: Djébar's *Le Blanc de l'Algérie* », *Research in African literatures*, vol. 30, n°3, 1999, p. 95-107.
- HIDDLESTON, Jane, « Political violence and singular testimony: Assia Djébar's *Algerian White* », *Law & Literature*, vol. 17, n°1, 2005, p. 1-20.
- IBRAHIM-OUALI, Lila, « Préface », *L'Esprit Créateur. La Guerre d'Algérie. The Algerian War of liberation*, vol. 41, n°4, 2001, p. 3-8.

LEMÉNAGER, Grégoire, « Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince », *Le Nouvel observateur*, 09 janvier 2008.

LEVI, Primo, *Se questo è un uomo*, Torino, De Silva Editore, 1947.

LOU, Sarah, « Le devoir de mémoire envers les victimes de Melouza, une exigence », *El Watan*, 15 août 2009.

MÉGEVAND, Martin, « Le Village de l'Allemand : entretien avec Boualem Sansal », *Littérature*, vol. 2, n°154, 2009, p. 108-117.

MERAHI, Youcef, *Vivre pour écrire. Anouar Benmalek*, Alger, Sédia, 2007.

MOUSSAOUI, Abderrahmane « La Violence en Algérie : des crimes et des châtements », *Cahiers d'Études Africaines*, vol.38, n°150/152, 1998, p. 245-269.

OLIVERIO, Alberto, *Ricordi individuali, memoria collettiva*, Torino, Piccola Biblioteca Einaudi, 1994.

PAISSA, Paola, « Le silence sur la torture pendant la Guerre d'Algérie. Analyse d'un corpus de presse française (1957 et 2000) », *Mots, les langages du politique*, vol. 103, 2013, p. 39-54.

PANCRAZI, Jean-Noël, « Cortège funèbre », *Le Monde des livres*, Paris, 9 octobre 1998.

PAYOT, Marianne, « Boualem Sansal : il faut libérer l'islam », *L'Express*, 24 août 2011.

RAHAL, Malika, « Fused Together and Torn Apart. Stories and Violence in Contemporary Algeria », *History & Memory*, Bloomington, Indiana University Press, 2012, 24, n°1, p. 118-151.

RICŒUR, Paul, *Ricordare, dimenticare, perdonare. L'enigma del passato*, trad. Nicoletta Salomon, Bologna, Il Mulino, 2004.

RIVOIRE ZAPPALÀ, Marguerite, « La Letteratura algerina di lingua francese dall'indipendenza ad oggi », *Oriente moderno. Algeria. Il disastro e la memoria / Algérie. Le désastre et la mémoire*, n°83, 2003, p. 133-142.

ROSELLO, Mireille, « Guerre des mémoires ou 'parallèles dangereux' dans *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal », *Modern & Contemporary France*, 2010, 18, n°2, p. 193- 211.

RUYER, Bernard, « Le Silence », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 151, 1961, p. 329-331.

SEBBAR, Leïla, « Algérie, l'énigme d'une guerre sans nom », *Le Magazine littéraire*, 1 juillet 1999.

SEGARRA, Marta, « *Les Amants désunis* et le dévoilement de la parole » dans *Paroles dévoilées. Regards d'aujourd'hui sur la femme maghrébine*, dir. Marguerite RIVOIRE ZAPPALÀ, Rossana CURRERI, Catania, Leo S. Olschki Editore, 2003.

SHYNS, Désirée, *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne contemporaine*, Paris, L'Harmattan, coll. L'Harmathèque, 2012.

SIMEDÓH, Vincent, « *Le village de l'Allemand* ou le journal des frères Schiller de Boualem Sansal : médiation et conscience du contemporain », *Cincinnati Romance Review*, vol. 38, 2014, p. 1-15.

STORA, Benjamin, « Préface » dans *Les Guerres de mémoires, la France et son histoire*, dir. Pascal BLANCHARD, Isabelle VEYRAT-MASSON, Paris, La Découverte, 2008.

STORA, *La Guerre invisible. Algérie : années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

TEIXIDOR, Sandrine, « Rethinking the limits; Benmalek and Mokeddem's vision of twentieth-century Algeria », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 13, n°5, 2009, p. 563-570.

TREACY, Corbin, « The German Moudjahid and the Danish Prince. Boualem Sansal's *Le Village de l'Allemand* », *French Forum*, Lincoln, Nebraska University Press, 2015, 40, n°1, p. 123-137.

WALKER Muriel, « Femme d'écriture française : la francophonie djebarienne », *L'Esprit Créateur*, vol.48, n°4, 2008, p. 47-55.

WEBMAN, Esther, « Perception de la Shoah dans le monde arabe : du déni à la reconnaissance », dans *Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours*, dir. Abdelwahab MEDDEEB et Benjamin STORA, Paris, Albin Michel, 2013, version Kindle.

WISTRICH, Robert S., « L'Antisémitisme musulman. Un danger très actuel », *Revue d'histoire de la Shoah*, Paris, Coédition Centre de Documentation Juive Contemporaine, 2004, p. 16-61.

Sitographie

- <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000578132&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT00000005789> (Consulté le 21.10.2016).
- http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/full_fr.pdf (Consulté le 20.10.2016).
- <http://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/> (Consulté le 22.10.2016).
- <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20080109.BIB0588/la-frontiere-entre-islamisme-et-nazisme-est-mince.html> (Consulté le 28.12.2016).
- <http://www.algerie-disparus.org/disparitions-forcees/solutions-pour-un-reglement-juste-des-disparitions-forcees/> (Consulté le 10.11.2016).
- <https://www.youtube.com/watch?v=uqKLHNNpsGc> (Consulté le 28.12.2016).
- <http://www.memorialdelashoah.org/archives-et-documentation/quest-ce-que-la-shoah.html> (Consulté le 17.01.2017).
- <http://www.fabula.org/colloques/document2088.php>
- <http://www.fabula.org/revue/document5175.php> (Consulté le 11.02.2017).
- <http://larenaissancefrancaise.org/Boualem-Sansal-Le-francais-une-cle> (Consulté le 17.02.2017).
- http://www.lexpress.fr/culture/livre/boualem-sansal-il-faut-liberer-l-islam_1023226.html (Consulté le 17.02.2017).

Table des matières

Introduction.....	2
Les auteurs	6
1.1. La violence collective	15
1.1.1. La Shoah	15
1.1.2. La torture	18
1.2. La violence individuelle.....	22
1.2.1. La destruction d'une famille.....	23
1.2.2. Le blanc de la violence	27
1.2.3. Anna, une double victime	29
1.3. Un présent noyé dans la violence	32
1.3.1. La frontière entre nazisme et islamisme est mince.....	32
1.3.2. Une écriture mortelle	36
1.3.3. Entre deux forces	39
2. Le silence	46
2.1. Le village du silence	52
2.1.1. La faiblesse	52
2.1.2. La force	55
2.2. L'Algérie du silence	60
2.3. La position d'Anouar Benmalek.....	65
2.3.1. Anna et Nassreddine, entre silence et douleur.....	68
3. La mémoire	74
3.1. La mémoire individuelle.....	77
3.1.1. Les mémoires concurrentes des frères Schiller.....	77
3.1.2. Une mémoire-destruction	80

3.1.3. La révélation de l'histoire cachée	83
3.1.4. La mémoire individuelle dans Le Blanc de l'Algérie	87
3.1.5. « Trois journées » sanglantes	89
3.1.6. Les mémoires divisées	93
3.1.7. Les enfants perdus	94
3.1.8. La cruauté au miroir.....	97
3.2. La mémoire collective.....	101
3.2.1. La Deuxième Guerre mondiale comme motif narratif	102
3.2.2. La Guerre d'Algérie	107
3.2.3. La Guerre civile	109
Conclusion	114
Bibliographie.....	118

